

JOURNAL D'UN ETUDIANT

PAR

Jean Des Bois



EDITIONS EDOUARD GARAND

153a rue Sainte-Elisabeth 153a

MONTREAL

1925

100% COTTON
100% COTTON

AVANT-PROPOS

Je n'ai pas la prétention d'avoir fait une oeuvre originale : je m'en défends absolument. J'ai seulement voulu utiliser de nombreuses notes, amassées au cours de mes lectures et augmentées d'observations recueillies ça et là, au hasard des circonstances.

A tout cet ensemble j'ai essayé de donner une âme en employant la forme d'un journal vécu, journal d'étudiant qui a subi les retouches de l'homme fait.

Il y a sans doute des longueurs, une poésie un peu exubérante... On a cru cependant que ce travail tel quel, pourrait être de quelque intérêt, surtout à la jeunesse de notre pays. Si je me suis laissé trop facilement persuader, l'intention du moins aura été bonne, et ce sera mon excuse.

JEAN DES BOIS.

Première Partie

Vacances d'été

MON PREMIER JOUR DE VACANCES

2 juillet. — Me voici en vacances depuis plusieurs jours. Sur le conseil de mon directeur, je vais écrire mon journal. Ces cahiers seront mes confidents, les dépositaires de mes pensées. Ils sauront tout, se souviendront de tout, et conserveront tout discrètement. Ce sera mon album où je recueillerai exactement ébauches, portraits, descriptions : toutes mes réflexions sur les personnes, sur les choses, sur la vie. Pour cela je veux m'ouvrir les yeux et le cœur pour mieux voir êtres et choses autour de moi et m'habituer à trouver facilement, dans la succession des jours, ces mille petits bonheurs qui font vivre de la vraie vie, la vie intérieure, la vie de l'âme. Je m'essaierai à mieux comprendre la beauté de mon pays, la bonté de la famille où la Providence m'a fait naître. Je m'enfoncerai même dans mes souvenirs d'enfance, comme dans une grotte azurée, pleine d'enchantements, mais faite pour moi seul, ou peut-être pour les miens et quelques intimes.

Le souvenir est l'âme de la vie. Plus tard tous ces souvenirs éclaireront mon existence, peut-être bien monotone, du reflet de mes heures de jeunesse.

Je vais donc m'écrire à moi-même mes sentiments, mes impressions, mes jugements à propos du présent, à propos du passé, tels qu'ils jailliront de ma plume, pour m'enseigner moi-

même, me corriger au besoin, m'apprendre à observer, à juger, à me pénétrer de la poésie des choses, vibrer au souffle de tous les êtres, et ainsi m'efforcer à devenir meilleur.

.....

C'est avec une tendre émotion que je me suis éloigné du Séminaire pour trois mois de vacances. N'est-elle pas enveloppée d'une atmosphère du ciel, cette demeure qui est à la fois une maison de famille, une maison de travail et de prière, où des hommes de Dieu, armés de science et pénétrés de sainteté, servent l'Eglise et la société, en lui préparant des apôtres et des défenseurs. . . . Mais à cette douce mélancolie se mêlait dans mon cœur la joie bien naturelle de revoir mes parents. Car on a beau correspondre de temps en temps avec ceux qu'on aime, on ne peut le faire aussi souvent que l'on voudrait pour s'entretenir avec eux à propos de tout et à propos de rien. Et puis la plume coupe les ailes à bien des élans du cœur; la pensée s'y trouve plus ou moins dépouillée des nuances que lui donne le ton de la voix, l'attitude de toute la personne, dans la conversation intime.

Me voici dans le train qui m'emporte vers le foyer paternel. (1) Il fait un temps superbe de fin de juin. J'ai soif de campagne, d'horizons sans fin, d'air vif fleurant la verdure fraîche. Assis près d'une fenêtre de wagon, j'aspire le vent frais de notre vitesse; je laisse errer mon regard sur le pays que nous traversons. Le soleil y verse à flots ses chauds rayons. Là-bas le fleuve semble dormir sous cette chaleur comme un immense reptile engourdi. La brise agite doucement les branches des arbres, s'imprègne des âcres senteurs des pins, des sapins, pour me les apporter vivifiantes, mélangées ça et là de la forte odeur du foin coupé ou du doux parfum des fleurs. La campagne est couverte d'une haleine embaumée qui entre dans le wagon, se glisse dans la poitrine pour y griser le cœur. C'est la promesse des récoltes pour le laboureur.

Nous avons dépassé Ste-Anne de Bellevue. . . . Des vaches sont arrêtées devant une mare et semblent, avec leur regard stupide et profond, y fixer un songe inconnu. Leur beuglement monte à travers l'espace, mais si faible qu'il agrandit la campagne illimitée. Des chevaux courent le long de la voie, et essaient de lutter de vitesse avec nous. . . .

(1) Oka, village situé sur le lac des Deux-Montagnes. Il remonte à 1721 et a longtemps consisté en une réserve d'Iroquois et d'Algonquins.

A un détour de la route, j'aperçois soudain le gentil clocher de mon village, là-bas, de l'autre côté du lac, (1) et à quelque distance, sur la droite, au sommet d'un plateau, c'est "ma maison", tout éclaboussée de lumière, coiffée de son joli toit de bardeau rouge qui flamboie au soleil, flanquée de son balcon de bois, entourée de ses deux beaux tilleuls qui dessinent leur ligne très nette sur le fond bleu du ciel, et sont, avec leurs grandes branches, comme deux candélabres dressés au seuil du sanctuaire de mes affections. Je scrute le tout avec ces yeux profonds qu'éclaire l'amour; et je voudrais pouvoir crier l'exaltation qui envahit mon être, l'exprimer par des mots d'extase : "Ah! mon cher pays, je ne te savais pas si beau! tu sais envelopper d'un grand sourire tendre ceux qui t'aiment". Il faut, en effet, quitter quelque temps son berceau natal pour en comprendre le charme.

Le train est arrivé à Como : je tombe dans les bras de mon père, qui s'est arraché aux travaux pressants de cette époque de l'année, pour revoir plus tôt son fils dont il est si fier. Bientôt après, nous sommes dans le yacht qui transporte les voyageurs à Oka.

L'Outaouais est éblouissant, car la matinée s'avance; il semble avoir ralenti sa course dans l'air calme pour boire tous les rayons du soleil. Les deux montagnes lumineuses s'estompent dans une gaze rose; j'envoie du fond de mon cœur une prière d'arrivée vers les trois chapelles blanchies à la chaux, qui se détachent très claires au sommet de l'une d'elles. Puis je m'attarde à considérer la longue et profonde ligne des sombres pins qui se profilent à l'indéfini entre le bleu du ciel et le ruban argenté de la rivière. J'aspire à pleins poumons l'air de chez nous, air pur qui pénétrant jusqu'au fond du cerveau, y éveille je ne sais quelle vague sensation de largeur et de liberté. Tout semble transfiguré pour m'accueillir avec des grâces nouvelles, me crier bonjour avec un bon regard d'ami très cher. Je vois tout plus beau, parce que je le vois à travers les quelques mois que je viens de vivre loin de mon pays. Et c'est aussi mon enfance qui me rentre dans le cœur; c'est tout mon passé que je retrouve, le passé béni des heures douces de la vie de famille, celles de la vocation éclore; c'est enfin mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs...

En débarquant, je me sentais des ailes pour atteindre le

(1) La rivière de l'Ottawa ou Outaouais, déjà très large en amont d'Oka, y prend les dimensions d'un vrai lac; d'où le nom de "Lac des Deux-Montagnes", à cause des deux collines qui se dressent à peu de distance de la rive nord.

"chez nous", et mon père avait de la peine à me suivre, à travers les allées du bois qui conduisent à notre plateau. C'était partout la gaieté des choses pour fêter mon retour; les fleurs des fraisiers sauvages ne m'ont jamais paru plus fraîches au bord du chemin, la nature plus verdoyante et plus riche.

Mes jeunes frères et sœurs nous ont aperçus et accourent à notre rencontre. Ils s'accrochent à moi et retardent mon allure. Mais j'ai beau les aimer, j'aime encore mieux ma mère qui m'attend impatiente sur le balcon. Je lance un formidable "Allons-y, les enfants!" et c'est une course folle pour franchir le pacage qui monte à notre demeure.

"Bonjour, mon Jean, s'écrie ma mère; enfin nous t'avons pour un bon moment. Tu as pâli sur tes livres, mais la vie au grand air va te rendre tes couleurs."

Et c'est la première effusion de l'arrivée avec ces mots qui sont, dans leur banalité, si peu dignes des sentiments qu'ils expriment. . . . Une foule de questions me sont posées et je pose une foule de questions; c'est un feu roulant de questions et de réponses qui s'entrecroisent avec un pétilllement d'exclamations et une fusée de rires de toutes nuances.

Dans l'après-midi, quand la chaleur est un peu tombée, je me dirige vers le presbytère, tout en disant mon petit office de la Ste-Vierge, sous le bois que j'ai à traverser. L'atmosphère y est délicieuse. Les grillons sont fous de joie. Parfois des souffles passagers font trembler les feuillages et soulèvent le parfum des fleurs ou la senteur des pins. Ça et là des écureuils se jouent dans l'épaisseur du feuillage. Dans le mystère de la forêt, au sein de cette belle nature, il est facile de prier. "La forêt est un temple où Dieu même apparaît : temple magnifique aux vertes profondeurs dont la voûte est le ciel, dont les colonnes sont les fûts droits et élancés des arbres, qui a pour tapis l'herbe et la mousse, et pour flambeau le globe de feu du soleil." De temps en temps, sur la gauche, à travers des sous-bois moins fournis, j'entrevois le lac semblable à un miroir d'un cristal éclatant où pas un frisson ne court. Par bouffées, m'arrive le halètement d'un remorqueur qui traîne une cage de billots.

J'égrène les poétiques versets des psaumes dont le sens m'apparaît dans toute leur beauté : "Louez Jehovah, soleil et lune, louez-le, cieux des cieux; montagnes, et vous collines, arbres et vous tous, cèdres, oiseaux ailés, louez le nom de Jehavah, car son nom seul est grand. . . ."

Ma prière est accompagnée par le chant mélodieux du pinson, de la mésange, qui voltigent de branche en branche, en quête de leur nourriture : "Aux petits oiseaux Dieu donne la pâture et sa bonté s'étend sur toute la nature. . . ." Ma plume trotte

à décrire cette promenade où j'ai fait la vraie découverte de notre bois qui m'a pourtant bercé tout enfant par ses douces chansons, enveloppé de ses bras maternels quand j'allais me reposer à son ombre après mes courses folâtres à travers le grand soleil. Mais alors je n'en comprenais pas le charme, je n'avais pas pris conscience de son enchantement. Ah! la solitude des futaies ombreuses, que traversent par échappées, les flèches d'or du soleil, les sapins qui sentent bon et les mille vies qui s'agitent sous le frémissement des branches! On n'y éprouve pas la sensation d'isolement qui rend triste, non, rien qu'un sentiment très pénétrant d'une douce quiétude qui rapproche de Dieu. Au milieu des bois, le coeur se dilate, en même temps que les poumons se vivent. J'y reviendrai souvent durant ces vacances, prier, étudier, lire.

Cependant j'étais arrivé au village, saluant de ci de là les habitants sur leur porte ou dans leur jardin, m'arrêtant à dire un mot avec les plus connus. Je passe devant l'église; j'y entre pour offrir à Jésus-Eucharistie les prémices de mes vacances. N'est-ce pas du Seigneur que me viennent ces loisirs abondants, variés, délicieux, qui m'attendent. "Deus nobis hoc otia fecit." Je me souviens du temps déjà lointain où, tout petit de taille, mais friand de bonbons, j'avais l'heureuse fortune de recevoir une tranche de gâteau. Mes dents, avides de sucrerie, se fussent volontiers enfoncées, sans attendre, dans la pâte dorée. Mais on me surveillait. Il fallait avant d'y goûter, présenter le morceau au papa, à la maman, à l'aïeule. Tout le monde en approchait les lèvres; tout le monde paraissait s'en délecter. Personne n'y touchait. On voulait exercer mon bon coeur. On y avait réussi. Le gâteau me restait intact, plus savoureux même, grâce au sacrifice qui avait retardé mon plaisir. Dieu agirait-il autrement à notre égard? Je ne le pense pas, car nul n'est plus père que lui "Nemo tam pater." Au cours de mes vacances, je saurai faire chaque jour la part-à-Dieu; chaque matin, j'assisterai à la messe et j'y communierai; la générosité divine saura m'en récompenser; je trouverai plus de saveur aux distractions de la journée.

Elle est très pieuse, notre église paroissiale. Dès l'entrée, on se trouve saisi par la pureté de lignes de ses trois nefs romanes éclairées d'un jour religieux qui tombe des verrières à travers les rouges et les bleus qui les composent. Les murs sont ornés de riches tableaux. Peintes par un artiste de talent, Nicolas Lefebvre, retiré au séminaire de St-Sulpice de Paris, ces toiles se distinguent par la netteté du dessin, l'harmonie des couleurs, la disposition des personnages et la convenance de l'expression

donnée à chacun d'eux. Là-bas, tout au fond du sanctuaire arrondi, Marie se montre à moi dans le recueillement de son Annonciation et m'invite à l'imiter. Je me mets à genoux. Je remercie le Seigneur d'avoir daigné suspendre mon travail. Je lui demande que ce repos, utile au corps, soit profitable à l'âme; que ces vacances avec la variété de leurs divertissements comme l'année avec l'âpreté de ses labeurs me préparent le ciel. Le sentier par où je vais cheminer durant trois mois sera plus attrayant; qu'il ne soit pas moins sûr.

Le saint lieu où je me trouve m'invite à jeter un rapide coup d'oeil sur les graves époques de ma vie. Elle est toujours là, dans la sacristie, près du sanctuaire, la source sacrée où j'ai été régénéré; qu'ai-je fait de l'innocence de mon baptême? . . . Dans la nef latérale de droite se cache le tribunal où l'aveu de mes premières faiblesses fut récompensé par la grâce de la réconciliation. Devant moi, se dresse la table où le pain des anges devint une première fois mon pain. Table auguste où je me suis souvent agenouillé depuis pour retremper mes forces au banquet eucharistique. C'est à ce même tribunal, c'est à cette même table que je trouverai la grâce de sanctifier mes vacances.

Je me relève l'âme fortifiée par ces salutaires réflexions, et je vais d'un pas allègre frapper à la porte de mon vénéré pasteur.

De taille moyenne, les épaules larges, la tête encore droite, il paraît encore vigoureux malgré son âge avancé. Il a conservé dans le visage une expression énergique, un teint chaud sous lequel on voit courir le sang; son front est droit, couronné de soyeux cheveux blancs, presque tous conservés; son menton est plutôt carré, volontaire. Il fut jadis, m'a-t-on dit, un spécimen magnifique de vigueur physique, un grand entraîneur dans les jeux au collège de Montréal. Mais mieux que cela, c'est un saint dont la note caractéristique est la bienveillance. Il a reçu du ciel une âme remplie de bonté, non pas de cette bonté timide et inactive, dont personne ne profite, mais de cette bonté épurée par la foi, retrempée chaque jour dans la piété, utile à Dieu et aux âmes. Cette bonté qui fait le fond de sa riche nature, se mêle chez lui à tout et transparaît au dehors. Chez lui les cheveux ont pu blanchir, le coeur n'a pas vieilli. Aussi est-il aimé de tous, car comme le dit un des Pères de l'Eglise que nous avons jadis traduit : "Rien de si aimable que la bonté qui se fait sentir à tout le monde." Au surplus, diseur charmant, gai, très fin; il excelle à diriger sans recherche une de ces bonnes causeries sur le vieux temps, sorte de ruisseau limpide, qui bondit de temps à autre sous les roches ou se précipite en cascades.

J'esquisse intérieurement le portrait de cet homme de Dieu, tout en le cherchant à travers le presbytère. Je ne le trouve que dans la grande allée du jardin, disant son bréviaire, sous les arceaux des beaux ormes qui entrelacent leurs branches comme une voûte de cathédrale. A ce moment, le soleil, filtrant à travers les feuilles, auréole de ses rayons sa tête vénérable. Au bruit que je fais pour m'approcher, il se retourne; sous les épais sourcils blancs, abrités de lunettes, deux yeux perçants, profonds, brillent et jettent sur moi leur affectueux regard, et son chaud sourire me va droit à l'âme. Je lui dois beaucoup, car c'est lui qui m'a fait connaître ma vocation à l'âge de treize ans, qui m'a aplani le chemin du collège, qui m'a suivi et encouragé depuis lors, sauvé enfin, voilà quatre ans, dans un naufrage moral où j'étais sur le point de sombrer. C'est le père de mon âme. Aussi, après les longs mois d'absence, rien qu'à nous revoir, nous nous retrouvons avec ce passé tout vivant, et nos âmes se comprennent rien qu'à nous presser la main.

Il s'informe du travail des derniers mois, de l'état de ma santé, de mes dispositions d'âme, de mon règlement de vacances; il me prouve une fois de plus que rien de ce qui me concerne ne lui est étranger. Enfin il ne me laisse partir qu'après m'avoir fait promettre de revenir souvent le voir, et de déjeuner au presbytère chaque matin après la messe.

Je me hâte d'aller retrouver les miens; à l'occident le soleil commence à descendre, allongeant l'ombre des arbres sur le sol, d'où monte un subtil parfum de mousse. Des couples de papillons lutinent follement et quelques oiseaux chantent au Créateur leur hymne du soir. A la sortie du bois je m'arrête pour ramasser tout le panorama d'un seul coup d'oeil : mon âme semblait planer sur cet ensemble, comme plane un oiseau, les ailes grandes.

A la maison, on m'attend; l'heure du souper a ramené ceux qui étaient aux champs. Le repas se prend sous un des tilleuls, dans la fraîcheur de la brise qui se lève avec le coucher du soleil. Celui-ci semble clore à regret une si belle journée; il fait l'école buissonnière, s'attarde de çà de là sur une pente, sur des pins qui s'allument soudain comme des cierges d'église. Il s'arrête un instant sur la façade de notre demeure et jette un dernier regard par les fenêtres dont il fait étinceler les vitres. Nous n'avons pas besoin de cette royale visite pour nous mettre le coeur en joie; il suffit de nous voir tous réunis, dans le calme de l'heure présente, pour mettre les lèvres en marche. On n'a guère fait encore que s'entrevoir; on veut connaître les péripéties de l'année qui vient de s'achever, les jours tranquilles comme les heures plus mouvementées; études, règlement, professeurs, pro-

menades, fêtes, tout y passe successivement ou en même temps. Cependant que ma mère s'attarde à regarder son fils dont les yeux, dont les mains, dont le visage entier se colorent déjà pour elle des rayons désirés du divin sacerdoce. "Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat." Sans connaître le vers de Virgile, dans son cœur se pressent les sentiments qui l'inspirent. Je suis heureux de demeurer sous ce regard d'affectueuse tendresse. Elle est si heureuse de l'avoir reconquis pour quelques semaines, son grand garçon, que la joie l'étouffe un peu et la rend silencieuse. Mais il y a dans ses yeux un tel appel d'amour que je viens m'asseoir tout contre elle, et la baise tendrement, longuement, pour tous les soirs que je n'ai pu lui donner cette preuve d'amour filial. Cependant mon père et mon grand frère se sont mis à fumer. Après les longues heures de travail, ils avaient bien gagné ces doux moments de repos, et la pipe du soir, après le souper, avait pour eux une saveur particulière et semblait vraiment les refaire. Si dans la journée, sous la tension de la fatigue, ils avaient eu des moments d'humeur, ils redevenaient alors doux et faciles comme toujours. Les bouffées de fumée odorante qui s'échappaient de leurs lèvres semblaient faire de petits saluts à la douceur du jour finissant, ou, comme des fumées d'encens, dire leur gratitude pour le bienfait de la détente. Et je contemplais avec plaisir leur bonne figure éclairée d'un sourire de satisfaction inexprimable. Ces nuages de fumée semblaient avoir toutes les jouissances, et ses spirales leur révéler des visions enchanteresses.

Mais le soleil a disparu à l'horizon en enveloppant la terre d'une suprême caresse de ses rayons. Puis peu à peu tout s'est éteint comme les lampes d'un sanctuaire après la prière. La paix qui pénètre les choses descend aussi dans mon cœur. Avec l'obscurité grandissante, sous la brise nocturne, les feuilles des tilleuls chuchotent entre elles. De ces verdure qui frissonnent, de cette eau du lac qui coule lentement au pied de notre domaine, de cette nature immuable qui a vu les choses d'autrefois, de ce silence même, il semble sortir mille bruits, mille appels mystérieux, et je crois entendre, comme dans un lointain, les conversations de nos pères.

La maison se noyait dans l'ombre. Dans le ciel sans nuages, les premières étoiles pointaient. Une chauve souris sortit du toit et battit l'air de son vol fantasque. Des marais proches montait le coassement des grenouilles. La nuit brusquement couvrait la terre, la première nuit de vacances que j'allais passer sous le toit natal.

"Allons, dit mon père, disons le chapelet et la prière, et allons dormir; il se fait tard, et demain il faut commencer le travail de bonne heure." Après avoir dit merci à Dieu et de-

mandé sa bénédiction, un doux sommeil vint clore cette heureuse journée.

Je relis, très curieux de moi-même, les premières impressions que j'ai jetées sur ces feuillets. Treize grandes pages sont couvertes; est-ce possible. Je sens que je vais prendre goût à cet intéressant travail. Et si ces premières pages écrites et relues de suite me procurent une si vive jouissance, un repos si bienfaisant à tout mon être, que sera-ce plus tard, à me ressaisir tout entier par ces émotions de jeunesse, naïves et fortes, que l'on peut momentanément remplacer, mais qui ne meurent jamais tout-à-fait; que les rafales de la vie ne parviennent pas à sécher et qu'un rien suffit à faire revivre aussi fraîches et réconfortantes. Ce que le miroir est à l'oeil, a dit un penseur, ce que l'écho est à l'oreille, le souvenir l'est au coeur. La pensée ressemble à l'hirondelle, qui revient toujours à son nid, à ses amours.

Pour l'instant toutefois, en voilà assez. Je m'en vais parcourir le domaine paternel, et au besoin donner un coup de main aux travailleurs. Je le dois à ces chers parents qui font pour mon éducation tant de sacrifices; d'ailleurs ce travail manuel me reposera la tête et fortifiera mes membres : la fatigue physique est bonne pour le corps et pour l'esprit.

LE "CHEZ-NOUS"

3 juillet. — C'est avec un vrai plaisir que je reprends mon journal. Je suis installé dans une délicieuse solitude que je me suis taillée à l'orée du bois de pins qui conduit au village, au milieu des fougères et de la mousse qui sent bon. Je m'y suis fait un fauteuil et une table rustiques, j'ai autour de moi, quand je lève les yeux, un délicieux panorama. Car ma petite thébaïde, je l'ai placée dans un endroit qui garde l'ombre et la fraîcheur, tout en étant suffisamment dégagée pour laisser le regard se promener à l'entour. Je découvre à gauche l'anse de la "rivière aux serpents", (1) la longue plage blanche de la "Pointe aux sables" qui se fond dans la ligne plus sombre des jeunes arbres de la savane, puis les eaux du lac sans rides qui reflètent l'azur du ciel sans nuages. Sur la rive opposée c'est la baie de Vaudreuil et le petit clocher de cette paroisse qui pointe dans le lointain, d'un fouillis de verdure émergent ça et là les villas coquettes, les fermes massives, tout le long jusque sur la droite vers Como. Et comment peindre les effets de lumière magique sur tout cet ensemble harmonieux? A l'horizon flottent des vapeurs dorées qui font cortège au soleil; sorte de brume légère, voile de gaze ou de mousseline; des traînées de lumière frissonnent entre les roseaux de la rive. Tout le lac brille en se parant de lueurs vives.

Mais je m'attarde à essayer de décrire ce paysage de féerie, en noircissant ces pages blanches, après avoir épilé dans le grand livre de Dieu qui est la nature, après m'être efforcé d'y entrevoir quelques rayons de la beauté éternelle. Ce beau me semble insaisissable. N'importe, je m'y exercerai encore; cela m'aidera à fortifier les ailes de mon âme pour voler vers les sommets de l'idéal. Le divin Créateur semble s'être dissimulé derrière ces beautés transparentes pour m'attirer à Lui sans m'éblouir de son éclat infini, afin de m'arracher aux fanges en me donnant la

(1) Ainsi nommée à cause des couleuvres nombreuses et parfois énormes, mais inoffensives, qui ont établi leur repaire dans les joncs ou les roseaux d'alentour.

nostalgie de sa radieuse Perfection. C'est un appât toujours fuyant pour provoquer chez moi un vol toujours plus généreux, le regard toujours tourné en haut. Ah! quand viendra-t-il le moment où retentira la parole libératrice : "Viens, mon enfant, tu as su me chercher à travers ces miroitements de mon infinie Beauté. D'ascension en ascension, te voilà parvenu à l'Idéal poursuivi. Me voici."

Allons, notre professeur n'aura pas perdu son temps à nous donner quelques leçons d'esthétique; elles viennent éclairer mes contemplations solitaires au sein des bois. Là où mes petits frères cherchent des nids de fauvettes, je veux chercher des nids d'idées nobles et élevées. Et j'en trouverai, en regardant avec toute mon âme, dans les buissons fleuris, dans les touffes d'herbe, aux abords des eaux courantes, dans les branches sonores des sapins, sur les ondes des rivières et des blés, sur le front des étoiles.

.....

Ce sont des nids de frais souvenirs que j'ai trouvés à mon arrivée, en faisant le tour de ces lieux tout pleins pour moi du passé; ils s'envolaient devant moi, comme des oiseaux effarouchés, de tous les coins de la maison, de la grange, de l'étable, des feuillages, des pierres, de partout. Ici j'ai dormi dans mon ber, aux chants de ma grand'mère; là j'ai joué à la cachette; à ce pacage, j'ai mené bien souvent les troupeaux ou les en ai ramenés, en pasteur tout fier de son rôle. J'ai rencontré sous un érable, les mêmes pierres encore noircies qui appuyaient un feu de broussailles, allumé moins pour me réchauffer que pour me permettre de faire pétiller la flamme. Sur ce petit banc, au pied de ce grand orme, j'ai dévoré Don Quichotte, Peau d'âne, ou les histoires palpitantes de quelque mystérieuse fée. Au ruisseau de la coulée voisine, j'ai retrouvé l'endroit favori où je jetais d'inoffensives lignes pour pêcher des "menés"; j'en ai vu tout autant de ces petits poissons d'argent, y nager à foison sur le fond de sable d'or. J'ai circulé ainsi au hasard de mes pas; j'ai senti autour de moi le frémissement des choses réveillées, et j'ai écouté chanter mon coeur. Que c'est agréable de se trouver "at home", murmurais-je inconsciemment, employant malgré moi le mot anglais si expressif pour rendre l'impression de contentement, d'aise, d'épanouissement, ressentie dans ce joli paysage familial, si accueillant.

Mais le temps passe vite à griffonner de la sorte. En ce moment le soleil est déjà haut; il poudre d'or le ciel et l'air lui-même, il anime les eaux vivantes du lac, de brèves et innombra-

bles étincelles. Heureusement les sapins fiers et robustes étendent sur moi comme une bénédiction leurs bras chargés d'ombre; ils laissent seulement passer de petites taches de lumière qui donnent l'illusion de pièces d'or. A présent de tout petits nuages blancs stationnent immobiles dans la hauteur du ciel, semblables à de lointains navires à l'ancre. Des abeilles bourdonnent à la recherche des fleurs nouvelles; des papillons voltigent, hésitent dans un petit frémissement d'ailes, puis tout à coup se poursuivent dans une course effrénée; on entend dans le silence les querelles des mésanges. Je me suis désaltéré à la source qu'offre toujours à la soif du passant son eau saine et bienfaisante.

Midi. Du clocher de l'église monte, clair et doux, le son de l'Angelus. Vite plions bagage, mais nous reviendrons.

4 juillet. — Je m'aperçois qu'hier j'ai fait comme le papillon volage qui ne s'arrête à rien et folâtre sans profit; j'ai effleuré le sujet si captivant du domaine paternel. Aujourd'hui je veux imiter l'abeille diligente qui s'attarde avec complaisance dans le calice des fleurs pour en extraire le suc; avec méthode j'approfondirai les beautés de notre petit royaume pour en faire le miel de mes souvenirs.

Notre maison se dresse comme une reine gracieuse et modeste sur le petit plateau et semble commander à toute la propriété qui s'étend à ses pieds. Construite en bois, elle n'est pas opulente, mais attrayante, surtout quand elle vous apparaît dans la blonde lumière du jour, car de temps en temps, on a soin de lui faire sa toilette de peinture blanche qui la rajeunit. Bien orientée au midi, elle vous sourit durant la belle saison, de toutes ses fenêtres aux volets verts, encadrées d'une petite vigne canadienne qui grimpe hardiment pour l'habiller de verdure en s'accrochant où elle peut, jusqu'au toit de bardeaux brossé au rouge vif. Tout cet ensemble fait plaisir à voir.

Montons les cinq degrés qui mènent au balcon de la façade et pénétrons à l'intérieur par la porte centrale. Nous nous trouvons de plein pied dans la pièce principale. Spacieuse, où l'on mange autour de la grande table qui se voit à droite, où les jeunes s'amuse quand le temps ne permet pas de prendre ses ébats dehors. Dans cette salle commune (pour être plus au large), maman, aidée de ma grande soeur, prépare les aliments qu'elle fera cuire à la cuisine attenante. Ce qui frappe surtout en entrant, c'est dans un coin, le rouet des aïeules qui semble attendre l'impulsion d'une main active; puis, au milieu, un peu sur la gauche, le grand poêle à deux ponts, si bien décrit par nos auteurs, "bas sur pattes et massif, orné sur ses flancs d'étranges animaux." L'hiver, il est "comme l'âme de toute la maison" qu'il

protège de sa bienfaisante chaleur contre le froid qui pince. Selon les vents il chante, ronfle ou murmure, parfois même il hurle; et la fumée qui s'échappe par la cheminée du toit en est comme la respiration, tantôt régulière si l'air est tranquille, tantôt précipitée et angoissante si le nord-est souffle en rafales. Autour de ce "dieu du logis" se font les veillées, les enfants assis sur un banc de bois, les plus grands sur des chaises en gros jonc tressé, tandis que le père et la mère se balancent dans leur "berçante". A la tombée du jour, la grande pièce devient un oratoire, où tous s'agenouillent, dans la bonne chaleur qui rayonne, pour réciter le chapelet et la prière du soir, sous le vieux Christ pendu à la muraille, entre les chromos de la Ste-Famille et de Ste-Anne. Ce crucifix est une relique sacrée qui a reçu les baisers, les pleurs, et le dernier soupir des grands parents; il est le divin Consolateur qui apprend toujours à souffrir et à mourir. Ma mère préside, et nous alternons avec elle. Elle appuie sur les mots avec ferveur, met dans certaines paroles une instance lente et profonde. Sur les lèvres fiévreuses des jeunes, trop souvent les formules s'envolent rapides, et mon père essaie de retenir l'élan irréfléchi. Enfin, c'est l'âme joyeuse et paisible que chacun va chercher le sommeil réparateur qui ne tarde pas à venir : le père et la mère dans une chambre ouvrant à l'extrémité gauche de la salle commune, près d'une autre petite pièce destinée aux jeunes; les plus grands dans les diverses chambres de l'étage supérieur, où l'on monte par un escalier donnant à même la salle, pour que la chaleur du poêle circule partout aisément durant l'hiver. Pendant cette saison rigoureuse, mon frère aîné transporte son lit dans la pièce commune, avec mission de veiller au poêle.

Hélas! désormais je ne partage plus ces soirées d'hiver au nid familial; c'est un des sacrifices nécessaires à mon éducation.

Il me reste à décrire la chambre des grandes visites, le salon, sorte de sanctuaire, de saint des saints réservé, d'où se dégage un parfum de choses anciennes. Son plancher est traversé de catalogues parallèles. Au centre une petite table, recouverte d'un tapis, porte les principaux prix des écoliers avec un album de souvenirs; à l'entour, le long des cloisons, sont disposées des chaises, un fauteuil, un sofa, le tout recouvert d'étoffe rouge foncé, enfin un vieux piano. Aux murs sont accrochés des portraits de famille et une image du Pape (n'est-il pas de la famille aussi). En temps ordinaire, cette pièce ne s'ouvre guère que pour la visite de M. le Curé, d'un étranger de marque. . . J'avoue, à ma confusion, que durant les vacances je suis autorisé depuis plusieurs années à m'y retirer quand il pleut, pour y lire ou y travailler plus à l'aise. Il est vrai que l'hygiène y gagne à

l'aérer et à l'ensoleiller de la sorte plus fréquemment. Dans toute la maison les meubles sont usés par un long service, les rideaux quelque peu fanés par bien des soleils. Peu importe : tout provoque en mon âme d'émouvants éveils; et si le vieux piano fait entendre des notes grêles sous les doigts de ma soeur plutôt novice dans l'art, son chant n'en est pas moins beau, puisque c'est "chez nous".

MES PARENTS

Dans cette demeure rustique qui vaut ainsi pour moi tous les palais, parce qu'elle m'est toute pleine d'affection, c'est ma mère qui tout d'abord frappe mes regards et attendrit mon coeur. Elle règne au logis; son ministère à elle, c'est celui de l'intérieur. Elle illumine tout de sa présence. Elle est le lien qui nous unit tous. Econome, elle donne satisfaction à tous.

Comment faire dignement son portrait!... Sa figure, éclairée d'un front haut et d'une expression ordinairement paisible, s'égaye volontiers, comme celle des personnes qui ont su garder toute sa fraîcheur à leur âme. Son bon sourire est à sa physionomie ce qu'est le soleil à certains paysages. Ses cheveux qui ont été noirs mais qui maintenant semblent poudrés de cendre grise, encadrent cette figure sympathique. Ses yeux clairs, où luit une tendresse toujours jeune, se mouillent aisément dès que le coeur s'intéresse. Ses mains semblent contenir en elles une partie de son âme, soit qu'elles s'unissent au moment de la prière, soit qu'elles se tendent pour accueillir ou porter secours, car il n'est pas de larmes qu'elle ne sache essuyer. Elle trouve toujours, en son coeur de chrétienne, de ces mots qui consolent et fortifient en élevant à Dieu. Que de fois ne m'a-t-elle pas dit devant une épreuve, dans un insuccès, dans une indisposition : "Allons, mon garçon, offre cela au bon Jésus, cela te sera méritoire." Quand j'appréhendais une composition, un examen : "Prie ton bon ange de t'inspirer", ou bien : "je t'enverrai mon bon ange pour te souffler les réponses." Dans le mauvais temps : "Il faut prendre tout comme le bon Dieu nous le donne." Dans les moments d'abattèment, comme elle sait vous dire : "Bon courage!" de cette voix chaude qui semble avoir, par moments, comme certaines liqueurs, la puissance de stimuler l'énergie.

Elle sait élever ses enfants avec une douce fermeté. Presque jamais elle n'a employé à notre égard les coups, les réprimandes sèches; elle préfère reprendre, quand il y a lieu, avec une aimable gravité, en faisant comprendre la faute commise et en tou-

chant le coeur. Je crois encore entendre comme une douce musique des phrases semblables : "Mon pauvre enfant, tu me fais du chagrin", ou : "j'ai connu autrefois un petit garçon qui cherchait à faire plaisir à sa mère, il était bien gentil..." Comment résister à de tels moyens de persuasion? Oh! je lui dois le meilleur de mon âme. Son amour pour moi s'est traduit en ces menus détails, ces riens délicats, ces nuances exquises dont le coeur d'une vraie mère seule a l'instinct, la divination : réseau enveloppant qui, mieux que tout, prend, agit sur le moral, forme le caractère.

En songeant à cette femme toute de charme et de tendresse qui est ma mère, en revoyant tout le bien qu'elle a su faire, en constatant son oubli de soi, son dévouement pour tous tendre, profond, absolu, je comprends que l'idéal ne peut être atteint qu'à son exemple, en adoptant cette courte maxime de toute sagesse : Aimer les autres pour l'amour de Dieu. Maintenant que j'ai grandi, j'estime mon plus impérieux devoir d'user envers elle de représailles de tendresse; car si haut que peut monter un amour filial, il n'atteindra jamais à la perfection de l'amour maternel.

Ne séparons pas ceux que Dieu a unis et que je dois aimer d'un commun amour. A côté de ma mère, sur le même plan de mes affections, voici mon père.

Il a le teint du visage éclatant et nourri, les joues pleines, ses yeux gris clair, ses yeux vifs qui savent regarder en face, disent la santé, la force, l'autorité. Les cheveux luisent grisonnants et légers. Les mains brunies, qui semblent fondues en bronze vivant, ne s'arrêtent jamais; je ne peux les regarder ces mains calleuses sans leur conférer comme une noblesse souveraine.

Mon père a vraiment grand air, surtout au milieu de ses champs. C'est dans ce cadre qu'il faut se le représenter, car il a un culte profond pour la terre. Il comprend tout ce qu'a de grandiose dans sa simplicité cette union intime et quotidienne de l'homme et du sol. Comme les vieux d'autrefois, il saisit toute la poésie saine et forte de son labeur au grand soleil de Dieu, sous le ciel bleu, dans le plein air vivifiant; il est convaincu que c'est le plus noble et le plus libre de tous les labeurs. Dans son âme simple et ardente se mêlent et s'harmonisent ces deux amours : l'amour de son Dieu et l'amour du pays natal. Et tout cela pour lui se concrétise dans le clocher et le banc de son église, dans le dévouement souriant de sa femme, dans les yeux limpides de ses filles où se lit la joie de vivre, dans le regard droit et plein de flamme de ses fils. Et toutes ces affections ne font que mieux approfondir, en la consacrant, sa passion pour ce coin de terre

auquel il est attaché par toutes les fibres de son être. L'arracher à sa terre, ce serait lui arracher le coeur. Non, il est fait pour y vivre, comme y ont vécu son père et son grand-père, en union constante avec les champs qui l'ont vu naître.

Son souci constant est de communiquer peu à peu, goutte à goutte, à tous les siens, la satisfaction qu'il éprouve à la pensée de vivre dans cette ferme, pas loin du clocher qui sonne pour toutes les fêtes de famille, pour les baptêmes, pour les premières communions, pour les mariages, pour les cérémonies paroissiales qui sont aussi des fêtes de famille.

Voilà pourquoi j'aime à son exemple d'un amour fort et tenace ce pays où j'ai grandi, cet horizon toujours semblable, ces plaines calmes, ces bois altiers, ces collines immuables, tout cet aspect des choses que les années n'atteignent pas, cette grandeur paisible et sereine où les âmes s'enlissent doucement. Oui, une force sourde et puissante se dégage pour moi de cette terre, de ce paysage où mes yeux d'enfant ont appris à voir. Dès que j'y reviens, je ne sens plus en moi que le terrien, l'enfant de ce sol, de ces forêts, de ces collines, que la nature a marqué de son empreinte mystérieuse. Mon père le sait bien; et s'il s'est consolé de me voir prendre une autre voie, c'est sans doute parce que c'était la voie du sacerdoce dont sa foi lui fait apprécier la dignité et parce qu'il faut obéir à Dieu, son premier amour; mais aussi c'est parce que je gardais intangible une grande tendresse pour tout ce qu'il aime. O père, consolez-vous, votre oeuvre n'aura pas été vaine en moi. Je l'espère, l'amour sacré de ce beau pays m'aura été bienfaisant; il continuera à opérer en moi et me fera meilleur pour la grande oeuvre à laquelle je me sens appelé. Et puis je chercherai à vous imiter en prêchant autour de moi, dans ma modeste sphère d'influence, l'attachement à la terre des aïeux, la grande dispensatrice de la vie, la grande moralisatrice des âmes. "Descendants des défricheurs, dirai-je à ceux qui voudront bien m'écouter, allez faire de la terre. Ce travail qui aide à la moisson, est un travail béni de Dieu qui vous sauvera de la corruption. Ne vous laissez pas fasciner par le miroitement des grandes villes. Cette terre, où vous aurez si longtemps déposé le meilleur de vous-même, votre suc et votre substance par vos sueurs, votre effort et votre vertu par votre persévérance, cette terre, vous l'aimerez bientôt avec passion. Vous sentirez que c'est une terre humaine, et vous l'aimerez comme une personne. Vous comprendrez que le vrai bonheur fleurit là."

"Jean, viens vite donc, on t'attend pour la soupe!" C'est Maurice qui arrive en courant m'arracher de mon cabinet de travail champêtre. Il me faut suspendre mes portraits de famille.

COURONNE D'ENFANTS

8 juillet. — Tout à l'heure je suis revenu de la messe sous une pluie torrentielle. Ça dégringolait en cataractes du haut des gouttières dans le village, du haut des branches dans la forêt ; ça ruisselait en mares dans le chemin, ça rebondissait sur les pierres. N'importe, j'avance ; je barbotte, je suis douché des pieds à la tête, mais j'arrive à la maison.

"Ah ! Seigneur, s'écrie ma mère, on dirait que tu es tombé dans le lac !"

A présent que j'ai changé de vêtements et causé un peu avec tout le monde, je me retire dans la "chambre secrète" pour continuer mon journal. Il pleut toujours, et tout le pays a pris un aspect désolé. Des nuages gris tombent lourdement des flancs de la montagne du Calvaire, des brumes s'élèvent de partout et campent tout à l'entour ; c'est une armée hostile qui cerne l'horizon d'un cercle étroit comme les murs d'une mouvante prison. . . . Et la pluie ne cesse de tisser ses fils gris. . . . Chassons la mélancolie en venant causer avec nos feuillets.

Dans notre "salon" se trouve photographié le joli groupe de notre famille. Le père et la mère s'y trouvent couronnés de neuf enfants qu'ils considèrent comme des bijoux précieux et en qui ils mettent leur plus vive joie. C'est le "corona et gaudium" de St-Paul. Ces enfants, de leur côté, bien loin de rougir de leurs parents, en sont fiers. Sans pouvoir l'exprimer comme l'un de nos penseurs, ils ont conscience que "la vraie noblesse n'est pas celle du sang : on peut être né gentilhomme et avoir l'âme d'un laquais. La vraie noblesse, c'est celle du coeur, et à ce compte ils sont tous fils de nobles, étant fils de vertueux chrétiens."

Mais je comprends qu'à cause des grâces de mon éducation, m'incombe davantage le devoir de l'exemple et même du conseil auprès de mes jeunes frères et soeurs, pour entourer nos parents de respect ; et à mesure qu'ils avanceront en âge et que le coeur aura froid, pour les envelopper d'un plus chaud manteau de tendresse, faire monter à leurs joues pâlies un peu de sang et de

bonheur, ne faire rougir que de fierté leur front ridé, ne faire verser à leurs yeux creusés que des larmes de joie.

L'aîné de mes frères s'appelle Charles, comme notre père. Il a présentement vingt-trois ans. Il est grand, bien proportionné, dans un équilibre parfait de tout son être. Il a des cheveux châains, des yeux plutôt bruns, rieurs et tendres à la fois, souvent sérieux, jamais rêveurs. Le nez est droit, la bouche un peu grande, mais bien découpée, élevée aux coins par un petit sourire malicieux, le menton un peu arrondi, point têtue ni volontaire, mais révélant une volonté réfléchi. Et sur tout cela un teint de fraîcheur, un bon teint accoutumé au soleil et à la brise, une carnation saine qui révèle la vie active en pleine campagne.

Mon père, homme d'intelligente initiative tout autant que de travail et d'économie, l'a envoyé suivre des cours pendant deux années à l'Ecole d'Agriculture des Pères Trappistes, située à deux milles de chez nous. Lui-même est allé y étudier sur place certaines installations. A eux deux ils ont transformé la disposition intérieure de nos étables, de notre poulailler, de notre porcherie, d'après les meilleurs principes de l'hygiène vétérinaire et les procédés les plus aptes à ménager le temps et les forces. De la sorte le nombre des animaux a été doublé avec un rendement de produits dont la quantité ne nuit certes pas à la qualité. Père et fils ne font qu'un pour travailler à faire de notre métairie une ferme modèle; ils évitent la routine trop ordinaire au paysan, pour la taille des arbres, les engrais et les semences. Sans avoir fait en son temps de longues études, mon père a une intelligence naturelle assez vive pour s'intéresser aux publications de l'Ecole d'Agriculture, comprendre les conseils qui y sont donnés au laboureur et tâcher de les mettre en pratique. L'an dernier un commencement de rucher a été installé, et nous nous régalaons de miel authentique.

Je suis le second, le cadet de la famille, avec mes vingt-deux printemps. Je n'ai pas le courage de m'humilier à faire ici mon portrait physique; du reste il ne sied pas à mon sexe de poser longtemps devant un miroir. Quant à mon portrait moral, à moins de mentir, il ne serait pas flatteur. J'ai des défauts et des qualités, "je suis fait de rayons et de boue." C'est le "je sens comme deux hommes en moi", de Saint-Paul. Mais je me réserve de traiter ce délicat sujet avec mon directeur de conscience, afin de mieux me connaître pour que le "vieil homme" soit terrassé par "l'homme nouveau". Je dirai seulement, avant de continuer ma galerie de tableaux, que Charles et moi Jean, nous avons grandi nous tenant par la main et par le coeur, affection qui m'a rendu meilleur et m'a fait éviter bien des fautes. C'est la cité forte dont il est parlé dans la Sainte Ecriture. Nos ca-

ractères, quoique différents, ont su se fondre dans une constante harmonie, et nous avons conscience de la richesse de notre amitié fraternelle.

Après moi vient Marguerite, âgée de vingt ans. Elle a des yeux bleus, des cheveux très blonds, une bouche petite et ronde, un nez effilé, et les couleurs rouges de son visage arrondi rappellent les teintes douces de certaines de nos pommes. L'aimable soeur! C'est un printemps qui marche, qui court, qui vit. Elle parle avec des sourires en entr'ouvrant sa bouche fraîche sur des dents blanches, de vraies dents, qu'aucun éléphant ne pourrait se vanter d'avoir portées avant elle. Et son âme est d'une savoureuse naïveté, son esprit droit et vif; le bon sens guide ses jugements comme la bonté dirige son coeur. Il faut avouer que ce petit chef-d'oeuvre était bien capable d'enchanter le regard d'un jeune homme qui ne se tient pas sur ses gardes. C'est ce qui est arrivé, et Marguerite est fiancée depuis deux mois à Pierre B... , un beau gars du rang voisin. Par un mystérieux aimant, la douce enfant, de son côté, s'est sentie attirée vers lui. Sous son enveloppe un peu fruste, elle a deviné l'âme soeur que son âme attendait. L'attitude de ce prétendant un peu gauche, trop timide pour faire valoir ses qualités réelles, au lieu de la rebuter, l'attire. Elle saura le rendre heureux; car pour son âme de tendresse formée à l'école de ma mère, l'amour paraît une vie d'immolation, dans laquelle son coeur dévoué se noie à l'avance, joyeux et consentant.

Cet amour sera durable, parce qu'elle est pieuse, parce qu'elle est pure. Or, pour vraiment aimer, il faut être pur; et pour être pur, il faut se baigner à la source d'eau vive, celle que Jésus montra à la Samaritaine. Elle l'a bien compris à la lecture d'un délicieux opuscule que je lui ai procuré sur le conseil de mon directeur et elle le met en pratique. Sans ces vertus, y est-il dit, on n'a qu'un amour égoïste, qui, après une passagère satisfaction, ne laisse qu'un plus grand vide dans l'âme. Avec ces vertus, on vit un amour fort de tendresse et d'espérance, qui chaque jour dans le sacrifice grandit et s'ennoblit.

Pour conquérir cet amour durable qui est plus dans le coeur que dans les sens, sagement elle se prépare à la grande action du mariage en usant d'une grande réserve dans ses fréquentations jusqu'au jour attendu. Malgré le sentiment noble et pur qui l'inspire, elle se sait faible, elle évite les a-partés dangereux, surtout aux heures si émouvantes du jour qui tombe. C'est une vie qui, avant de se donner sous les bénédictions du Ciel, se contient pour que le don soit plus conscient, personnel, choisi, embelli un peu plus chaque jour avec son âme au travers de laquelle comme un pur diamant il se cristallise. Cependant que, sous la

direction de notre mère, elle s'initie au savoir-faire industrieux du foyer.

Georges aura bientôt seize ans. C'est un jeune homme aux cheveux d'un blond pâle. Sous la broussaille de cette chevelure trop claire, dans l'ovale délicat du visage, les yeux d'abord attirent l'attention. Ils sont gris, comme ceux de notre père, et ce sont de grands yeux profonds et doux, des yeux candides où se reflète l'innocence du cœur, des yeux qui font ressortir la courbe pure du front et les lèvres droites dont on ne sait si elles vont se redresser pour rire ou s'abaisser pour pleurer. Sur la physionomie tout entière transparaît l'ardeur d'une âme vaillante qui n'a pas lutté encore, mais qui attend son heure. Car l'enveloppe est encore frêle, et la mue de la voix produit, inattendues et comiques, des intonations bizarres. Son âme est bonne aussi, d'une bonté naturelle, se réjouissant toujours de la réussite et du bonheur des autres. Aussi je ne m'étonne pas de son désir d'entrer bientôt, peut-être au mois de Septembre, au noviciat des Frères de St-Jean-Baptiste de la Salle qui enseignent dans notre école paroissiale. Leur douce gravité, leur dévouement désintéressé, leur discipline austère l'ont séduit. Mon père et ma mère qui ne savent rien refuser à Dieu, laisseront partir, quoiqu'à regret, cet enfant qu'ils aiment pour sa riche nature et sa belle intelligence. En attendant, il emplit la maison de sa jeune gaieté et il est décidé à bien profiter des vacances. Nos vocations respectives créent entre nos deux cœurs un lien très spécial, tout divin; il a en moi une affectueuse confiance dont je dois savoir profiter pour le porter davantage à la vertu. Il est du reste d'une si complète ignorance des bassesses de la vie, qu'il commande un affectueux respect. On se ferait un scrupule de l'effleurer d'un mot de désenchantement qui le ternirait comme se ternissent au toucher les pétales immaculés d'un grand lys.

Maurice est un charmant espiègle de treize ans, à la mine éveillée, avec ses cheveux châtain clair, ses yeux bleus aux longs cils, le nez au vent, la bouche épanouie comme un bouton vermeil, ayant la vivacité de l'oiseau et un peu sa sauvagerie. Il répond la messe avec piété, et il est fier d'être dans le sanctuaire le dimanche, en soutane rouge et en rochet de dentelles qui font ressortir ses cheveux d'or ondulés. Malgré son caractère ondoyant et volage, on ne peut s'empêcher de l'aimer. Il y a dans ce cœur affectueux, avec l'étourderie d'une jeunesse primesautière, de généreux sentiments qu'il ne faut pas méconnaître, mais dont il faut savoir tirer parti pour le bien contre le mal "*vincere in bono malum.*"

Pauline vient d'avoir ses onze ans; elle est brune avec des yeux bleus. Louis au front volontaire a sept ans. Enfin, pour

clure la charmante série, voici deux jumelles délicieuses qui vont sur leurs vingt-deux mois : l'une, Alice, blonde comme les blés; l'autre, Germaine, brune comme la nuit; toutes deux à la figure rose et aux boucles soyeuses. Quand le soir, elles se font câliner sur les genoux de la maman, rieuses et tendres, elles semblent deux anges tombés du ciel entre ses bras. Peut-être alors notre pieuse mère songe-t-elle aux quatre chérubins qui se sont envolés au bout de quelques mois de vie terrestre pour la patrie céleste, et qui doivent planer sur leur berceau, les mains chargées des bénédictions divines.

.....

Il ne pleut plus, mais les brumes suspendent encore leurs bannières de deuil à tous les arbres, et montent comme une fumée. Ah! voici un rayon qui survient du fond du ciel maussade et fait une éclaircie. C'est une pièce d'azur grande comme le creux de la main, mais elle s'élargit peu à peu, chassant autour d'elle des nuages qui se poursuivent, tel un troupeau de moutons égarés. Tantôt ce sera un beau temps pour la pêche; je vais y aller avec Georges et Maurice.

En ce moment ils jouent aux dames, et je viens de suivre avec un intérêt marqué les péripéties de la lutte engagée. Maurice ne relève pas la tête tant il est absorbé. Rien ne saurait exprimer sa joie quand il surprend une faute de son adversaire. Triomphant, il s'écrie : "Soufflé!", et dans la plus expressive des pantomimes porte à ses lèvres le pion conquis, avec un léger sifflement. Rien de plus exquis que ce rire perlé.

MEDITATION DU MATIN

10 juillet. — A la campagne on se lève de bonne heure, mais à cette époque de l'année, le soleil nous a toujours devancés. Pourtant rien n'est beau comme le spectacle de la campagne au sortir de la nuit, quand l'aube vient tout blanchir de sa lumière naissante, et j'aime à voir les premiers rayons du soleil levant empourprer l'horizon, se glisser à travers les clairières et diamanter les prairies. Mais un poète contemporain l'a dit avec finesse : "Il faut de la vertu pour voir lever l'aurore." Cette vertu n'est point de tous les jours.

Ce matin, le sommeil m'ayant quitté de bonne heure, j'entendis le chant répété du coq, appel qui semblait jaillir du cœur même du matin pour claironner l'heure du travail et mettre les ennemis noirs en déroute dans la contrée assoupie. Je me lève et un sentiment de bien-être moral m'envahit quand je pousse les volets sur la jeunesse du paysage. Je m'habille promptement et je sors.

Une grande vapeur claire, d'une clarté laiteuse, enveloppe tout, bleuissant les larges taches sombres des forêts, voilant le lac et les collines d'une tulle impondérable qui prend des tons de nacre rose. Et d'instant en instant, les brumes de l'horizon se font plus fines, plus transparentes, d'une lumière blonde qui s'avive de lueurs pourpres. Le soleil paraît enfin, faisant triompher sa souveraine lumière partout, sur les prairies, sur les eaux, à la pointe des sapins, sur les toits luisants. Il me semble que de tout il fait un miroir. Au loin sur l'herbe où perle la rosée, scintillent des milliers de rubis. Partout renaît la vie "plus charmante et plus belle." Les buissons s'égayent de joyeux gazouillements : les terreurs de la nuit se sont dissipées, et au bord des nids ce sont de vives conversations. C'est comme une félicitation de se revoir, de vivre encore. Voici l'hirondelle qui de notre toit part comme une flèche, va montant et chantant ; elle porte jusqu'au ciel la joie de la terre. Elle redescend en faisant mille cercles fantastiques qui se croisent et se recroisent à l'infini ; "elle est reine de l'espace par l'incomparable agilité de ses mouvements."

Je m'achemine vers les sentiers solitaires du bois emplis de senteurs pénétrantes et sauvages; je trouve exquis de m'y entretenir avec le Créateur du monde. J'aperçois les eaux du lac qui palpitent sous la caresse de la brise matinale; je demande au saint Esprit de me faire vibrer du souffle ardent de son amour. Ma pensée s'élève. J'entrevois que la beauté surnaturelle d'une âme en état de grâce est infiniment supérieure à toutes les beautés naturelles qui sont en ce moment sous mes yeux. Après tout, le monde extérieur ne nous donne pas ce que nous n'avons pas en nous, et les réelles splendeurs ne sont point dans les choses qui nous entourent, mais en nous, Milton, Homère, quoique aveugles, firent les chefs-d'oeuvre que nous admirons; Camoëns a esquissé entre les sombres murailles d'une prison ses éclatantes *Lusiades*. Ces élus portaient en eux tout un monde divin de pensées. Je dois donc tout d'abord chercher à perfectionner mon âme, et développer en elle la vie surnaturelle qu'elle a reçue au saint Baptême. O mon Dieu, faites que je ne me serve que pour cela des deux bons yeux que vous m'avez donnés et conservés !

La grâce sanctifiante, c'est la beauté de Dieu communiquée à l'âme; car Dieu pourrait-il s'y trouver substantiellement présent sans qu'aussitôt rayonne de tous côtés sa beauté infinie, souveraine à toutes les beautés créées. L'âme en état de grâce, c'est donc l'âme gracieuse, parée, auréolée de la splendeur de Dieu qui habite en elle. Dieu vivant en l'âme pure lui est ce que la lumière est dans la nature. Il dissipe ses ténèbres, révèle et relève ses couleurs en pénétrant tout son être de ses rayons.

La grâce sanctifiante, c'est aussi le parfum de Dieu. Dieu fit bien belles les fleurs des bois, les fleurs des prés, les fleurs des champs, fleurs simples plus belles en leur modestie que les fleurs doubles des jardins avec leurs prétentions un peu trop civilisées. Dans le sanctuaire de chaque fleur il y a comme un encensoir embaumé qui exhale des parfums inépuisables et variés. Toute âme est une fleur vivante dont le parfum est Dieu lui-même.

Mon Dieu, vous êtes avec moi, vous êtes en moi; que c'est beau ! Il faut toujours en revenir à ce que vous avez dit à une grande sainte : "Si tu voyais la beauté spirituelle d'une âme en état de grâce, ton corps se briserait comme un vase d'argile, ne pouvant contenir la joie dont tout ton être serait inondé." Que sera-ce donc de la contemplation éternelle de votre beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, dans la compagnie de tous les élus transfigurés par la splendeur de gloire !

Oh ! Seigneur, faites que toujours ce soit le jour lumineux dans mon âme par la grâce, et que jamais la sombre nuit du pé-

ché ne l'envahisse. Faites que je répande autour de moi par l'exemple le parfum de vos vertus. Pour cela je veux fuir le monde trompeur avec ses plaisirs séduisants. J'ai vu une goutte de rosée tomber de la feuille d'un arbre dans la poussière du chemin. Qu'est-elle devenue : "Perle avant de tomber, et fange après la chute." Pour éviter la souillure sombre et infecte, je dois rester *intact*, c'est-à-dire en traduisant ce beau mot, ne pas être *touché*, et touché par les êtres d'en bas, inférieurs, impurs, qui rampent dans la boue.

C'est en méditant ces sublimes pensées que je suis arrivé à l'église, où j'ai entendu la messe et communie. Au retour le soleil déjà haut illuminait toute la campagne, rougeoyait sur le chemin sans ombre du village. Mais la seule vue du lac m'était comme un bain rafraîchissant. Et de cette eau si fraîche, du ciel adorablement bleu, de la plage blonde de la Pointe dont l'or pâle luisait, c'était comme un vibrant chant d'été qui montait et que j'écoutais ravi. A l'entrée du bois, je m'arrêtai un instant pour contempler sur le sol, jonché des aiguilles de pin, le jeu mouvant des ombres et des clartés. Je m'aperçus qu'il était temps de secouer ma rêverie et de presser le pas, car on pouvait avoir besoin de moi à la maison.

Comme j'en approchais, Tambour, le museau appuyé sur ses pattes de devant et le corps à moitié sorti de sa niche, dormait d'un seul oeil, en bon gardien. Tout à coup il secoua sa chaîne avec frénésie, et au risque d'entraîner sa maison après lui, s'éleva en bonds fous pour accueillir son jeune maître. "Bas les pattes, lui dis-je en le flattant; continue à digérer là béatement ta pâtée; moi, je vais travailler."

NOS FLEURS

12 juillet. — J'ai toujours aimé beaucoup les fleurs; aussi me laisse-t-on le soin, dès que j'arrive, de cultiver toutes celles que l'on a semées ou plantées au printemps. Il est bon au milieu de l'âpre lutte quotidienne, de pouvoir se reposer un instant parmi les fleurs. Elles sont, pour peu qu'on sache les regarder et les respirer, d'excellentes éducatrices; elles rappellent que l'homme a d'autres besoins que les satisfactions purement matérielles et qu'il ne vit pas seulement de pain. Elles embellissent la maison rustique, nous la font aimer davantage et nous enlèvent toute tentation de l'échanger contre les chambres étroites et tristes des cités.

Les fleurs ne fleurissent pas simultanément; leurs éclosions se succèdent de mois en mois. A l'inspiration de ma soeur Marguerite, on a choisi de préférence les espèces qui s'épanouissent durant les mois de vacances. C'est ainsi que le jardin produit tout un parterre de belles roses dont la gamme des tons partant du blanc de neige se termine par le rouge foncé. Il y a de beaux Papa-Lambert au rose souriant, des grands Ducs de Luxembourg toujours inclinés comme pour faire admirer l'envers éclatant de leurs pétales cornés, d'autres aux éclairs de feu, d'autres encore aux reflets jaunes d'or, ou couleur crème, qui enveloppent la maison de leur haleine suave comme un parfum de paradis. J'aime à caresser souvent du regard ces roses qui s'épanouissent superbes, somptueuses, fièrement portées sur leur tige puissante.

Ça et là dans le jardin se voient aussi de jolies marguerites qui, quand je m'y promène, semblent de leurs yeux d'or me regarder passer, des oeillets dont le nez rose ou blanc sort d'un casque vert, des volubilis au calice blanc coupé de rose, qui s'ouvrent au soleil et se ferment vers le soir ou dans les temps couverts. On y trouve encore sur leur déclin quelques touffes de pivoines rouges ou blanches, et des iris à la forme gracieuse, d'un violet plus lumineux qu'une robe d'évêque, et le lis de la vallée ou porte-bonheur, formé de tremblantes clochettes blanches bordées de bleu dont le pâle éclat se voit à travers ses larges feuil-

les d'un vert tendre. Bientôt paraîtront les dahlias simples ou doubles.

Enfin, sur un des côtés de la maison, un peu à l'abri des ardeurs de midi, nous avons créé l'an dernier un carré de dimensions restreintes; et dans ce carré se pressent autour d'une Vierge qui émerge du centre, des fleurs de beaucoup de sortes, et peu de chaque sorte. On dirait un bouquet composé de différentes couleurs et de beautés nuancées : il y a des pensées, des orchidées bleues à la feuille large formant coquille, des pieds d'alouette couleur lilas à l'intérieur, violet à l'extérieur, des phlox, des fuchsias, des pétunias. J'ai même transplanté des champs, à titre d'essai, la sanguinaire dont le suc rouge coule comme du sang quand on la blesse et dont la fleur se détache légère avec ses pétales blancs également bordés de bleu, et l'aster, sorte de marguerite dont les pétales bleus se détachent sur un coeur d'or. Par-dessus cette corbeille étincelante, plus élevées sur une étroite plate-bande qui entoure le piédestal de la Vierge, sourient des véroniques, dont les grappes blanches, violettes, semblent se hausser pour atteindre la bonne Mère.

Nous sommes à juste titre fiers de nos fleurs, arrosées soir et matin par mes jeunes frères et moi, avec un soin jaloux; et nous montrons à nos visiteurs charmés que chez nous l'on sait joindre l'agréable à l'utile.

LES DEPENDANCES DE LA FERME

13 juillet. — Après le dîner, j'ai rejoint Charles qui faisait le "train" dans les étables. Cela me rappelle le temps passé. Il me semble encore pousser la porte par un froid matin d'hiver. La chaleur lourde produisait par contraste une sensation agréable de bien-être. Aujourd'hui par cette chaleur estivale il était loin d'en être ainsi. Cependant les étables sont assez bien aérées pour que les animaux y soient même mieux que dans le pacage voisin au milieu du jour. On vient de les rentrer. Ils sont tous là qui tirent sur leurs chaînes : un grand boeuf, douze belles vaches, deux chevaux, une jument. Les machoires qui ruminent font un murmure berceur. L'un des chevaux tourne vers moi son gros oeil et hennit. Je me mets à distribuer moi-même un peu de foin dans les rateliers pour occuper les bêtes, qui se sont déjà grisées de si belle herbe fraîche, tandis que Charles remue la litière à l'odeur pesante.

De là, je me rends à la laiterie, ce lieu sacré, saint pour la famille, où on laisse rarement pénétrer les plus jeunes. Ma mère s'y trouve, comme j'en étais sûr. Dans la petite pièce obscure et fraîche, elle semble une souveraine au milieu des jarres pleines de crème, surveillant le degré de "montage" du lait, pour faire un excellent beurre.

Ma soeur Marguerite est à la basse-cour, où elle a été investie d'une royauté constitutionnelle sur le peuple ailé des volatiles. C'est un peuple heureux, vivant des taxes prélevées sur le consommateur par la gratte restée au fond des vaisseaux ou par les graines échappées aux minots; peuple turbulent aussi, d'autant plus difficile à gouverner que les éléments variés qui le composent se reconnaissent un droit égal à la distribution, jouant de l'aile et du bec pour en attraper la grosse part. Supérieurs en cela à certains bipèdes non emplumés, ils gardent au moins la reconnaissance de l'estomac, et se pressent autour de leur nourricière, la distinguant entre tous et lui faisant escorte. Mais les plus rapaces, ce sont les canards, tout blancs avec leur bec rouge et le narquois clignotement de leurs yeux bleus, se promenant

sur la même ligne d'un pas de procession. Ils perdent vite cette belle assurance, lorsque Maurice les ramène en troupe serrée vers leur abri. Car maman l'a fait le berger des canards, et il en est très fier.

Comme j'achève d'écrire ces notes, j'entends mon père qui rentre et qui se retire dans sa petite chambre. Je sais ce qu'il va y faire pour se reposer en attendant la soupe. Il va mettre ses comptes à jour. Car c'est un homme d'ordre et d'économie, mon père, et ce sont ces vertus domestiques avec le travail qui assurent la prospérité d'une ferme. Dans une petite armoire, il enferme ses registres qu'il retire de temps en temps pour y consigner les recettes et les dépenses du domaine. L'hiver il fera un relevé général, supputant les recettes, additionnant les dépenses.

Avec ses grands fils, il aime à s'entretenir de ce sujet. Tout en fumant sa pipe, dans l'air frais du soir, il parle de ses espérances pour les avoines et les blés, tant en grains, tant en paille. Le troupeau, gorgé d'air pur et d'herbes fortes profite et coûte peu : il y aura sur le troupeau une bonne année. Hier il nous disait qu'il avait l'idée d'utiliser dans les bas prés du lac, de médiocres prés encore remplis de souche, un peu humides, et d'y organiser un petit élevage; peut-être se procurera-t-il deux autres juments. Nous écoutons avec une sorte de religion tous ces détails qui nous intéressent autant que lui, le chef; il en est tout heureux. Dans son âme catholique, il bénit Dieu.

MA GRAND'MERE

15 juillet. — Notre professeur de rhétorique nous disait souvent pour nous forcer à écrire : "Ce que vous dites quand vous êtes seul, dites-le à d'autres, c'est-à-dire écrivez-le. N'avez-vous qu'une seule idée, la plus insignifiante du monde, fixez-la sur le papier. Poursuivez-la dans ses replis, dans ses détours, dans ses nuances : bientôt, vous le verrez, elle en appellera d'autres plus importantes, ses soeurs endormies à côté d'elle, et vous vous trouverez en face de toute une famille pleine de vie que vous ne soupçonniez pas." Je m'en convaincs de plus en plus par l'exercice. J'écris, et par l'entremise de ma plume, mon âme vole sur les feuilles de papier blanc. Je me hâte; ma main a des ailes.

En relisant les pages précédentes sur les membres vivants de ma famille, j'évoque dans mon cœur ému la touchante figure de ma grand'mère paternelle que j'ai toujours connue à notre foyer jusqu'à sa mort arrivée l'an dernier, et dont j'étais le préféré. Comment penser aux morts sans le regret de ne les avoir pas assez aimés lorsqu'ils vivaient.

Hélas! depuis dix ans elle était frappée de cécité; mais la bonne aïeule n'en continuait pas moins d'être une des lumières de la maison. L'âge, son infirmité, n'avaient pas éteint l'ardeur de son cœur ni altéré la clairvoyance de son esprit, et ses conseils étaient empreints d'une réelle sagesse.

Durant les chaleurs, son coin préféré était près de la fenêtre, pour recevoir un peu de la fraîcheur du dehors. A cette place qu'elle appelait son salon d'été et qu'elle quittait toujours à regret dès les premiers froids pour se rapprocher du poêle, s'est écoulée la plus grande partie de sa vie; là presque tout son temps se passait à tricoter et à prier. Durant les vacances je lui faisais chaque jour une lecture et elle en était ravie. L'hiver ma soeur me suppléait.

C'est peu à peu que ses yeux, longtemps accoutumés aux

choses familières et aux personnes très chères de son entourage, avaient cessé de les voir, telles les images qui s'effacent progressivement dans les heures du crépuscule jusqu'à la nuit complète. Depuis cette heure quasi tragique où sa cécité s'était dressée comme un mur entre elle et le monde, elle gardait en elle le souvenir toujours vivant des siens, essayant de se représenter les plus jeunes à mesure qu'ils grandissaient. "Toi surtout, mon cher enfant, me disait-elle souvent, tu as toujours ressemblé à ton père par la figure et les gestes; il suffit donc de me rappeler ce qu'il était à ton âge. Et si mes yeux ne peuvent te contempler, ma mémoire me permet de te voir tel que tu es."

Oh! la sainte femme! Quand elle parlait, son visage sillonné de rides profondes rayonnait de bonté, reflet d'une âme délicate et pure. Elle ne pouvait aller à l'église aussi souvent qu'elle l'aurait voulu, mais elle avait fait de son cœur comme une chapelle intérieure, parfumée des roses de l'amour divin; elle y chantait l'alleluia des saintes espérances, certaine que le Seigneur la récompenserait de l'épreuve acceptée avec résignation, en se montrant à elle dans l'éblouissement de la gloire céleste.

Je lui dois une reconnaissance spéciale pour ce qu'elle fut pour moi dans une circonstance grave de ma vie, à laquelle j'ai déjà fait allusion et que je veux rapporter ici tout au long. Plus que tout autre peut-être, elle fut alors l'agent de ma conversion et sauva ma vocation sacerdotale que j'allais perdre par ma faute. Tout ce passé encore si proche est émouvant à revivre. Aussi bien c'est toute l'histoire de cette vocation que je me sens inspiré de raconter ici.

ORIGINE DE MA VOCATION

Dieu parle en secret aux petits qu'il veut un jour faire prêtres. Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, je constate avoir éprouvé le désir du sacerdoce. Grâce sans doute aux supplications de ma pieuse mère, le divin Sauveur me discerna pour ce sublime ministère. Je la connais "par cœur" l'âme de ma mère, pour s'être révélée à moi bien souvent dans l'intimité, surtout depuis que j'avance en âge. Nul doute qu'en me voyant au sanctuaire le Dimanche, frêle bambin, m'appliquant à faire avec gravité les cérémonies liturgiques, elle n'ait tressailli de penser au jour où elle me contemplerait radieuse, à la place du célébrant, au jour où ces petites mains pieusement jointes en ce moment, se lèveraient tremblantes d'émotion pour la bénir ou lui donner la sainte communion. Oh! son petit, devenir si grand! le Créateur obéir à sa faible voix et venir s'incarner de nouveau entre ses doigts frêles. Elle, pauvre femme, donner quelque chose d'elle-même à Dieu dans la personne de son fils, le distribuer aux âmes par ces mains qu'elle a rechauffées dans les siennes! Elle, la maman, participer à tous les mérites de celui qu'elle a mis au monde, nourri de son lait, élevé pour ces grandes fonctions. Oui, nul doute qu'elle n'ait ardemment demandé au Seigneur un tel honneur et un tel bonheur, prête à tous les sacrifices pour m'aider à parvenir au sacerdoce.

Dans mes jeux enfantins, j'aimais à reconstituer à la maison les cérémonies saintes. J'avais observé notre bon curé à l'église et je m'essayais à calquer toute son attitude. Je m'étais construit une chapelle dans un coin du hangar; des caisses pour l'autel et quelques déchetts de sacristie donnés par le bedeau mon ami avec la permission du pasteur, en formèrent longtemps tout le trésor. Pour ma fête, ma mère me fit une année la surprise de toutes les pièces d'un ornement taillé dans un fort papier rouge avec de jolies croix dessinées à l'aide de bandes dorées. Alors je me mis à célébrer quantité de messes, les jours de congé; Jean était chantre et un certain Paul du rang voisin faisait fonction

de répondant. Marguerite avait le soin de la soi-disant sacristie. Il fallait admirer la brièveté du canon et la variété du chant liturgique où le *Dixit Dominus* des Vêpres voisinait avec le *Kyrie eleison*. Un jour Jean qui trouvait sans doute ces airs trop monotones et pris d'un beau zèle, se mit à entonner un motet tout nouveau : J'irai la voir un jour . . . Pour le coup je proteste, et me retournant en pleine élévation : Non, pas ça, il faut du latin ! — Pas du tout, proteste Jean, on peut chanter des cantiques. — Je prends le sage parti de continuer et attaque aussitôt le *Pater noster*.

Avec l'instinct de la liturgie, le goût de la prédication grandissait en moi. A certaines solennités de mon calendrier privé, je recrutais frères et soeurs, petits voisins et petites voisines, je les installais devant le balcon dont la balustrade me servait de chaire. Je me "plantais" grave en jetant un regard plein de dignité sur mon auditoire, et je commençais avec conviction par un grand signe de croix. Mon sujet préféré était le Calvaire : Mes Frères, m'écriais-je, Notre Seigneur est mort pour nous sur la croix, avec de grands clous dans les pieds et dans les mains, une couronne d'épines sur la tête, du sang par tout le corps . . . Il faut aimer Jésus Notre Sauveur pour aller au ciel où nous serons toujours heureux, mes très chers frères, *saeculorum saecula*. Ainsi-soit-il. Je me croyais un éloquent prédicateur. C'est ainsi que peu à peu, le divin Maître m'attirait toujours davantage à Lui.

Un jour monsieur le Curé qui m'avait sondé paternellement et à qui je m'étais ouvert en toute confiance de mes attraits, engagea mes parents à me placer au collège pour commencer le latin. Inspirés par leur foi robuste de vrais Canadiens-Français, ils n'hésitèrent pas à faire le sacrifice de ma part de travail à la ferme et des dollars qu'il faudrait chaque année verser dans la caisse de l'économe : "C'est pour Dieu, disaient-ils, pour l'Eglise et pour les âmes. C'est aussi pour le pays, car ce sont nos prêtres qui peuvent encore davantage assurer sa prospérité comme à ses origines, comme au moment de la conquête, en nous maintenant groupés autour du clocher, en nous apprenant les vertus qui font l'honnête homme et le bon citoyen. Mon enfant; tu appartiens au Seigneur avant nous autres; il te réclame, c'est pour nous un grand honneur. Sois-en digne et réponds de toute ton âme à ses avances. Pour nous, nous te remettons à Lui en toute confiance, sûrs qu'il nous bénira."

Un jour du mois de Septembre, ma mère me conduisit elle-même au collège. Le Supérieur nous accueillit avec bonté. C'était un prêtre d'une cinquantaine d'années, au front large où régnait une tranquille majesté, aux lèvres empreintes de douceur

et de grâce, à l'oeil limpide et ardent. Petit de taille, il en imposait par sa figure énergique et attirait en même temps par la sérénité qui s'y trouvait mêlée.

Bien vite je me plus à ma nouvelle vie. Pourtant mon coeur me reportait souvent vers le coin de terre que j'avais quitté et où continuaient à vivre tous ceux que j'avais aimés jusque-là. Le regret d'abandonner le pays natal, ce fut toujours pour mon âme aimante la grande peine qu'à chaque rentrée j'avais à offrir à Dieu : "Acceptez cela pour les âmes dont vous aurez un jour la charge, me disait mon directeur. Pour tracer droit votre sillon, il faut marcher, la main sur la charrue, sans regarder en arrière."

Aussi bien j'étais vite saisi par le mouvement régulier d'exercices variés. Il n'y avait pas de temps pour la rêverie déprimante : il fallait travailler, se recréer, dormir et prier, le tout dans de justes proportions. Et puis tous les professeurs s'entendaient si bien à faire de la maison comme une autre famille. C'étaient pour la plupart d'anciens professeurs qui avaient volontairement enfoui dans l'enseignement obscur des talents remarquables. Comme pour Dupanloup, les études classiques faisaient pour eux partie de la religion, l'objet d'un culte pieux. Aussi avec quel zèle éclairé parvenaient-ils à développer nos intelligences, à tremper nos volontés et à former nos coeurs en vue de l'avenir qui nous attendait. Maîtres en classe, frères aînés en récréation, et pères partout ailleurs, tels ils étaient pour chacun d'entre nous, sans acception de personne; ils avaient su réaliser la devise sacerdotale de Lacordaire : Fort comme le diamant et tendre comme une mère. Douceur et fermeté, tel était l'harmonieux composé de leur tactique pour nous prendre tout entiers et nous élever à Dieu. Aussi nous les vénérions et nous les aimions. Les mois s'écoulaient rapides. Joyeux en récréation, nous courions, nous jasions, nous jouions, insouciant, animant tout de nos cris fous. Devenus humanistes ou rhétoriciens, nous savions parfois nous promener gravement et laisser tomber de nos lèvres encadrées d'une moustache naissante, quelques maximes pondérées qui rappelaient la sagesse antique. Heures bénies, pourquoi vous être sitôt envolées! . . .

DRAME INTIME

Il est une date, cependant, dans cette existence heureuse, qui tranche tristement sur le reste.

C'était durant les vacances du premier de l'an de ma classe de Belles-Lettres. J'allais avoir dix-sept ans. Déjà maints phénomènes extérieurs révélaient que l'enfant était en train de devenir un homme : la croissance qui obligeait à allonger les manches sur les poignets maigres, à confectionner les pantalons à la place des culottes; la mue de la voix qui s'essayait à grossir de la façon la plus drôle, comme en ce moment chez mon frère Georges.

Alors, au cours de plusieurs "veillées" reçues et rendues, j'avais laissé prendre mon cœur aux attraits d'une jeune fille du voisinage, que je connaissais bien pour avoir souvent jadis, innocemment, partagé mes jeux enfantins. Il faut le reconnaître en toute justice, à présent que le bandeau trompeur d'un amour humain ne m'aveugle point, Odette (c'était son nom) avait de réelles qualités. Charmante, elle n'était point coquette; mais simple et droite, elle semblait ignorer ses charmes. Son caractère enjoué et prime-sautier n'excluait point une réserve de bon ton unie à une délicatesse exquise de sentiments. Mignonne étant fillette, sans que j'y prisse garde, elle était devenue svelte, élégante, fort jolie. Telle elle m'apparut, métamorphosée, durant ces fêtes du nouvel an. Sans que j'y fusse assez préparé pour me tenir sur mes gardes, sans avoir assez conscience de la transformation qui parallèlement s'était faite dans mon être, je fus troublé par cette vision lumineuse. J'eus le tort de la graver en moi les jours suivants, de l'emporter avec moi au collège, et cette vision menaça de faire vaciller l'autre, entrevue dès le jeune âge : le sommet radieux et tout immaculé du sacerdoce.

Qu'arriva-t-il ! Les derniers bulletins de l'année furent moins bons. Monsieur le Supérieur s'y plaignait de notes inférieures dans l'application au travail, voire même ça et là dans la conduite, alors que jusqu'à ce moment j'avais donné pleine satisfaction en ces matières. Comme conséquence inévitable, mes

succès avaient été moindres, et je n'avais réussi à obtenir qu'un prix de narration et deux ou trois accessits. En arrivant en vacances, mes parents m'en exprimèrent leur surprise douloureuse; j'y répondis par des paroles aigries, me plaignant de certains professeurs, critiquant le régime, l'esprit du collège, à l'encontre de toutes mes impressions passées : "Le surveillant en particulier m'en veut, déclarai-je, et le Supérieur lui donne évidemment raison." Sur ce, je m'éloignai boudeur; et pour oublier mon mécontentement, je m'enfuis courant les champs ou marchant inconscient sous les vieux arbres solennels du bois qui s'élevaient à perte de vue autour de moi, sans prendre garde cette fois, à la verdure encore tendre, illuminée d'une lumière d'or qui tremblait sur chaque branche. Je me jetai enfin éperdu, désespéré, sur un tapis de mousse veloutée. Des lointains profonds de la forêt accourait le souffle léger de la brise, et la vie paraissait jaillir plus intense du fond des nids, dans les feuillages frémissants; mon front n'en restait pas moins brûlant, et dans mon coeur morne et désolé, toute vie semblait suspendue. La paix délicieuse des choses semblait être refusée à mon âme, tirillée par des impressions contraires.

Au retour, à la table de famille, j'essayai de m'étourdir par mille extravagances déconcertantes; ce n'était plus le franc éclat de rire d'autrefois.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi; le mois de Juillet était bien entamé, et je n'avais pas communiqué une seule fois. Je me montrais bizarre. Souvent pour échapper aux regards attristés de ma mère, je prenais un livre et allais de nouveau me perdre dans les allées somptueuses du bois. Mais la solitude, si bienfaisante à qui sait y trouver Dieu, ne faisait qu'exaspérer la lutte intérieure de mon âme. C'était elle, la pauvre Odette, qui sans le savoir, depuis six mois, hantait mon imagination d'adolescent et me faisait oublier Dieu. Le sillage de sa robe claire, l'écho de son rire argentin semblaient me poursuivre partout, jusque dans le saint lieu. Le vampire de la passion me suçait goutte à goutte le sang du coeur, et n'y faisait qu'un grand vide causé par l'absence du divin. Je me débattais, attiré tantôt par le désir de jouissances bornées et fugitives, tantôt par la recherche angoissée et déchirante d'un idéal, seul capable de me satisfaire pleinement, par l'élan d'une âme en détresse vers le Dieu qui l'a créée pour son amour.

Une fin d'après-midi où j'avais longuement rêvé en me berçant sous les tilleuls, n'y tenant plus, je me levai d'un bond et je partis comme un fou vers sa demeure. Il fallait à tout prix que je la voie et que je lui déclare mon amour. Justement, je l'aperçus en train de sarcler dans le potager. Je m'avançai trem-

blant d'émotion : "Qu'avez-vous, me cria-t-elle, vous êtes tout pâle." — Ne parlez pas si fort, Odette, lui répondis-je en la regardant dans les yeux, je voulais vous dire dans le secret que depuis bien des mois je vous aime. . .

O Jean! répliqua-t-elle spontanément en échappant à mon regard, et d'un air scandalisé comme si je venais de prononcer une parole sacrilège; et votre vocation! . . .

Ce mot fut pour moi comme un coup de foudre, le premier trait de la grâce. Je n'eus que la force de balbutier : "Priez pour moi, ma pauvre Odette, je suis en train de me perdre." Et je repartis bouleversé.

Une douleur atroce me poignait le coeur, aiguillonnait mes pas; je me mis à courir devant moi, mais peu à peu cette marche forcée détendit mes nerfs et ralentit mon allure. Comme par hasard, mais par un secret instinct, j'avais encore pris la direction du bois.

En y pénétrant, je contemplai les sapins, les ormeaux, les érables, ces vieux amis de toujours. Ces arbres fiers, gardiens permanents de tout ce qui a vécu, témoins d'un passé qui nous est cher, ces arbres qui se souviennent avec la vigueur de ce qui dure, ils semblaient se dresser sur mon passage pour me reprocher ma conduite, au nom des aïeux qui les avaient plantés : Elle a eu raison, la petite, dans sa naïve candeur. Tu es déjà sacré par Dieu pour la glorieuse immolation de tout ton être à son service; tu es destiné à être ainsi la récompense pour ta famille de tout un passé d'honneur. Vas-tu déchirer ce pacte et du même coup plonger les tiens dans la tristesse, te préparer d'amers regrets et t'exposer à manquer ton salut éternel, pour avoir refusé les grâces qui t'étaient destinées.

Et voilà qu'une angoisse immense s'empare de moi. Le vent gémit, et sa voix, passant au milieu des arbres sévères, prend à son tour d'étranges accents humains, mais c'est pour contredire l'appel de ceux-ci, à ma vocation, et effacer la bonne impression ressentie : Reste au pays, murmure-t-il enchanteur, attache-toi comme ces arbres au sol natal. Fonde un foyer, fais souche toi aussi, ajoute de nouveaux rameaux à la famille qui t'a donné le jour. Laisse là tes études, et, comme ont fait tes pères, cultive la terre pour en faire sortir des moissons dorées dont tu nourriras tes tendres rejetons. C'était la voix de la terre qui parlait au coeur, d'une longue et interminable supplication.

Levant la tête, j'aperçus à travers les branches le ciel, teinté à ce moment de chaudes couleurs d'or et de pourpre. Il me sembla entendre une autre voix douce et pénétrante, la voix de mes morts, maintenant près de Dieu : "Cher enfant, issu de no-

tre race, Dieu t'appelle à une plus belle vocation que ne fut la nôtre; c'est dans les champs des âmes qu'il faut aller cultiver, semer à pleines mains les semences des vertus chrétiennes. La moisson est abondante et les moissonneurs sont rares. Si tu étudiais pour un autre but, nous te dirions : "Reste chez nous. Mais Dieu y est venu frapper pour faire de toi son élu, réponds généreusement à sa voix. Dis : "Me voici, puisque vous le voulez. Si ma vie peut servir à votre oeuvre sacerdotale, je suis tout vôtre." Comprime les mouvements de ton coeur d'adolescent qui te porte vers la créature, et dirige-les énergiquement vers ton Créateur qui te réclame pour te mettre au nombre des privilégiés de sa tendresse. Tu seras l'honneur de notre race; tu seras la fleur et le fruit par excellence de tout l'arbre familial."

Et c'est ainsi que mille pensées diverses se croisaient dans mon esprit, mille sentiments opposés dans mon coeur. Après tout, me disais-je, pour me dérober aux sacrifices nécessaires, jamais je ne serai digne d'une vocation si haute. Et tout ce que j'avais pu lire ou entendre sur ce sujet me revenait à la mémoire. Est-il donc possible qu'un fragile enfant soit destiné à tant de gloire? Suis-je vraiment appelé de Dieu? Ne me suis-je point mépris? Alors mieux vaut m'arrêter maintenant que plus tard. Destiné au service de l'Agneau sans tache, à le porter dans mes mains, à le distribuer aux fidèles, tout en moi doit être pur et virginal. Jésus veut des anges pour l'immoler à l'autel. Et je sens, pauvre enfant d'Adam, le feu de la passion s'allumer dans mon coeur, le remplir d'impressions funestes. Non, je ne puis assumer une semblable responsabilité; je dois renoncer à la voie dans laquelle j'avais commencé à marcher.

Troublant problème : l'amour ou le sacrifice, le foyer ou l'autel. J'avais l'impression d'avoir des ruines autour de moi, des ruines en moi. Je voyais au loin un idéal splendide, et tout près une réalité misérable; et entre ces deux abîmes de bien et de mal un flux et un reflux m'attirant ou me repoussant jusqu'à me briser. Je me sentais défaillir dans cette cruelle incertitude.

Cependant les heures s'écoulaient au milieu de mes réflexions inquiètes. A l'horizon les côteaux s'embrasaient d'un féérique coucher de soleil. Tout à coup du clocher voisin s'envolèrent les notes pures et pieuses de l'Angélus. Comme mû par une main invisible ou comme si j'obéissais à quelque signe céleste, je m'agenouille dans l'herbe, je fais le signe de la croix et récite la prière à la Vierge. A peine ai-je commencé les sublimes versets : L'Ange du Seigneur annonça à Marie... que je me souviens du commentaire de notre vénéré supérieur en la fête de l'Annonciation : Vous aussi, chers enfants, vous avez un ange visible que le Seigneur a placé auprès de vous pour vous faire

connaître en temps opportun votre vocation, pour vous annoncer votre mission. Dans vos doutes, vos alarmes, adressez-vous à lui avec confiance, avec un filial abandon, pour les lui découvrir. Et s'il vous dit appelé du ciel pour être vierge et prêtre, pour faire naître l'Emmanuel dans vos mains consacrées, comme Marie à Bethléem, n'hésitez pas, répondez, vous aussi : "Voici votre serviteur, ô mon Dieu, qu'il me soit fait selon votre parole. Et vous deviendrez le père de Jésus à l'autel et dans les âmes." En un simple coup d'oeil m'apparut très nettes ces pensées que je mets bien du temps à fixer ici.

Ma prière achevée, je sentis la confiance filtrer à travers mon âme angoissée. Je me levai en me jettant éperdument dans les bras de Marie qu'on n'invoque jamais en vain : O ma tendre mère du ciel, lui disais-je tout en cheminant, vous que j'ai appris à aimer tout petit sur les genoux de ma mère de la terre, gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété. Donnez-moi le courage d'aller trouver dès demain matin le pasteur de cette paroisse à qui je dois tant et qui me connaît "par coeur". Je lui découvrirai tout ce qui fermente en mon âme depuis six mois; éclairez-le, ô vous le Siège de la Sagesse, et s'il me déclare que je suis toujours l'élu de votre Fils, je le jure, ô Marie, je suis prêt à accomplir sa sainte volonté.

Les feux du couchant s'éteignaient peu à peu. L'ombre gagnait le sol, couvrait le tapis de mousse ou d'aiguilles sèches, montait le long des arbres. La cime seule restait encore éclairée d'une pâle teinte de soufre. C'était l'heure indécise, pleine de mystère, qui flotte, majestueuse, qui s'attarde au crépuscule. Un grand silence planait, comme une prière, sur toute la campagne. La nature se recueillait. Je communiai à ce recueillement et continuai ma prière tout en hâtant le pas. A mesure que la lumière du jour disparaissait autour de moi, la lumière de la grâce s'insinuait en mon âme. C'était comme si des rais de clarté discrète, venant se jouer sur l'eau dormante de mon âme, en éclairaient soudain le fond. J'entrevois à quel point je me préparais à gâcher ma vie, à rendre mon existence vaine, artificielle et vide; quand je pouvais en avoir une autre plus féconde et plus riche d'où dépendait mon bonheur du temps et de l'éternité. J'éprouvais tout ensemble une mélancolie un peu lasse et un besoin d'infini. Quelle reconnaissance ne dois-je pas à mes maîtres vénérés qui goutte à goutte avaient imprégné mon âme du sentiment de la conscience, de l'honneur de la défiance de soi et de la confiance en Dieu. Sans cela, j'étais perdu à jamais; et avec moi bien des âmes qui me devront un jour leur salut.

J'arrive à la maison. Tout là-haut, dans le fond du firmament, s'allume la première étoile. Et je me prends à désirer

à présent que brille toujours aussi dans mon âme l'étoile de ma vocation.

Je rentre. Un peu de sérénité doit avoir remplacé sur mon visage la mélancolie qui s'y peignait depuis mon arrivée en vacances, car ma mère semble rassérénée elle-même. Pauvre mère!... Pourtant elle ne me dit rien. Fidèle à la ligne de conduite que lui a tracée Mr le Curé (je l'ai su depuis) elle reste bonne, inlassablement bonne; elle se contente de prier et d'attendre. Ce soir-là, mue sans doute par une inspiration divine, comme pour me prouver qu'elle ne doute pas de moi, elle a repris ses fuseaux qui se croisent pour faire avancer la chère dentelle de l'aube, qu'elle a commencée l'hiver dernier et qu'elle destine à son futur prêtre. Dans ce travail très long, elle met tout son cœur avec tout son talent, cultivé jadis au couvent par les sœurs de la Congrégation. Et voici que des pensées profondes semblent jaillir de ce jeu des fuseaux avec des appels qui viennent me remuer l'âme de nouveau : Elle sera si heureuse ta bonne mère quand tu revêtiras pour la première fois cette aube où elle est en train de mêler quelques parcelles de sa vie courageuse dans la trame de tous ces fils blancs, afin de célébrer bientôt quelque peu avec toi et par toi, les rites sacrés.

Toutefois la victoire sur moi-même n'était pas définitive; je devais subir un nouvel assaut de Satan, furieux de voir sa proie sur le point de lui être enlevée par tous les coups de la grâce dont je viens de parler.

O fragilité humaine! A peine dans mon lit, et ne pouvant trouver le sommeil, la lutte intérieure recommence plus vive, dans le même mouvement des arguments pour et contre. Je me faisais à moi-même de véritables discours, m'échauffant, me persuadant, m'embrouillant dans un dédale d'arguments qui me paraissaient tantôt décisifs, tantôt misérables, tour à tour avocat du diable et avocat de Dieu. Mes pensées se succédaient ou se pénétraient rapides, presque vivantes, comme dans une fièvre. Je sentis alors au poignet droit le contact de mon chapelet que j'y avais enroulé par habitude. Comme mu encore par un mystérieux ressort je me trouve debout, je vais ouvrir la fenêtre et je regarde dehors.

C'est une nuit royale. Que d'étoiles! que d'étoiles! vrais diamants piqués dans le velours bleu du ciel! Quelle majesté! La lune répand une lumière magique, bleuâtre et laiteuse. Le lac, de ma fenêtre, présente la forme d'une coupe argentée où tout le ciel constellé se reflète. A droite, le pré semble lui-même un autre lac de lumière douce, sur lequel se détachent des îles rondes et noires : l'ombre des arbres. Un souffle de vent tiède

passe par instants, et les branches des tilleuls se gonflent, s'agitent comme des ailes! . . . Cette nuit céleste fait descendre un peu de sa paix divine dans mon âme. Elle semble deviner mes angoisses, y compatir, les noyer dans ses silencieuses profondeurs. Elle est comme une femme sous ses voiles qui berce et qui endort son enfant. Un paysage n'est-il pas un état d'âme; chacun n'y trouve-t-il pas ce qu'il y apporte? Et voilà que je me mets à songer à une autre femme, à Marie, belle comme la lune, le front couronné d'étoiles, terrible comme une armée rangée en bataille pour mettre en fuite les noirs soucis, les songes funestes, les voleurs nocturnes des régions infernales. Je me jette à genoux et je la prie d'étendre sur moi son immense protection. Je me blottis près d'elle comme un enfant battu qui cache son visage dans les plis du manteau de sa mère.

Alors ma pensée fait un retour en arrière; et, un à un, je me prends à repasser mes souvenirs. Par instant, ce sont des scènes de mon enfance : ma retraite de première communion, les cantiques très purs, les cérémonies dans la chapelle du collège, et dans tout cela, une extraordinaire, une inexprimable impression de recueillement, de repos, de bien-être et de plénitude d'âme. Quel contraste avec l'état présent de mon cœur!

Ou bien ce sont des mots, des membres de phrases, cent fois répétés, qui me reviennent en mémoire dans mon désarroi : "Mon Dieu et mon tout! . . . Adorable majesté de mon Dieu . . . O ma Souveraine, ô ma Mère, souvenez-vous que je vous appartiens. . ." Et je leur découvre un sens plus émouvant que celui que j'avais coutume de leur donner, — à la fois comme un appel et un reproche.

Enfin un éclair joyeux traverse mon regard. De nouveau la figure de mon curé surgit pour m'avertir encore que dans mon naufrage il est destiné par Dieu à être mon sauveteur : mais que pensera-t-il de moi, me disais-je : aurai-je le courage de tout lui dire? Jésus, Marie, ayez pitié de nous.

Je me recouche; et, brisé d'émotion, je goûte enfin quelques heures de repos. Quand je m'éveille, le soleil est déjà très haut. Il est trop tard pour aller à la messe, et je remets au lendemain d'aller trouver mon curé, sous le prétexte lâche de réfléchir encore, tout le jour, de me préparer davantage à cette entrevue qu'au fond j'appréhende de plus en plus à mesure que j'en approche.

VICTOIRE !

C'est ici qu'intervient ma chère grand'mère. Je me suis plu à reconstituer mille détails oubliés, à ressusciter des scènes qui sommeillaient dans mon souvenir depuis plusieurs années, à faire l'analyse de mes sentiments à cette époque critique si émouvante à revivre. C'est palpitant d'écrire ainsi à l'aventure, d'attraper au vol toutes les idées qui vous passent par la tête et par le coeur, de lâcher "la plume la bride sur le cou."

Je suis donc arrivé au dénouement de ce petit drame intime. Le coup définitif de la grâce va m'être donné par ma vénérable aïeule.

Dans cette matinée mémorable, elle était seule près de sa fenêtre ouverte, où le lac s'encadrait brillant à présent comme une coupe d'or sous les feux du soleil de juillet. Tout le monde était au travail à l'extérieur. Je m'approche d'elle pour lui faire la lecture accoutumée. Ma voix trahissait sans doute mon émotion intérieure. Les aveugles doivent avoir une sorte de divination, un sens spécial, une vue de l'âme qui remplace l'autre et qui, dans le cas actuel, l'avertissait du travail de la grâce dans mon coeur. Car elle me prit les mains et me dit sans autre préambule en interrompant la lecture : "Sois courageux, mon fils, Dieu te veut tout à lui pour sauver les âmes. J'ai deviné tes luttes par le peu qu'on m'a dit de toi, oh ! très discrètement, et par ce que j'ai perçu de tes mouvements fébriles à travers la nuit qui m'enveloppe. J'ai beaucoup prié pour toi, enfant bien-aimé, et Dieu m'inspire de te parler en son nom durant que nous sommes seuls. Mon grand âge et ma très grande affection pour toi m'y autorisent. Allons, n'hésite pas, donne-toi tout entier à Dieu qui t'appelle ; triomphe des tentations où le coeur peut-être veut t'entraîner. Tu t'épargneras ainsi bien des remords aigus. Ton âme pure gardera toute sa force et sa tendresse pour soulager les misères humaines, pour consoler et pour relever. Dans la satisfaction du devoir accompli et dans la reconnaissance des âmes que tu auras sauvées, tu trouveras le centuple promis par

Jésus à celui qui a su vaincre ses passions pour obéir à son appel divin."

Après ces sublimes paroles dont je ne garantis pas le sens, le coeur de la vieille femme se fond en larmes; elle pleure, non plus ces pleurs que l'on voit rares et pénibles aux yeux vite séchés des vieillards, mais ces larmes chaudes, abondantes et pressées de la vingtième année. Source depuis si longtemps tarie qui, soudainement, mystérieusement, se renouvelait! Je comprends à ce moment combien ma conduite bizarre de ces dernières semaines lui a été une souffrance; combien humblement, sans rien dire de sa peine à d'autre qu'à Dieu, elle a imploré Celui en qui elle croit d'une foi si sincère. Je comprends également par cette femme éplorée, que j'ai dû faire souffrir tous les miens, ma mère surtout.

De ce moment, mon secret ne m'appartenait plus; il s'échappait de mon coeur comme l'eau d'un vase qui se brise... Une détente brusque s'opéra dans mon être que je croyais si bien fermé; je mêlai mes larmes à celles de grand'mère, et tout agité de sanglots je me jetai dans les bras qu'elle m'ouvrait. Je lui avouai ma misère. Elle releva pour la baiser tendrement la face humiliée que je dérobais.

Je regarde l'horloge : il n'est pas dix heures. J'ai le temps d'aller au presbytère, et sans plus tarder, d'ouvrir mon âme toute grande au depositaire des secrets de mon adolescence. De toutes ces heures qui se sont incrustées dans ma chair, tant je les ai vécues, j'ai gardé toutes les impressions. En cet instant, le soleil éblouissant fait étinceler le lac, les hirondelles jasant au bord des toits du village avec des cris et des battements d'ailes. Je me rends au presbytère en priant Dieu de m'aider. A l'extrémité du parc, j'aperçois M. le Curé lisant; de temps en temps, il levait les yeux vers la voûte céleste pour savourer le fruit de sa méditation. On sent que la paix est avec lui; toute sa personne m'inspire plus que jamais confiance. Je ne l'aurais pas connu et aimé qu'à le voir à ce moment de profil je me serais senti poussé à aller lui crier ma détresse; aussi bien le besoin des confidences m'étouffait; les souvenirs amers demandaient, ainsi qu'un flot d'angoisses, à s'épancher dans ce coeur dont l'indulgence m'était acquise.

Le bruit de mes pas détourne l'attention du prêtre. De suite, il s'empresse vers moi, et, me tendant la main avec une affectueuse bonté, puis m'attirant sur son coeur : "Je vous attendais, me dit-il, j'étais sûr que vous viendriez, que vous ne pouviez tarder de venir." Ces simples paroles me font éclater en sanglots. Par de suaves propos, tels qu'une mère saurait les trouver, il me console, relève mon courage. Il a tout deviné lui

aussi et il m'ouvre tout doucement l'âme que je lui dévoile tout entière. Ma voix étranglée se fait vibrante, désireuse de tout dire, de tout confier, de réparer le silence offensant des semaines précédentes. Je me décharge ainsi du fardeau accablant de mes pensées torturantes. Longuement affectueusement il me presse la main, pour me bien faire sentir qu'il a tout compris : "Al-lons, mon pauvre enfant, conclut-il, rien n'est perdu, et vraiment le bon Dieu vous aime beaucoup. Aussi bien l'enfant qui a de si bons parents ne pouvait périr. O mon jeune ami, malgré cette éclipse momentanée, n'hésitez pas à vous diriger d'un pas ferme vers cette dignité sacerdotale que les anges du ciel vous envient. Vous serez l'époux vierge et le serviteur de la sainte Eglise où l'Esprit saint a déposé comme en Marie son tabernacle; vous serez le chef de sa famille, le coopérateur de ses oeuvres pour le salut du monde. Oh! cela vaut bien quelques renoncements aux pauvres joies d'ici-bas. Vous serez dédommagé au centuple dès cette vie présente — ma grand'mère et lui inspirés par la même foi vibrante, se rencontraient dans la même pensée. — Vous serez prêtre, ô mon fils; Dieu le veut, je le sais, je vous parle en son nom. . . . Mais, à l'avenir, soyez plus prudent. Tirant le bien du mal, montrez une fois de plus que tout coopère au mieux de ceux qui aiment Dieu, même les fautes dont on sait se repentir pour en concevoir une plus grande défiance de soi-même dans une plus vive confiance au Tout-Puissant."

Puis il m'amena dans sa chambre où il me rendit la paix de l'âme par l'absolution qu'il me donna. Je pleurais encore, mais c'étaient de douces larmes qui mettaient comme un baume sur mon coeur. J'étais ivre de bonheur et d'amour divin. Le charme était rompu. A travers mes pleurs, j'entrevois nettement ma voie, et j'étais résolu d'y marcher sans plus regarder en arrière. Rempli d'une joie confiante, je voulais désormais m'avancer courageusement vers un bienfaisant avenir, ayant foi en ses mystérieuses promesses et lui offrant toute ma jeunesse.

"Et maintenant, cher enfant, dit-il en me congédiant, remerciez Jésus de sa grande miséricorde. Il vous a reconquis. Malgré les portes closes, comme au Cénacle, il réapparaît dans votre âme où vous l'oubliez. Bénissez-le à jamais."

Sur le chemin du retour, la joie me rendait si léger que je pensais m'envoler dans le ciel de midi, aux vives lumières. Il me semblait que je portais une auréole. J'écoutais en moi une musique divine. C'était en moi comme une irruption de pensées nouvelles, comme une protestation de ma fidélité, comme une revanche de mon coeur qui se refusait à mourir à sa vocation, à mourir à l'amour de Dieu et des âmes, au vrai bonheur. Sur les ruines de ma passion vaincue montait une ardente espé-

rance. Une force nouvelle m'avait créé une âme nouvelle. J'avais retrouvé l'orientation, le but, et je savais que, si toutes les puissances de l'être se mettent à crier : amour, plaisir, il est une voix qui domine de bien haut toutes les clameurs trompeuses et qui nous dit : devoir.

Comme j'arrivais à la maison, j'aperçus ma mère qui sortait de la laiterie. Je la devinais anxieuse. J'allai me jeter dans ses bras en la considérant longuement. Il y eut d'abord entre nous deux un silence, un de ces silences expressifs où les regards sont lourds de pensées : "Tranquillisez-vous, lui murmurai-je alors à l'oreille en l'embrassant avec effusion, un jour, je l'espère, je serai prêtre. Et soyez-en sûre, je ne serai pas prêtre à moitié, je viens de le promettre à Jésus. Avec la grâce de Dieu que m'obtiendront vos prières, je compte tenir ma promesse."

Grand'mère eut de suite un long baiser qui lui fit comprendre ma conversion joyeuse mieux que des paroles.

Au repas qui suivit, sans que personne, par discrétion instinctive, fit même allusion à l'événement que l'on savait ou que l'on devinait, il y eut un renouveau d'expansion cordiale entre tous les membres. Le matin Georges en profita pour me décider à une partie de pêche; je fus heureux de lui accorder ce que j'avais eu la cruauté de lui refuser à maintes reprises les jours précédents, sous l'influence d'irritation intérieure qui font parler les nerfs plus haut que le cœur. J'étais bien décidé à me montrer d'autant plus aimable à l'avenir, à ce cher petit frère comme à tous les autres.

Le soir de cette mémorable journée, avant de prendre mon repos, je m'accoudai à la fenêtre comme je l'avais fait la nuit précédente, mais dans une disposition d'âme bien différente. Le regard plongé dans l'infini du ciel tout constellé, je prolongeai ma prière d'action de grâces et je renouvelai mes résolutions. J'examinai bien en face la vie pleine et ardente qui devait être la mienne, avec ses joies et ses douleurs. Désormais, formulai-je, quand, dans l'intime de mon âme, quelque chose d'obscur se mettra à gronder sourdement, qu'un complot contre moi dans moi-même se tramera, que le vent du mal se lèvera et me soufflera son feu, alors, comme un marin qui voit s'enfler la vague, fait amener la voile et se confie en Dieu, j'abattraï dans leur vol les désirs fous qui clament, en joignant mes mains dans une prière fervente, et tant que la tempête de mon cœur fera rage, tant que la tentation le secouera avec violence, la main dans votre main, Seigneur Jésus, je tiendrai ferme le gouvernail de ma volonté qui menaçait de se briser. Avec vous je triompherai toujours. J'ai beaucoup à faire pour me réformer, mais je m'appuierai sur vous, et je ne redouterai pas la lutte, la lutte contre le mal, la

lutte contre moi-même. Je dois travailler à mon complet développement; j'ai mon niveau moral à atteindre, tout comme ma taille physique. J'en ai fait l'expérience, il est bien plus dur d'être prisonnier de ses passions, d'abdiquer les responsabilités, de se laisser aller, de gaspiller sa vie, de dissiper les trésors que vous avez mis en nous, ô mon Sauveur. En Haut la vie est plus belle... Le lierre grandit à la mesure de l'arbre auquel il s'attache. J'ai choisi un arbre très haut; c'est vous, Jésus. En vous je plongerai de plus en plus profondément les racines de toutes les puissances de mon être, afin d'aspirer continuellement en vous la vie surnaturelle, la vie divine. Hors de vous, je ramperais et je végéteraïs lamentablement; avec vous et en vous je me fortifierai, je m'élèverai en dépit de tout.

20 juillet. — Ce matin, j'ai relu tout d'un trait la longue histoire de ma vocation, que j'ai mis quatre jours à écrire et que j'ai tenu à terminer hier au soir avant de prendre mon sommeil. Je n'avais pas le goût à relater quoi que ce soit sur ces cahiers avant d'avoir épuisé un tel sujet. J'ai bien fait de recueillir ces souvenirs comme un trésor qui fait vivre. Je me sens devenu meilleur à les avoir ainsi retracés et fixés. Plus tard, je me promets de relire ces pages quand je me sentirai découragé devant la tâche à accomplir, froid dans mes devoirs religieux. Je suis à Dieu, je veux rester à Dieu, et chaque jour davantage.

J'ai surtout promis ce matin, pour garantir mes résolutions, d'être fidèle à la communion fréquente. Au banquet divin, Jésus, le grand Riche en dons de l'esprit et du coeur, donne sans compter, car ses trésors ne s'épuisent jamais. On rentre chez soi comblé, enrichi, apaisé, harmonisé. La tentation peut revenir et un grand trouble me saisir; la grâce me fera voir comme dans un éclair Jésus nous regardant avec ses yeux profonds et nous disant : "Prenez garde, mon fils, ne laissez point jaillir l'étincelle, réagissez avec force." Et je reverrai la sainte table dont il ne faut s'approcher que vêtu de blanc. Je m'arracherai à l'éternité fatale, et je serai vainqueur.

24 juillet. — N'est-il pas vrai que "Notre Chez Nous" est triste ou gai suivant que nous sommes chagrins ou joyeux? N'est-il pas vrai que tous ces objets qui depuis longtemps sont nôtres, nos meubles qui nous reposent, nos tableaux qui nous distraient, notre chien qui nous regarde, compagnon muet, n'est-il pas vrai que toutes ces choses auxquelles s'accroche un peu de notre "moi", sont pour nous comme des serviteurs dévoués qui nous aiment, qui sont tristes de nos tristesses et joyeux de nos joies?

Réellement, elle est triste ce matin, la maison paternelle

que j'aime tant. Je suis revenu hier après-midi de l'enterrement de mon meilleur ami, et tout me semble morne. Quand je passe devant la glace pendue au mur, un être découragé me regarde en un tête à tête lamentable, et cet être, c'est moi-même. Aussi bien tous dans la famille ont compris ma peine et s'y sont associés. Maurice n'a pas eu après le souper ces beaux accès de joie folle et jeune qui éclatent en fusées d'un rire inattendu, ni Marguerite ces roulades d'un chant formé de toutes sortes de réminiscences, ni même le petit Louis ces entrechats cocasses qui secouent toute mélancolie et sont bien de son âge. Après avoir causé gravement au cours de la soirée sur les circonstances poignantes de cette fin édifiante, nous avons récité le chapelet et un "De Profundis" pour le cher défunt, bien connu de toute ma famille.

Voyons, il faut que j'essaie d'écrire comment les choses se sont passées; dans un grand besoin de me confier, je le conte au papier qui reçoit mes joies et mes peines, avec l'intention de le lire ensuite, au moins en partie, à tous les miens, comme je l'ai déjà fait pour plusieurs morceaux de mon journal.

Nous sommes au Vendredi, et c'est lundi dernier, le 20 juillet qu'occupé à relire mon journal, je recevais un téléphone, du village voisin de St B. . . , me mandant d'accourir auprès de Paul C. . . , mon condisciple et ami, qui se mourait d'une congestion pulmonaire. Je l'avais quitté bien portant le jour de la sortie; nous nous étions promis de nous visiter de temps en temps au cours des vacances. Il devait venir nous aider prochainement à faire la moisson. Et la nouvelle foudroyante venait me frapper en plein cœur.

Car entre nous s'était nouée une de ces belles amitiés, faites de simplicité et de sincérité; en nous donnant la main, nous connaissions le fond de nos cœurs; sans aucun retour d'amour propre, sans aucun soupçon de dissimulation, nous nous étions promis une mutuelle confiance qui ne se démentait pas.

Son âme était d'une délicatesse extrême, semblable à une fleur qu'épanouissent un rayon de soleil et une goutte de rosée, et que referme un léger souffle de brise; elle ne se révélait qu'à quelques âmes, éprises comme elle de lumière, de justice et de loyauté. C'était une intelligence ornée de dons exceptionnels et variés, capable d'exquise poésie et de persévérante réflexion, un cœur vide d'ambition, supérieur à la rancune, perpétuellement uni au Souverain Bien. Tel se dessine à mes yeux cet intéressant jeune homme, presque de mon âge, que Dieu vient de ravir à mon affection.

Sa vie fut une ascension continuelle, et j'en fus moi-même le témoin édifié. Sous des apparences plutôt calmes, se cachait un caractère ardent, facile à l'enthousiasme, une sensibilité très

vive et prompte à s'enflammer. Orienté vers la piété dès l'enfance, cette riche nature avait eu seulement à se discipliner. Par un effort persévérant, il parvint peu à peu à cette maîtrise de soi qu'il ambitionnait. Même sa passion de curiosité intellectuelle fut très vite réglée en vue d'une fécondité plus grande, se laissant guider par ses maîtres en qui il avait une absolue confiance. Le progrès de sa vie spirituelle passait avant tout. "On ne peut être que médiocre ou saint, me disait-il un jour. Je veux être un saint." Il avait juré de travailler de toute son influence à exercer sur ses semblables un rôle de dévouement désintéressé. Je puis dire que c'était le besoin de se dévouer qui le poussait vers le sacerdoce. "Même une vie sans grande faute, disait-il encore, mais oisive, inutile, banale, c'est une vie manquée". Et il ne voulait pas manquer sa vie. Il s'exerçait à sa future mission d'apôtre en cherchant, par sa bonne humeur et par son entraînement, à faire pénétrer le rayon de soleil bienfaisant dans l'âme de ses camarades. Sur un carnet de notes intimes qu'il a voulu me léguer comme souvenir de notre longue et sainte amitié, je lis ces mots qui m'ont profondément ému : "O mon Dieu! inspire-moi les paroles reconfortantes et encourageantes pour mes frères; donnez-moi un coeur bon, généreux, dévoué." Et ailleurs : "Accordez-moi l'art si délicat d'atteindre les coeurs qui souffrent et que leur souffrance aigrit". Enfin ces seuls mots que je découvre sur un autre feuillet montre bien l'homme de devoir qu'il voulait toujours être : "Celui qui se dérobe au devoir immédiat perd désormais toute joie. Le vrai bonheur est dans le prompt accomplissement de tout son devoir."

Avait-il le pressentiment d'une mort prochaine? En tout cas, dans sa dernière retraite, il avait consigné avec quelque complaisance le fruit de ses méditations sur ce salutaire sujet. J'y relève en particulier ces pensées : "Pour un chrétien, le bonheur, c'est d'être entre les mains de Dieu et de faire sa volonté simplement. Il y a ailleurs des joies, mais le bonheur non!... même la pensée de la mort ne doit pas nous attrister. La mort, c'est le desserrement de l'étreinte terrestre et la liberté en Dieu. La mort pour nous, c'est la vie en Dieu... Pourtant, il me semble qu'au fond du moi je tiens trop à la vie, non pour en jouir, mais à cause de la joie que j'éprouve à y faire l'oeuvre de Dieu. Le ciel doit être bien beau; mais mettre du ciel dans une âme est bien doux. O mort, si je n'avais l'espoir de faire un peu de bien sur la terre, comme je t'appellerais à grands cris. Du moins, si jamais je devais offenser mortellement Jésus, alors fauche-moi avant ce grand malheur. Mais de préférence, dans mes prières et l'expression de mes désirs, mon refrain doit être : "Je me confie pleinement à Jésus." Aussi bien, je sens intimement que

je suis un serviteur inutile entre les mains de ce divin Ouvrier. C'est à lui de se servir de moi comme il veut : par la mort ou par la vie."

Dieu, dont les desseins sont impénétrables, a jugé meilleur que ce fut par la mort. Mais jusqu'au dernier soupir, il a su le servir avec une parfaite loyauté et un intense amour. Or une vie est toujours belle, qu'elle soit longue ou courte, quand on la donne tout entière au service de Dieu, quand on ne la garde pas pour soi, quand on l'alimente par une vie intérieure, profonde.

Paul avait donc trouvé le secret de la paix, du bonheur dans l'oubli, dans la désoccupation de soi-même pour se perdre en Dieu avec un abandon et une confiance sans limites. Aussi affirmait-il être très heureux et il vivait sans souci comme les belles âmes qui n'ont rien à craindre ni de Dieu ni des hommes. Il semblait traiter de pair avec Notre-Seigneur. C'était vraiment l'amitié familière avec Jésus du second livre de l'Imitation. "O mon Jésus, était-il écrit derrière une image-souvenir de sa première tonsure, gardez-moi. Mon cœur est là près du vôtre; veillez sur lui, protégez-le bien, consommez-le du feu de votre amour... Faites fondre ma faiblesse dans votre Puissance; versez dans ma pauvreté votre Richesse surabondante."

Et il est mort, ce bon et aimable jeune homme, à l'âme franche, limpide comme le cristal, d'une grande fraîcheur d'impressions, dont la piété, la candeur, l'énergie et la gaieté modeste rendaient meilleurs tous ceux qui l'approchaient. Et c'est pourquoi je m'évertue en ce moment à faire parler mon cœur durant qu'il est encore tout vibrant de son édifiant souvenir. Et voilà pourquoi je veux retracer de sa vie lumineuse les derniers instants qui ont projeté de si vifs éclats, afin d'en éclairer constamment mes pas au cours de mon existence.

Quand j'entrai dans la chambre du cher malade, après avoir fait diligence et mené vigoureusement Le Brun pour me trouver plus tôt près de lui, il me reconnut et eut un vague sourire aussitôt arrêté par un accès de souffrance. Il haletait et suffoquait. Il me tendit la main.

—"Je t'ai fait appeler, m'a dit-il très bas. J'avais beaucoup de choses à te dire. Je ne puis plus. Merci d'être venu. Je suis content de te voir une fois encore. Sois prêtre pour deux, pour toi et pour moi. Près de Dieu je prierai pour ton ministère; j'obtiendrai qu'Il m'accorde de t'assister dans toutes tes voies. Nous demeurerons unis dans le cœur de Jésus. Les âmes se touchent en Dieu, a dit le P. Gratry."

Puis quelques instants après : "Monsieur le Curé va venir. Oh! prie pour que je fasse mon sacrifice avec tout l'amour possible; qu'en peu d'instant je gagne d'immenses mérites..."

Je souffre : que ce soit pour les âmes que j'aurais travaillées si j'avais vécu... Ah! je comprends mieux que le bonheur consiste à s'oublier, à aller à Dieu comme le petit enfant à sa mère pour qu'il comble, envahisse tout; qu'Il me prenne et m'emporte dans ses bras."

Il eut alors une forte quinte de toux. Nous dûmes l'obliger au silence. Il prit son crucifix et le baisa longuement. Je pleurais, tous ses parents pleuraient. Alors il montra le ciel : "Ne vous attristez pas, dit-il à mi-voix; je ne vous quitterai pas. Invisible, je vous serai plus présent que je ne l'étais, au séminaire par exemple."

A ce moment une voiture s'arrêtait devant la porte : c'était Monsieur le Curé qui lui apportait les grâces suprêmes. Le malade, à la vue du prêtre, respira plus librement. Dès que le vénéré pasteur commença les prières rituelles, il se tint en repos, ses souffrances s'assoupirent; seul, le bruit du hoquet rompait parfois les oraisons. Tous s'étaient mis à genoux, le coeur rempli d'une sainte émotion.

"Mon cher enfant, lui dit le saint prêtre au moment de le communier, il vient à vous ce Jésus que vous avez si souvent visité dans son tabernacle; il vous apporte des lumières plus vives, une force plus grande, des consolations plus solides. Pensez avec joie que ce Dieu caché va bientôt se dévoiler à vous dans toute sa splendeur pour faire votre bonheur durant toute l'éternité. Cette communion suprême, c'est le ciel commencé; et le ciel, c'est une communion qui dure toujours."

En recevant le saint Viatique, le visage du malade parut comme transfiguré. Puis ce fut l'administration du Sacrement de l'Extrême-Onction. Au moment des onctions, la mère tenait le plateau des étoupes de ouate, et le plateau ne tremblait pas dans les mains de cette femme debout et douloureuse... La paix et la force de l'Esprit Saint étaient entrées dans la demeure avec l'huile pleine de ses dons. Les onctions accomplies Paul semblait naître à une seconde vie; il n'était plus qu'en apparence de ce monde. Appelé par un autre devoir, M. le Curé sortit en me laissant le soin de l'assister.

Bientôt les étouffements le reprirent; le coeur n'avait plus de boussole. "Calme-toi, mon cher enfant", disait la pauvre mère brisée, haletante. Je m'approchai pour lui présenter le crucifix où se colla sa bouche avide; puis, avec un rameau trempé d'eau bénite, je l'aspergeai en forme de croix. Je lus les prières de l'agonie et les litanies des saints; tout le temps que dura cette recommandation de l'âme aux anges de la douce mort, Paul, les mains jointes, les paupières closes, remuait les lèvres sourdement, absorbé dans l'attente de l'éternité prochaine.

Quand j'eus fini, il y eut quelques instants de silence accablé, de ce silence qui enferme tant de choses inexprimées. On n'entendait que le râle des suffocations et une grosse mouche au plafond qui bourdonnait.

Il était alors sept heures du soir. Des champs que le mourant avait toujours aimés, par la fenêtre grande ouverte, montait un hymne de paix. C'était la fin d'un beau jour d'été. Le soleil était près de disparaître derrière les côteaues. Quelques oiseaux chantaient encore, un chien jappait au loin. Bientôt les champs allaient s'ensevelir d'ombre. La nuit, nuit d'été discrète et sereine, envelopperait tout bientôt de son calme profond. Cette soirée funèbre était belle et triste à la fois.

Nous récitâmes le chapelet, entrecoupé d'invocations à Saint Joseph, patron de la bonne mort. De temps en temps, je donnais à Paul le crucifix à baiser, lui pressais doucement la main; il essayait de sourire encore. C'était une fin très douce, épandant sur chacun une piété navrante et apaisante en même temps.

Cependant les heures passaient dans cette veillée sainte autour de notre moribond. Les minutes de cette nuit douloureuse nous semblaient trop courtes, et nous les comptions, nous les vivions, avec toute l'intensité possible d'attention, pour n'en rien perdre, le regard et l'oreille aux aguets, notant tout, une ombre, une nuance, un souffle, immobiles, muets, paralysés dans la contemplation. Nous étions saisis de ce respect semblable à un culte dont on environne les mourants. Tout à coup, Paul fit un effort, et à travers ses étouffements, il proféra faiblement : "Priez pour moi, priez tous... Faites prier les prêtres, mes anciens professeurs... J'ai trop peu souffert... Il fallait être un saint..."

Et comme sa mère se détournait, fondant de nouveau en larmes : "Ne pleurez pas, maman : regardez-moi, je vous aime. Père, ne pleurez pas; travaillez pour Dieu... Chers frères et soeurs, vous les consolerez... Je serai toujours parmi vous... Je vous aimerai au ciel bien plus et bien mieux que sur la terre... J'emporte votre chère pensée dans mon âme qui va vers Dieu."

Il les embrassa tous, comme un voyageur qui s'en va. Mais l'effort qu'il venait de faire l'avait exténué. Il referma les paupières et parut s'endormir; il se recueillait, car on l'entendait murmurer : "Jésus, Marie, Joseph". Un rayon divin semblait déjà auréoler son front. Il n'était déjà presque plus de la terre.

Quelque temps après, la haute et vieille pendule de famille espaça douze coups tranquilles et unis comme si la vie glissait tout doucement sans heurts, sans brisures, sans déchirements.

D'un coup d'oeil nous échangeâmes une pensée identique. C'était son dernier jour qui finissait. Du jour suivant il ne verrait pas l'aube.

Bientôt en effet parurent tous les symptômes de la mort très proche. Il rouvrit les yeux, mais les globes de ses prunelles devenaient vitreux. Sa bouche restait entr'ouverte, sa langue claquait entre ses dents brillantes, les phalanges de ses doigts tricotaient dans le vide, semblaient chercher à tâtons une porte invisible. Au milieu des sanglots, je me mis à réciter la sublime prière de l'Eglise : "Partez de ce monde..." Un instant après, il pencha la tête sur le côté droit pour s'endormir dans le baiser du Seigneur. Elle était partie, l'âme chrétienne, montée joyeuse vers son Sauveur, s'étant faite par ses actions de belles ailes rapides et légères. Ses grands yeux restaient figés dans une contemplation lointaine, comme si d'ici-bas il avait, au moment de partir, sondé l'immensité de l'immortel infini.

Quelques heures plus tard, la toilette achevée, il reposait froid et inerte, dans la grande chambre, le salon, où l'on avait dressé un haut lit de mort. Il semblait dormir. La clarté des cierges avivait encore la blancheur du surplis, dont on l'avait revêtu, faisait miroiter la pâleur de cire du visage. On eût dit un de ces marbres immaculés où l'art se serait appliqué à représenter un type de paradis. Je lui trouvais réellement un charme céleste, une distinction angélique, dans ce recul mystérieux où la mort l'avait placé. Entre les doigts transparents brillait le Christ d'acier, et sur les pieds reposait une gerbe magnifique de ces fleurs qu'il aimait à cultiver lui-même durant les vacances et que ses frères et ses soeurs avaient été cueillir de suite à la lueur des étoiles.

La pauvre mère le regardait, accoudée au pied du lit funèbre. Admirable incarnation de l'amour, elle rappelait la mère des douleurs au pied de la croix, au pauvre visage ravagé, un visage de torture, où tout l'inconcevable de la douleur humaine a passé. Cependant la résignation se montrait à travers la nacre de ses larmes.

Nous obtînmes qu'elle allât prendre quelque repos nécessaire, et je demurai seul, auprès du mort, avec le père. Tout en priant, j'eus le triste loisir de revoir pour quelques instants encore l'arc accentué de son nez aquilin, sa large bouche, son menton saillant; et sous ses paupières closes, l'on devinait la finesse du regard que l'amour de Dieu et des nobles causes avait embelli, quoique la modestie l'eut voilé.

En voyant les fleurs qui le recouvraient, je songeais que son âme aussi était une fleur que l'ange de la mort était venu cueillir pour les jardins célestes où il n'y a plus à craindre ni

vers destructeurs, ni orages nuisibles, ni chaleur desséchante... Je me sentais comme enveloppé de sa chère présence. Il avait raison de dire tout à l'heure que les âmes se touchent en Dieu. Les vers de Lamartine me revenaient à la mémoire :

*Ah! de tout ce qui s'aime et de tout ce qui prie
Le vaste sein de Dieu n'est-il pas la patrie.*

.....

Les âmes en priant se retrouvent en Dieu.

Au fond de mon chagrin, il y avait une sorte de paix amère; mes yeux éclairés par la foi semblaient voir poindre, au travers de l'appareil funèbre, la gloire des saints. Je croyais voir son âme tremblante se précipiter dans la fournaise du soleil de Dieu. — Quel éblouissement! Il me semblait l'entendre crier tout frémissant, essoufflé de bonheur : Hosannah! "Oui, Seigneur, c'est bien vous que je voulais!"

Et s'il souffre pour expier, me disais-je encore, c'est dans l'extase; il sait qu'il ne pêchera plus, que les tabernacles des saints le rassasieront perpétuellement. O Dieu, faites que la charité dont il brûle descende en nous. Prenez nos souffrances, ajoutez-les aux siennes, pour hâter son paradis.

A ce moment, tout en continuant d'égrener mon chapelet, je m'approchai de la fenêtre ouverte, pour respirer davantage l'air frais de la nuit. Au ciel étincelant une étoile filante traversa l'infini, me rappelant la légende populaire, qui prétend que ces bolides sont des âmes du purgatoire entrant au paradis. Et malgré moi je songeai que celle-ci était peut-être l'âme de mon ami.

Et pendant deux jours et deux nuits, le jeune trépassé, qu'entouraient les cierges et les nombreux bouquets offerts par l'amitié, continua à paraître dormir sur sa couche mortuaire, tandis qu'on venait de partout prier quelques instants et offrir à la famille de banales consolations. Les mots sont si peu de chose et répondent si mal à nos pensées. Aussi bien les grandes douleurs sont muettes et n'admettent pas la consolation immédiate. Il en est d'elles comme des plaies profondes; il faut d'abord les laisser saigner. Seule l'espérance surnaturelle est la goutte cordiale que Dieu jette dans la coupe de l'épreuve pour diminuer son amertume. Pour qui s'élève au ciel par la pensée, le bonheur même est possible au sein de la tribulation; on trouve le soleil au-dessus des nuages.

Tel un camée délicat que l'on placerait dans un écrin, il fut déposé dans la bière, au milieu d'une moire artistement froissée,

où jouaient des reflets; et le brillant soleil de juillet vit descendre vers l'église du village le drap lamé d'argent qui recouvrait notre bon Paul. Les parents, des amis, des voisins, suivaient tristement.

Et tandis que le fossoyeur, écartant la terre bénite, achevait de préparer une place pour le mort, la cérémonie funèbre, avec ses chants sublimes et cette austérité grave qui caractérise les funérailles chrétiennes, commença à l'église paroissiale que Paul aimait tant à fréquenter de son vivant. On chanta sur lui le sombre et terrible "Dies irae", sillonné d'éclairs, puis le consolant "In paradisum" éclata comme une espérance au moment de quitter l'église, espérance qui ne pouvait que croître et s'affermir par le vibrant "Ego sum resurrectio et vita", à l'arrivée au cimetière.

Et maintenant dans la terre sainte, les traits de mon ami s'altèrent; l'oeuvre de la destruction va se faire rapide. Mais encore une fois, consolons-nous. Devant une mort aussi belle, un cantique d'amour monte aux lèvres, et les larmes de la douleur ne peuvent obscurcir longtemps les yeux.

Maintenant que j'ai assisté à une telle mort, je saurai mieux, je crois, ce que faire de la vie. En somme, oui, mourir, c'est bien partir un peu tous les jours, puisque chaque heure qui passe nous rapproche du tombeau. Les hommes parlent de la mort comme d'un fantôme lointain, et ce fantôme, il est souvent derrière la porte qu'ils vont ouvrir.

Conclusion : à l'exemple des saints, je dois travailler en fidèle serviteur de Dieu comme si je devais toujours vivre, pour faire valoir les talents qu'Il m'a confiés, et vivre comme si je devais toujours mourir, prêt à rendre mes comptes à mon souverain Maître.

BAPTEME ET MARIAGE

Dimanche, 26 juillet. — J'ai assisté après les Vêpres au baptême d'un charmant bébé du "rang" voisin. Il était joli comme un ange avec ses beaux yeux grands ouverts, qui regardaient d'un air grave et profond, comme s'ils en pensaient bien long. J'ai renouvelé les promesses de mon baptême et j'ai ardemment prié pour cet enfant, surtout au moment où d'un geste sublime pour qui en comprend la signification, le prêtre versa l'eau sainte sur sa petite tête rose couverte de cheveux blonds qui ressemblaient au duvet d'un oiseau. Il n'a pas crié, il a souri gracieusement.

Ces frères créatures du bon Dieu, ils me font l'effet de petits êtres mystérieux, à travers leurs longs voiles blancs, flottants et vaporeux comme des draperies d'anges, qui ne laissent entrevoir qu'une figure douce et quelquefois deux petits poings fermés.

Au sortir de cette cérémonie, j'ai appris avec peine qu'un de mes cousins marié aux Etats-Unis avec une méthodiste, malgré les protestations de sa famille, s'était séparé de sa femme après trois ans de mariage.

Je me rappelle à ce propos ce que nous disait un de nos directeurs au cours d'une promenade, au sujet de ces mariages mixtes :

Un effort de volonté ne suffit pas à unir deux âmes que séparent des divergences d'opinion, des différences de race... Les désaccords qu'hier l'amour traitait par l'oubli, qui déjà se dressent entre les deux, demain ne seront-ils pas blessures, après-demain, ulcères,

Seule la même religion bien pratiquée peut assurer la fidélité dans le mariage, quand survient la première heure lourde, le

moment où pour la première fois le devoir se fait sentir autrement que sous la forme d'une chaîne de roses.

Le mariage n'est pas que l'enlacement des cœurs; c'est aussi, c'est surtout la fonte totale, l'union des âmes. C'est alors comme un bel instrument dont toutes les cordes vibrent en un concert radieux duquel ne s'élèvent aucune note discordante.

Protection, confiance, attachement fort, tendresses exquis, voilà ce que doit être le mariage, le vrai mariage, le mariage chrétien. L'homme se rappelle alors que si Dieu l'a créé fort, c'est pour soutenir la faiblesse de sa compagne. La femme sait que si Dieu lui a donné la grâce en partage comme revanche de sa faiblesse, c'est pour être aimable tout naturellement à l'homme qui la protège et qui travaille à la nourrir. Et, comme à celui qui aime, la peine est légère, dit l'Imitation, elle doit s'ingénier à lui plaire sans en avoir l'air, paraissant s'oublier et faire peu de cas de ses goûts ou de ses désirs personnels. En un mot, oubli de soi-même pour l'autre : voilà l'idéal qui assure le bonheur constant des époux, car il suffit d'une pensée d'amour vrai, de dévouement désintéressé pour en remplir la vie et l'embellir.

Je suis content d'avoir exprimé ces pensées de mon professeur, à la veillée, en présence de Marguerite qui est sur le point de se marier, pour l'encourager à développer en son âme les bonnes dispositions qui l'animent.

LACORDAIRE ET MARIE-MAGDELEINE

27 juillet. — Le fleuve est tout éclatant de l'or du soleil; il semble que l'on pourrait en prendre dans ses mains pour le garder avec soi. Mais je n'ai pas le courage d'aller essayer. Et comme il fait très chaud, je reste à lire dans le salon. J'en ai fermé les persiennes vertes, et la lumière dans la pièce est verte comme dans les bois. J'entends le bourdonnement des abeilles et je sens l'odeur des fleurs qui monte du jardin.

Voyons! que prendre dans ma petite bibliothèque? Tiens : "Sainte Madeleine" de Lacordaire. Aussi bien nous en faisons la fête, le 22 de ce mois. J'aime à lire de temps en temps quelques pages du grand Dominicain. A ce propos, je me souviens de ce qu'en disait notre professeur de rhétorique. Cet orateur est d'une mobilité de talent à qui tous les tons sont faciles, riche d'idées, varié d'aperçus, éclatant d'images. Sa phrase est une magie qui donne à la pensée un relief étonnant et la fixe comme dans un éclair. La vie est répandue à flots dans son art souverain. Il relève ses expositions philosophiques par des coups d'ailes dans l'infini; il nous transporte dans l'enthousiasme divin dont il était possédé.

S'il en est ainsi rien qu'à le lire, quelle secousse sacrée ne devait-il pas produire dans l'âme de ses auditeurs par son geste superbe, le timbre vibrant de sa voix, toute l'action extérieure qui achevait de faire de lui un sublime orateur?

Toutefois, s'il excite l'admiration jusqu'à l'éblouissement, je n'oublie pas le conseil qui suivait l'éloge : "Gardez-vous de l'imiter; il est trop original pour être imitable." Je dois donc me mettre à l'école suivie d'orateurs plus humains. Ils m'apprendront mieux le secret de chercher dans l'âme des auditeurs ce qu'on doit leur faire entendre, par le sermon, le prône, où le prédicateur touche de plus près aux âmes. C'est là, dans les âmes, à commencer par la mienne, que je devrai puiser ma force, et de sentiments simples tirer peut-être des effets sublimes. Pour prêcher avec naturel, c'est-à-dire, avec vérité, je n'ai qu'à me bien pénétrer de l'Evangile; j'y puiserai largement le pathé-

tique qui émeut, principale qualité exigée de tout homme qui veut agir sur ses semblables par la parole; car par le coeur qui s'ouvre, je gagne l'esprit qui s'éloigne.

Mais je laisse ces souvenirs scolaires, et j'ouvre le livre en question uniquement pour m'édifier et bien décidé à fixer dans mon cahier ce qui m'aura le plus frappé...

Avec Lacordaire je viens de relire la scène touchante où Madeleine nous apparaît pour la première fois aux pieds du Sauveur. Peu de pages de l'Evangile laissent au coeur une impression aussi vive. Cette femme s'est courbée pécheresse devant la pureté divine, elle se relève transfigurée par la grâce du pardon. Elle n'a pas prononcé une parole, elle s'est contentée de se pencher sur les pieds de Jésus, de les arroser de ses larmes, qu'elle essuie de "la soie humiliée de ses cheveux." Enhardie, elle en approche "ses lèvres déshonorées, et toutes ses flétrissures disparaissent au contact de cette chair plus que virgine." Enfin par-dessus ses larmes et ses baisers, sans craindre désormais de toucher et d'oindre de ses mains le Fils de Dieu, elle verse à profusion le parfum précieux de son vase d'albâtre.

Dans tous ses gestes, elle a fait passer silencieusement son âme toute de foi, d'humilité, d'amour repentant. Elle a comparé l'infinie pureté de Jésus à la dégradation où elle est descendue; elle n'a pas douté qu'il ne lui fût possible d'être pardonnée à force d'aimer. Il a tout compris Celui qui sait tout, et il a tout pardonné sans un mot Celui qui peut tout. Il se contente ensuite de le déclarer solennellement à Simon qui ne comprend rien à ce spectacle : "Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé."

"Ah! ce n'est pas en vain, ajoute Lacordaire, que la postérité a entendu ces paroles qui donnent à cette scène toute sa signification. Non ce n'est pas en vain que de tels actes et de tels accents ont illuminé notre pauvre nature. Non, chastes larmes de la pécheresse convertie, cheveux flottants sur les pieds du Sauveur, baisers doux et amers de la pénitence, parfum répandu sur la chair sans tache du Dieu-Homme, non, vous n'avez point été stériles! D'autres Marie se sont levées de la couche du vice; elles ont pleuré à leur tour aux pieds du Sauveur des hommes; elles y ont offert les baisers d'une pudeur acquise dans le remords et versé le parfum d'un amour repentant."

O mon Dieu, je vous rends grâce de me destiner à être un jour, comme prêtre, l'instrument de ces admirables résurrections spirituelles, plus étonnantes que la résurrection du frère de Madeleine, de Lazare.

UNE PARTIE DE PECHE

28 juillet. — Voilà déjà plusieurs parties de pêche que je fais avec Georges et Maurice. Il faut que je raconte ici celle d'hier.

Il faisait chaud avec une douce brise de l'ouest. Le lac resplendissait entre les rives, comme une large et puissante coulée de lumière. A chaque coup de rame des gouttelettes tombaient changées en pierreries. Les prés, les taillis, les bois lointains s'enveloppaient de la splendeur estivale. Une ou deux voiles immaculées et paresseuses ponctuaient le champ d'azur lumineux où nous voguions.

La chaloupe est dirigée sur la baie des Trappistes, au milieu des joncs que semblent aimer les habitants de l'onde à cette époque de l'année. Nous y jetons notre ancre et nous tendons nos lignes, attendant avec patience que l'endroit redevienne tranquille et que les poissons, cessant d'être effrayés, sortent de leur retraite pour nous procurer le plaisir de les prendre.

J'avoue que je n'ai jamais été qu'un piètre amateur de la pêche à la ligne. Un de mes oncles qui possédait à fond la théorie de cet art, a pourtant pris la peine de me l'enseigner jadis. Il m'a désigné les bons appâts, montré la manière de les accrocher, indiqué le fond à donner à ma ligne, l'eau qui plaît aux diverses espèces de poissons et l'heure propice pour les pêcher. Et pourtant, ce n'est que par hasard que j'ai pris une perchaude ou un achigan. La faute en est à la rivière, mais je ne lui en veux pas, bien au contraire, je lui en suis profondément reconnaissant.

A peine ai-je mis ma ligne à l'eau et passé quelques instants à contempler les mouvements de l'eau autour de la corde tendue que soudain les hautes herbes, les saules, les bouleaux de la rive s'animent et me font des signes. Puis l'Ottawa qui m'enveloppe ondule comme un grand serpent bleu portant des bateaux, lesquels avancent lentement, dans un glissement très doux. J'agrippe ma gaule à un des bancs de la chaloupe, et pour mieux voir, je m'abrite des deux mains contre le soleil. Ah! je les

reconnais. Celui-ci, c'est la "Duchesse d'York" venant d'Ottawa; celui-là, "l'Empress" amenant des personnes de Montréal ou les y ramenant. Cet autre, c'est un gros chaland chargé de bois ou de charbon qui se laisse aller tranquillement au fil de l'eau aidé de sa petite voile.

Je reviens à ma ligne. Mais la brise se met de la partie pour me distraire de ma placide occupation. Elle plisse l'eau étourdiment, murmure dans les joncs, chuchote dans les iris, m'apporte la plainte du vieux fleuve, mécontent de voir un adolescent, un jeune homme silencieux, immobile, qui s'abrutit à regarder une ficelle. Parfois même, il semble s'en indigner, et tout à coup, une vague plus grosse clapote faisant lever une libellule qui vient se poser près de moi, apeurée. Je m'applique à la surprendre pour m'en emparer et elle s'envole de ses ailes légères. Pendant ce temps ma ligne m'a échappé des mains, elle flotte et je n'ai que le temps de la saisir avant qu'elle ne dérive. Un instant après, la voilà prise dans les joncs, dans les herbes du fond. Comme j'ai toujours soin d'apporter avec moi mon costume de bain, j'y vois une invitation à me baigner d'onde pure après m'être grisé de soleil; deux minutes après, je plonge dans l'eau pour dégager la ligne prisonnière. Et je continue mes ébats nautiques en compagnie de mes jeunes frères qui se sont laissés facilement entraîner par mon exemple. C'est nous qui sommes pris... par le plaisir de la natation, et nous faisons les plus beaux poissons du monde. Mais au bout d'une heure, nous ressentons une certaine fatigue, qui nous rappelle notre origine humaine : nous ne sommes pas faits pour vivre au sein des eaux, nous ne sommes pas même des amphibies.

Séchés et habillés, nous nous souvenons à temps d'avoir apporté un gros melon d'eau, mûr à point. Sa pulpe rosée, transparente et fondante, nous emplit la bouche d'un goût suave, parfumé; c'est aussi froid qu'un sorbet et meilleur encore.

Mais voyons, il n'est que cinq heures. Moi, je n'ai rien pêché; mes frères n'ont pêché que trois ou quatre pièces insignifiantes. Aussi bien le soleil a perdu de sa force : le moment est plus favorable. Nous nous dirigeons vers la rivière aux serpents et nous amorçons de nouveau avec l'espoir d'être plus heureux en étant plus attentifs.

Mais non, pour moi ce n'est pas possible...

J'assiste à des spectacles trop captivants. C'est un extra-

ordinaire fourmillement de bêtes et de bestioles dans les roseaux, qui bourdonnent, bruissent, grincement autour de moi, sautillent dans les branches, se coulent dans les herbes, sont sans cesse en guerre. Même sur des nénuphars j'aperçois de petites têtes qui émergent de l'eau : ce sont des grenouilles ou des tortues qui, au moindre bruit, disparaissent pour reparaître un peu plus loin. Sans parler des oiseaux dont les cris, les pépiements, le vol au ras de l'eau et les tournolements dans l'air mettent mon émotion à une si grande épreuve que pour pêcher sérieusement il me faudrait être sourd et stupide comme une borne.

Une fois de plus la gaule me tombe des mains; j'écoute, et je suis tous ces mouvements si variés. Le temps passe ainsi et le soleil est descendu vers l'occident. Ce sont mes frères qui me tirent de ma rêverie. Plus positifs que moi, ils ont réussi à prendre une demi-douzaine de perchaudes, plus un beau doré d'une livre et un achigan qui doit peser presque autant. Mais ils en ont assez et ils sentent leur estomac crier famine.

Nous rentrons à la maison épuisés. De bonne heure je gagne mon lit pour m'endormir aussitôt, bercé par un bourdonnement de chansons joyeuses, de cris étranges, dont la rumeur se mêle à mes songes.

Le vieux lac m'a donné plus que des poissons; je lui en garde une vive reconnaissance. Plus que jamais je veux en faire mon ami; nous nous entendons si bien tous les deux et depuis si longtemps! Comme un ami, il me comprend. Je lui parle de tout ce que j'aime, je lui raconte ce que je désire... Et il me répond dans le chant de ses vagues, toujours comme je souhaite qu'il me réponde.

LA CUEILLETTE DES BLEUETS

30 juillet. — A la campagne, l'agréable se mêle très souvent à l'utile. Cela est vrai surtout ici de la cueillette des airelles ou "bleuets", ces petits fruits violets, comme des prunelles, qui croissent en grappes sur un arbuste assez semblable à du buis. Certains endroits de la savane en sont remplis.

Hier nous sommes allés nombreux à cette fructueuse partie de plaisir; nous voulions une bonne provision pour de nombreux pots de confiture, et ce n'était pas trop de toute une journée. Aussi dès neuf heures nous étions aux lieux fortunés. De suite nous nous mettons à la recherche des petites baies mûres, après avoir mis nos provisions de bouche bien au frais dans un fouillis de verdure. Nous allons aux coins ensoleillés où elles croissent et mûrissent de préférence; nous en amassons sans discontinuer, sans oublier d'en manger jusqu'à satiété. Les petits en sont tout barbouillés et quand ils rient, on aperçoit une petite langue et des dents très noires, car le jus des airelles tache comme de l'encre.

Peu à peu la récolte devient abondante. Il est près de midi, et tous de sentir l'appétit aiguisé par le grand air et l'exercice. On revient tout doucement vers le lunch désiré, non sans détacher encore ici et là les plus belles grappes qui s'offrent à nous. Comment résister à la tentation devant ces jolis fruits savoureux qui remplissent la main. On approche instinctivement la bouche de cette coupe vivante pour en happer quelques-uns, avant de verser les autres dans la chaudière.

Marguerite qui nous a tous devancés a dressé le couvert avec coquetterie sous le dôme verdoyant d'un large sapin qui domine majestueusement les arbustes de la savane. Les aiguilles sèches et la mousse nous fournissent d'excellents sièges et nous faisons honneur à ce repas champêtre assaisonné de gaieté. Nous montrons de bonnes bouches largement fendues, en communi-

cation directe avec d'excellents estomacs; aussi toutes les provisions apportées sont englouties comme par enchantement. En même temps, nous rions également à belles dents, par besoin de rire, de répandre notre jeunesse.

Après avoir folâtré quelque peu à l'ombre du grand sapin, nous nous remettons à l'ouvrage. Je me plais à constater l'exubérance de vie de tous ces joyeux travailleurs qui vont d'un arbuste à l'autre les poumons dilatés, les yeux brillants, les joues roses. Une fois de plus je remercie Dieu d'appartenir à cette honnête et saine famille de cultivateurs.

Vers six heures, nous rentrons fatigués, mais fiers de notre féconde journée.

31 juillet. — La jolie scène enfantine dont je viens d'être le témoin; je ne résiste pas au plaisir de la décrire.

Mon jeune frère Louis, coiffé d'un joli béret duquel sortaient ses beaux cheveux bouclés, était campé résolument devant notre énorme chien Tambour au pelage fauve. Il le regardait de ses grands yeux sérieux et semblait le défier. Aux jappements de plaisir que lançait la grosse bête, l'enfant répondait par un éclat de rire joyeux et provocateur. Puis il s'inclinait, les mains dans l'herbe; l'animal bondissait sur lui, faisait mine de le mordre, le roulait d'une poussée à quelque distance, puis allait se tapir, la queue battant ses flancs, la peau frémissante de plaisir, au pied du tilleul voisin, attendant que l'enfant fit mine de se redresser pour le faire choir de nouveau.

Après quelques reprises, c'était au tour du petit à bondir sur le molosse; mais celui-ci ondulait, faisait des feintes, échappait sans cesse: ce qui, faut-il croire, n'était pas selon l'accord passé entre eux, car le garçonnet se fâcha, poursuivit son partenaire vers l'étable, en protestant contre la déloyauté de Tambour qui s'enfuyait sans se retourner, quelque chose de narquois dans son museau futé, de l'air résolu d'un chien qui a décidé que le jeu ne lui dit rien.

J'étais sur le balcon à contempler le tableau; Louis est venu m'y rejoindre, et je lui ai donné un bon baiser fraternel pour le consoler de cet abandon.

LA VEILLE DE LA MOISSON

2 août. — Les blés sont beaux, la moisson sera bonne. Les champs sont tout en or. Les lares de la machine sont aiguisées, on a tressé des liens de paille pour nouer les gerbes. Les blés sont mûrs. Il faut que demain, dès l'aurore, on s'assemble, qu'au lever du soleil on donne le premier coup de faux.

Tout à l'heure, après le souper, j'étais sur le balcon. Le disque du soleil, drapé de pourpre, descendait vers l'horizon, voilé de brumes lumineuses, et les vitres de la maison étaient plus rouges que des taches de sang. Tous les parfums se faisaient plus intimes, plus lourds, plus doux.

De mon observatoire, je vois mon père s'en aller seul, grave, à travers ses champs, entendre la dernière chanson des fiers épis que le vent du soir incline, entrechoque, balance au milieu du grand silence de la nature. A l'extrémité de la pièce principale, au sommet d'un petit plateau d'où le regard embrasse toute la plaine blonde, une croix de bois rouge profile ses deux bras sur le ciel pur du crépuscule. C'est là qu'il va, le digne laboureur. De temps en temps il s'arrête comme pour écouter la voix solennelle de la moisson mouvante.

Je n'ai pu y résister; il a fallu que j'aie le rejoindre et lui montrer que je suis avec lui en communion de pensées. Je l'ai rejoint au moment où il arrivait au pied de la croix. Devant nous l'océan de la moisson se moirait aux derniers feux du jour.

Alors s'éveilla en lui le profond amour qu'il a voué à la terre : attentif, il semblait entendre la voix du sol qui l'invitait à lui reprendre au centuple, alourdi du poids de ses sueurs, le grain fragile qu'il lui avait confié au printemps. A cette annonce de la récompense : "Mon fils, me dit-il, mettons-nous à genoux pour remercier le Créateur d'avoir béni notre dur labeur, et d'avoir fait sous cette croix protectrice les épis plus lourds et les tiges plus hautes." Tête nue, nous avons récité le "Notre Père" qui donne toujours le pain à ceux qui le lui demandent en faisant naître et mûrir les blés. A l'horizon le soleil, avant

de mourir, jettait un dernier regard fauve qui venait embraser la croix. Alors mon père se retourna face à l'astre qui sombrait et levant les mains vers sa moisson : "Dieu Tout-Puissant, dit-il en même temps, je vous rends grâces, daignez ce soir encore bénir mon blé mûri. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit."

Nous sommes redescendus tout émus, dans le silence religieux de nos réflexions. Cependant la cigale babillait au sommet d'un brin d'herbe, et au ras des épis mûrs passait et tournait un insecte sonore. Le soleil avait complètement disparu et le violet des collines s'assombrissait de plus en plus. Peu à peu la nuit se fit complète, une douce nuit transparente, toute piquée d'innombrables points d'or. Une paix infinie planait sur toutes choses. Avec toute la famille qui nous attendait et qui semblait avoir compris notre pèlerinage à la moisson, nous faisons notre prière devant les étoiles. D'un même cœur, nous disons au Seigneur que nous sentons tout proche, notre prière confiante, comme des enfants qui s'adressent à leur père.

En ce moment tout le monde dort dans la maison, pour se préparer au grand travail de demain. Je regarde de mon devoir d'être de la partie champêtre; il est donc grand temps que je songe aussi moi au sommeil.

LA MOISSON

4 août. — De bonne heure, hier, au premier chant du coq, tous chez nous, à l'exception des plus jeunes, se sont levés. Déjà la nuit, qui voit le jour venir, honteuse s'enfuit en levant les plis de son voile sombre. L'aurore avec pudeur montre son front rosé. De tous côtés s'élève un doux et faible bruit. Quelques instants encore et le soleil triomphant répandra partout ses ruisseaux vermeils.

Après un substantiel déjeuner, nous nous rendons aux champs, à l'exception de la "mère" qui reste pour garder les petits et préparer le repas. Mon père marche en tête; il a l'air d'un général qui va livrer la bataille, le combat qui décidera de l'avenir.

A présent la campagne éclate de vie et de jeunesse; il y a de la lumière et de la joie partout. Nous buvons avec délices l'air vivifiant du matin où flotte l'âme de la patrie. Devant nous la grande mer des blés ondule en larges vagues qui courent, se poursuivent sous le souffle déjà chaud de la brise. De loin en loin la note bleue d'une fleur champêtre y met son contraste.

Mon grand frère a attelé Brun et Caribou à la faucheuse mécanique. Lui et mon père la font entrer résolument dans cette mer mouvante et couchent sans pitié les hautes tiges. Le soleil fait luire le tranchant des lames qui d'un vol siffleur scient les pailles. Avec mes jeunes frères et Marguerite je fais et noue les gerbes. (1) Comme les autres je suis coiffé d'un de ces chapeaux invraisemblables, véritable parapluie à grande envergure. La sueur n'en coule pas moins de nos fronts. Notre ombre qui seule tache l'immensité lumineuse s'accroche à nous et se fait petite, car le soleil est déjà haut. Malgré tout nous sommes heureux; nous nous sentons vivre à ce travail ardent, grisés de lumière et d'espace et baignés dans cet air léger, transparent où dansent les rayons du soleil. Et les sillons succèdent aux sillons. On s'active à l'ouvrage en échangeant de gais propos, en lançant aux échos des alentours les vieilles chansons du terroir.

(1) Les lieuses étaient encore peu répandues.

De temps en temps le travail est suspendu; on s'étend à l'ombre d'un cèdre majestueux qui s'épand en oasis protecteur à l'extrémité du champ; et tout en causant ou en mangeant un morceau, je savoure l'heure et les mille voix de la nature, les yeux mirant le ciel, la tête renversée. Le grillon perce l'air de sa note stridente; et ce chant, toujours le même, qui monte et descend, imprègne de somnolence la chaude journée d'août. Mais ce n'est pas le moment de s'abandonner à la torpeur. Nous secouons l'apathie qui voulait nous envahir, et nous nous remettons à l'oeuvre.

Le soir la grande nappe dorée avait disparu. Ils ont fini de rire entre eux les beaux épis tremblants. A présent, les gerbes se dressent appuyées les unes sur les autres au milieu des sillons dénudés, en attendant qu'elles s'entassent dans la grande charette à deux roues, et tirant à hue, tirant à dia, Brun et Caribou amènent docilement la charge à la ferme, pour y être engrangée, en un magnifique amas de couleur fauve. Aux premiers jours libres de l'automne, la batteuse le fera disparaître pour permettre aux travailleurs de recueillir le fruit réel de leurs sueurs. Pendant que la machine avalera avidement les épis, pour mâcher rageusement les pailles, et les cracher d'un côté, de l'autre le grain coulera lourd et abondant, dans les sacs.

Déjà l'on peut prévoir qu'ils seront nombreux ces sacs, pleins à crever d'un beau grain doré et gonflé. La récolte est encore meilleure qu'on ne l'espérait.

Encore une fois, ô notre Père des cieux, merci pour le pain que vous avez donné à vos enfants.

Hier au soir, papa et maman ont trouvé une récompense de leur constant labeur :

"Quand nous serons grands, disait Louis dans son gracieux babil, nous travaillerons la terre comme papa."

Et Pauline d'ajouter : "Moi, je ferai la cuisine, je raccommoderai le linge et je ferai le beurre comme maman."

Pour clore la journée, un choeur rustique s'est organisé avec des amis qui étaient venus nous aider : on a de belles voix justes et pleines au pays canadien. On s'est divisé en deux groupes, et mon grand frère, avec son timbre chaud de baryton, dirigeait la basse. Les voix montaient rudes et harmonieuses à la fois, viriles et douces, donnant à ces airs du pays leur cachet spécial, leur saveur âpre et tendre, tandis que le soleil déclinait à l'horizon dans un décor féérique, comme dans une apothéose, pour couronner la moisson qui est son oeuvre.

Et les membres lourds d'une bonne fatigue, nous nous sommes plongés avec délices dans un profond sommeil.

UN ORAGE

7 août. — J'écris sous les tilleuls. Le temps est lourd d'orage. Le soleil brutal rôtit la terre. De gros nuages blancs, aux formes arrondies, moutonnent dans le ciel d'un bleu violent, comme un troupeau dispersé, et d'en haut projettent leurs grandes ombres sur le sol. Parfois le soleil s'y cache, et alors toutes choses subitement s'attristent.

La chaleur devient de plus en plus lourde. L'orage gronde au loin. L'air comme endormi s'immobilise. Le soleil prolonge ses absences, retire plus souvent ses rayons, voilé par les nuages qui se font plus nombreux, plus épais, se soudent entre eux, s'amalgament en masses compactes. C'est maintenant comme un énorme écran. L'astre impuissant à percer la base et le centre opaque de l'écran menaçant, s'attaque au sommet moins dense en déchiquetant le bord supérieur de la masse avec les dents aigues de ses rayons d'or rouge.

Soudain un roulement de tonnerre plus accentué. De rapides éclairs courent en zigzags...

Je suis rentré continuer ma description prise sur le vif, près de la fenêtre du salon. J'y vois à peine, car maintenant le ciel est obscurci : c'est comme une immense toile qui s'étend sinistre. Le vent s'est élevé et souffle parfois en rafales qui secouent les vitres, et l'on voit tourbillonner à une hauteur prodigieuse des amas de poussière et de feuilles. Mon père et mes deux grands frères accourent de la grande pièce du bas dans un sauve-qui-peut devant la trombe en marche.

Le tonnerre à présent gronde ininterrompu; les éclairs sont plus fréquents, plus longs en déchirures lumineuses, emplissant la chambre d'une lueur bleue-verte. Le ciel est lugubrement noir, tout bas; il semble descendre vers la terre, s'apaisant sur elle. La surface du lac est de moire glauque.

Un éclair plus aveuglant, tout rouge celui-là, fend la nue d'un bout du ciel à l'autre, et presque en même temps un violent coup de tonnerre dur, strident, interminable, emplit la contrée; on dirait que le ciel croule et que les montagnes voisines se bri-

sent sous le poids d'un marteau. C'est comme un appel de trompette, et aussitôt, répondant à l'ordre impérieux, toutes les cataractes du ciel s'ouvrent à la fois. De grosses gouttes de pluie étoilent la poussière du chemin, s'aplatissent avec un bruit mat sur le toit. Bientôt la pluie ruisselle aveuglante, brouillant les lointains sous sa trame serrée, s'enfonçant dans la terre, en rejaillissant par gouttelettes . . . Les éclairs noient leur clarté dans toute cette eau et le tonnerre roule au loin sa grondante batterie, plus fort, mais moins sec déjà . . .

La pluie cesse . . . Les horizons se dégagent vêtus d'une brume, presque d'une vapeur . . . Des branches l'eau tombe avec un bruit régulier, comme un tambourinement.

La fin du déluge! D'ailleurs voici l'arche. Le soleil a enfin triomphé des nuages, et un grand cercle aux sept couleurs, pareil à un arc de triomphe, traverse le ciel apaisé.

L'orage est bien passé. Les nuées, comme des poches éventrées d'où le grain coule, ont versé leur eau bienfaisante sur le sol altéré. Une odeur fraîche de terre mouillée, d'herbe rajeunie, pénètre par la fenêtre ouverte . . .

Ouf! . . . Allons respirer l'air rafraîchi dans le jardin. Le soleil est à présent le seul maître dans le ciel, ayant balayé les derniers nuages. Il brille de son éclat accoutumé, calme et souriant, ignorant la tempête qui vient de bouleverser ce petit coin du pays. Pour moi, loin de me plaindre du passage de cet orage, je suis tenté de le bénir, car il a détendu les nerfs, déchargé l'atmosphère, fait tomber la poussière, et ravivé toute la végétation. C'est un honnête et bon orage. La terre elle-même respire avec volupté après l'écrasante chaleur. Elle se prélassa sous le ciel délivré, jeune et vierge, comme aux premiers jours de sa création.

MES MAITRES

10 août. — La ferme repose, silencieuse dans son cadre de verdure, sous le rayonnement d'une blanche clarté de lune; les arbres, immobiles, semblent dormir comme les êtres vivants qu'ils enveloppent de leur ombre, comme dorment les eaux paisibles du lac, à peine palpitantes sous la caresse d'imperceptibles souffles.

Assis devant ma table à écrire, je reste pensif. Cette heure de calme absolu me plaît; aucun bruit de pas dans la maison, devenue tranquille comme un cloître, ni un son de voix, ni le heurt d'une porte. J'aime à travailler ainsi, dans cette paix silencieuse de la nuit.

J'en profite ce soir pour commencer à relater par le menu le pèlerinage que je viens de faire à Sainte-Anne de Beaupré, en compagnie de mon ancien directeur du Collège, M. F. . . . Il m'y avait aimablement invité, et j'aurais eu mauvaise grâce à refuser.

Je suis resté très attaché à ce prêtre, modèle de dévouement et d'abnégation. Il est jeune encore, les traits empreints d'une grande distinction et d'une bienveillance attirante; les yeux d'un gris changeant regardent clair et droit, comme ne cherchant que l'âme dans celui qui l'aborde. Sans avoir fait voeu de pauvreté, il semble ne tenir à rien, et sait discrètement faire passer ses petits revenus personnels à des élèves peu fortunés ou les transformer en livres utiles, en agréables promenades. . . . "Qui est plus riche que celui qui ne veut rien avoir, me disait-il un jour? . . . qui est plus heureux que celui dont tous les désirs sont accomplis?"

Il passe son temps en classe, en récréation, à la chapelle et dans sa chambre où il corrige minutieusement ses copies. Il se dévoue ainsi sans bruit, sans gloire. Il ne compte ni sur les honneurs, ni sur les biens de ce monde. Ses visées terrestres sont de faire réussir ses élèves aux examens; un idéal plus relevé le pousse à former en eux des chrétiens et des hommes. Il va sans regarder en arrière, n'ayant pour but que de faire la volonté de

Dieu. Et le sillon qu'il trace est celui du laboureur, profond et fécond; ce n'est pas le sillon vite effacé de la barque sur la mer. Si elles ne rayonnent pas au loin, ses vertus agissent efficacement sur ceux qui l'entourent, appelés à être un jour des multiplicateurs de lumière intellectuelle et d'énergie morale dans l'Eglise et dans la société. C'est ainsi que le vrai progrès de l'humanité dépend d'une partie d'actes que n'enregistre pas l'histoire. Si les choses ne vont pas en ce monde aussi mal qu'elles pourraient aller, nous devons en remercier, pour une bonne part, ces êtres qui vivent noblement une vie ignorée.

Je suis satisfait d'avoir payé ici un juste tribut de reconnaissance à ce bienfaiteur modeste. Il s'y mêle la douce malice de lui jouer un tour bien innocent. Je lui passerai ce compte-rendu qu'il m'a demandé bien complet; il faudra bien qu'en dépit de son humilité, il avale cette première bouchée du morceau.

Nous devons prendre le "Trois-Rivières" au quai Bonsecours, samedi vers cinq heures. Comme il avait été convenu avec M. F..., je suis venu à Montréal par un train du matin. Un peu avant neuf heures, j'entrais en gare du Pacifique.

La cohue et le bruit indescriptible des rues de l'immense cité m'enveloppèrent à la sortie. Le contraste était frappant avec ce que j'avais quitté une heure plus tôt. Depuis six semaines, je n'avais pas revu ces rues qui me parurent de grands corridors, où, comme chassée par un incessant courant d'air, tourbillonne une poussière d'hommes. Les maisons qui les bordent ne sont que des amas de cellules, si exigües, au plafond si bas, que l'âme y étouffe et que les rêves s'y cognent aux cloisons. C'est dans ces cases juxtaposées, superposées, bien alignées, bien cachées à la lumière et à l'air, que des hommes viennent emprisonner leur vie et leur mort. Ces idées se présentaient à moi très nettes durant que je me rendais au coin de la rue Sainte-Catherine pour y prendre le tramway. J'avais beau me répéter : "Allons, tu es ici dans la métropole du Canada, admire." Rien, je restais froid. L'admiration ne venait point. Je regardai : encore des boutiques, encore des hôtels, encore des gens qui passaient. Ils marchaient si vite qu'on les eût crus tous poursuivis par une catastrophe. Ils donnent vraiment l'impression de gens qui courent toujours et n'arrivent jamais.

Je n'eus pas à attendre longtemps un des "chars" électriques qui se succèdent sans relâche à toute minute dans cette grande artère centrale. Je m'assis à l'intérieur, intéressé malgré l'habitude, à ce mouvement fiévreux, à ce spectacle de gens affairés dont quelques-uns présentent des types très intéressants à étudier.

Le char filait à toute allure dans la rue cependant encombrée de véhicules de toutes sortes, s'arrêtant à chaque instant pour laisser monter ou descendre les voyageurs qui se renouvellent sans cesse. A chaque arrêt, un véritable envahissement de gamins prenaient le char d'assaut.

C'étaient des petits vendeurs de journaux dont quelques-uns atteignaient tout au plus leur septième année. Ils se glissaient comme des anguilles parmi les voyageurs, en criant de leur voix perçante les journaux du matin : "Canada", "Gazette".

Les journaux étaient distribués promptement; les petits vendeurs rendaient la monnaie d'une main preste, puis disparaissaient tout à coup, se faufilaient entre les jambes des grands voyageurs pour se jeter de nouveau dans un autre char venant en sens inverse. Devant l'air entendu de ces petits vendeurs de journaux, qui presque tous ont la figure intelligente et avisée, on est tenté d'interroger ces précoces hommes d'affaires sur les bénéfices de leur commerce. On songe à Edison et à combien d'autres célébrités américaines d'aujourd'hui qui ont débuté ainsi. Mais je me demandais également si ces petites âmes exposées aux dangers de la rue avaient des parents ou des protecteurs capables de leur donner l'éducation morale nécessaire.

La manie de l'observation faillit me faire oublier de descendre à la petite rue du Fort qui conduit au Grand Séminaire. La voici, cette vaste demeure qui, sous le rayonnement d'un beau ciel sans nuage, étale la parfaite symétrie de ses fenêtres toutes pareilles, contrastant avec les deux antiques tours du fort du XVIIIème siècle, laissées à l'entrée comme des gardiennes vigilantes des catholiques souvenirs de nos origines françaises.

Je suis heureux de rendre visite aux professeurs que je rencontre, surtout à mon directeur actuel de conscience, celui qui doit définitivement me conduire aux cimes du divin sacerdoce. Je lui rends compte de l'emploi de mes vacances, lui demande des conseils, reçoit ses exhortations. C'est un saint aimable qui sait ouvrir les coeurs à la plus douce confiance.

Il n'est pas nécessaire de surprendre des heures favorables pour l'aborder; quoique très occupé, il est toujours accessible, et l'on voit sa bonté s'épanouir sur toute sa personne : dans la candeur de son regard, le sourire de ses lèvres, la douceur de sa voix, l'ineffable placidité de son visage et le charme d'une humeur toujours la même. Jamais le plus léger nuage sur son front quand on le surprend penché sur ses livres pour préparer sa classe. Sa patience à vous écouter prend un air de complaisance toute naturelle.

On a raison de dire que les saints sont les plus aimables des hommes. Quand une âme est pure, on dit qu'elle est en état de grâce. Ce mot indique sans doute qu'elle est gracieuse, qu'elle est belle aux yeux de Dieu et de ses anges; mais n'indique-t-elle pas aussi qu'elle est belle et gracieuse aux yeux des hommes? Oui, les âmes des saints ont une grâce même extérieure que n'ont pas les âmes souillées. Cette grâce resplendit à travers un corps qui couvre une âme mais ne la cache point, dans un regard tout céleste, habitué à se diriger en haut, sur un front qui porte l'empreinte de la gravité tempérée par le reflet de la sérénité intérieure. Un saint parle à ses frères les hommes dans un langage dont chaque mot est un cri du coeur et comme un écho du ciel; comment pourrait-on s'empêcher de l'aimer, et l'aimant, comment ne pas se sentir entraîné après lui dans un monde supérieur, presque naturellement, comme la barque suit le sillage du navire auquel elle est attachée. O mon Dieu! donnez-moi de devenir un saint pour vous amener beaucoup d'âmes!

Ce que je viens d'écrire pourrait s'appliquer avec des nuances à tous mes maîtres du Grand Séminaire comme à ceux de la maison voisine, le collège. Si j'écoutais mon coeur, je me mettrais à faire le portrait des uns et des autres, mais à laisser courir ma plume ainsi, je n'arriverais pas au pèlerinage en question. Donc Halte-là! En route pour Sainte-Anne de Beaupré.

PELERINAGE A STE-ANNE DE BEAUPRE

A cinq heures, nous étions, M. F. . . et moi, sur le pont du "Trois-Rivières". Un coup de sirène, soudain, déchirait l'air. L'étrave du bateau chassait l'eau du fleuve et s'avancait lentement, encore à moitié inerte et dérivant. Sur le quai, des parents ou amis saluaient ceux qui partaient, en agitant les bras, des mouchoirs, et chacun de ces mouvements était plein de pensées, surtout de regrets de ne pouvoir nous accompagner.

Bientôt nous glissons, merveilleusement caressés de brise pure. Les barques vers qui nous allons semblent comme attirées par nous et presser leur course à mesure que nous approchons d'elles. La grande ville s'éloigne avec la rumeur de ses quais, le grondement de ses rues, les fumées de ses ruines. La belle chose, vue de loin, qu'une ville compacte au bord du fleuve qui la baigne surmontée de ses tours, de ses clochers, de ses dômes, avec ses vaisseaux dans le port et de grands nuages au-dessus d'elle.

Au delà du quai, nous apercevons, outre une première ligne de maisons, les flèches d'églises pointant au-dessus des toits comme pour élever vers Dieu la pensée de ceux qui partent ou qui arrivent. La flèche de Saint-Jacques, en particulier, atteint à une imposante hauteur, et toutes les autres, construites depuis, semblent reconnaître son droit d'aînesse et s'être défendues d'approcher de sa mesure.

Nous chantons à plein cœur l'Ave maris Stella, le regard fixé sur la statue de Notre-Dame de Bonsecours et sur les tours jumelles de Notre-Dame.

A présent le "Trois-Rivières" a pris son allure ; nous dépassons la "Pointe aux Trembles." L'eau bruit aux flancs du navire qui avance dans un murmure de soie froissée. Vers le couchant le fleuve étincelle dans un grand ruissellement de lumière sur l'horizon élargi.

Les rives fuient et nous montrent tantôt une maison dans les arbres, tantôt un village et son clocher dominant les maisons qui se blotissent autour, ou des enfants pieds-nus qui jouent

au bord de l'eau et qui courent en nous faisant des signes. L'âme s'ouvre avec bonheur à la poésie des flots, des bois, des îles, de la lumière, et le regard se promène avec volupté sur les courbes superbes du rivage, ou se perd avec calme sur l'immensité du fleuve nuancé des teintes du soleil couchant; du violet flottant dans de l'or fondu, sur un ciel d'un vert pâle et à l'horizon une mer de pourpre. L'âme contemple et prie d'instinct.

M. F. me désigne Repentigny, Lavaltrie, Lano-raie, Berthier, sur la gauche; Boucherville, Varennes, Verchères, Contrecoeur, sur la droite.

Voici Sorel et ses chantiers; puis nous entrons dans le grand lac St-Pierre. Le soleil peu à peu a disparu. La nuit déjà étend ses voiles, et là haut le ciel fourmille d'étoiles que refléchit le lac, uni comme le miroir de Dieu. Ça et là, voguent d'autres bateaux à vapeur, dont les fanaux d'arrière paraissent les deux yeux de quelques monstres nageant à fleur d'eau.

Longtemps nous demeurons sur le pont, à savourer la fraîcheur de cette nuit claire et délicieuse. A présent la lune à son deuxième quartier monte insensiblement et poursuit sa course dans l'azur étoilé; elle jette sur le lac des petits reflets qui dansent. Parfois elle semblent reposer au sein de petits nuages qui se ploient ou se déploient comme des voiles diaphanes de satin blanc ou des bandes d'ouate éblouissant, dont l'oeil croit ressentir la molle douceur. Parfois le croissant argenté chemine parmi ces nuages légers, tantôt les perçant, tantôt les déchiquetant avec la pointe acérée de sa faucille. Nous disons le chapelet et la prière du soir entremêlés de cantiques à mi-voix; nous échangeons nos impressions, nous rappelons les souvenirs du collège. Enfin nous nous décidons à aller prendre quelque repos dans notre cabine, avec la résolution de nous lever de bon matin, pour voir Québec au passage.

Cela me rappelle à la réalité de l'heure présente. On dort ferme autour de moi, et les ronflement de mes chers dormeurs m'arrivent à travers les minces cloisons de la ferme. Suspendons le travail de ce compte-rendu que nous reprendrons demain.

11 août. — Je continue ma relation. 5 heures du matin. Nous sommes sur le pont en vue de Sillery. Le soleil s'est levé brillant; sa lumière commence à se répandre sur les pentes des collines, à percer les ombres noires des forêts; des voix mystérieuses murmurent au loin des sons inconnus que l'oreille saisit à peine; de fraîches odeurs arrivent des bords du fleuve jusqu'à nous. Devant l'horizon éclatant du matin, Québec se dresse avec sa citadelle imposante, fièrement campée sur son rocher, le château Frontenac, l'Université, les clochers

des églises, les clochetons des chapelles : tout cet ensemble qui forme la vieille cité canadienne tout doucement grandit harmonieux et vivant, parlant à l'âme. De la puissante trapue de ses fortifications à l'assomption de ses flèches élancées, de ce promontoire rocheux que viennent battre les flots du Saint Laurent au firmament irradié par ce jeune matin, le regard se promène émerveillé et ému. Voici, à droite, l'île d'Orléans qui divise le fleuve en deux branches ; en prenant la branche nord, nous apercevons l'autre, la voie des grands paquebots, qui se déroule au loin dans un prestige de grâce et d'immensité.

"Qu'il est beau, notre Saint-Laurent, me dit M. F. le plus puissant des fleuves après l'Amazone ; si nous le descendions jusqu'à l'Océan, nous verrions ses rives ça et là s'écarter, s'éloigner, disparaître jusqu'à devenir, en plein continent la mer indéfinie ; pourtant ses eaux restent pures et claires comme des sources dans les montagnes. Pendant six mois de l'année, c'est le plus grand réseau de navigation qui existe au monde. C'est la grande, la vivante artère de notre pays." A l'entendre exalter ainsi la gloire de notre fleuve canadien, mon imagination se perdait à suivre son cours abondant et magnifique, belle nappe d'eau bleue sans cesse accrue par ses tributaires, les rivières qui accourent à lui comme à un monarque. Chemin faisant, je me représente les fertiles campagnes qu'il arrose, les villes et les villages qui s'y mirent, les forêts qui y baignent leurs ombres. Je croyais entendre sur ses bords le babil des moulins, le vacarme des usines ; je faisais surgir les navires chargés de houille ou de bois, les paquebots remplis de passagers que charrie cette grande artère dont les pulsations puissantes se répercutent ainsi à travers le monde. Mais le sentiment du beau finit par l'emporter sur le sentiment utilitaire : "Certes il est bien grand et bien puissant, m'écriai-je, notre fleuve ; mais surtout il est bien beau. Voyez-le en ce moment ruisseler d'or sous les feux du soleil, plus riche que les milliardaires et plus sûr qu'eux de ses lendemains." "Jeune poète, réplique M. F. . . . , oui, notre Saint-Laurent cache aussi des merveilles de poésie. L'étude de notre histoire est la baguette magique qui nous les fait découvrir. Elle nous fait voir, entendre sur ses rives des choses mystérieuses et charmantes : c'est le chant de guerre des Iroquois, les doux refrains des colons nos ancêtres. Et de tout ce passé tumultueux ou familial, tragique ou suave, peut-on savoir ce qui dort, à l'heure présente, enseveli au fond du fleuve et si quelque jour, en en remuant la vase ou en en creusant le gravier, l'un de nous ne trouvera pas un terrible tomawack, ou une quenouille, ou un sabot normand. Pour mon compte, j'ai toujours eu plaisir à écouter notre fleuve qui raconte de ses eaux lentes ou assoupies

quelque chose de très doux, ou de ses vagues tourmentées, quelques chose de terrible: toute une histoire longue, très longue."

M. F. . . . est professeur de Belles-Lettres : cela se voit. Tout en divisant, nous avions fait du chemin ; déjà Sainte-Anne se laissait deviner. Tous les détails de la rive très proche nous apparaissait et les hauteurs vertes dessinaient leurs belles crêtes élégantes ; du fond du tableau s'élevait le mur noir des Laurentides. Mon compagnon attira sur elles mon attention. Comme il était en verve : "Le Créateur, me dit-il, a doté notre Province de Québec de montagnes peu élevées et peu étendues, juste ce qu'il faut pour agrémenter le paysage. J'aime mieux cela. Les montagnes trop hautes me paraissent irritantes ; elles se dressent pour empêcher la vue, nous écrasent de leur grandeur, comme de pauvres mortels microscopiques. J'ai vu les Rocheuses, me disait un de mes amis, elles me donnent une sensation d'étouffement, un désir d'étendre les mains en avant pour les repousser. J'aime tant l'espace." Il avait raison. En vrai canadien, grandi au bord du large Saint-Laurent, du non moins large Ottawa, et au milieu des plaines qui bordent ces cours d'eau, j'aime les vastes espaces.

Enfin notre bateau accoste au quai de Sainte-Anne de Beauré. Il est près de sept heures. M. F. . . . se hâte vers la Basilique pour y célébrer la messe que je dois lui servir. Nous y pénétrons parmi les premiers pèlerins du "Trois-Rivières."

En entrant on ne voit d'abord que le brasier clignotant des cierges dont les flammes s'agitent dans doucement. Puis l'oeil découvre peu à peu, dans la pénombre mystérieuse, les statues, les vitraux, les ex-votos, les silhouettes courbées des pèlerins en prières. Je cherche la statue miraculeuse. Elle m'apparaît la bonne aieule au manteau bleu semé d'étoiles, sur sa haute colonne de marbre, au milieu de l'océan des cierges qui brasillent. A genoux je la regarde fixement. Vers elle sont montées tant de supplications ; je lui ouvre de suite mon coeur et lui adresse une prière fervente.

Mais des messes se célèbrent déjà à plusieurs autels. M. F. m'entraîne à la sacristie pour n'avoir pas à attendre son tour. Il a le bonheur d'offrir le saint sacrifice à l'autel de Saint-Joachim ; j'y communie de sa main. Oh ! que l'on se sent fervent dans ce saint lieu, remué par l'impression de recueillement qui s'en dégage. Tant de pèlerins y ont passé, tant de grâces y ont été obtenues, que témoignent les béquilles et autres soutiens des infirmités humaines, laissés là en reconnaissance parce que désormais inutiles.

Là une atmosphère céleste se substitue à l'atmosphère terrestre ; des nids de prières se suspendent à côté des nuées d'encens.

aux clés des voûtes, aux intersections des cintres, aux rétables des autels, aux chapiteaux des colonnes, aux lampes du sanctuaire. L'on ne tarde pas à se persuader qu'on assiste à la longue procession des âmes qui forment la grande famille du Christ, à "la Communion des Saints." C'est vraiment le palais de la prière c'est vraiment le ciel, on y touche. Là, on entend les accents de la Jérusalem céleste, ou plutôt des âmes militantes, gémissantes et confiantes. J'éprouvai une consolation incomparable à jeter mon âme au milieu de toutes ces âmes en prières, sous les voûtes de ce temple vénérable.

Il y avait des personnes de tout âge et de toute condition. A la communion de la messe du pèlerinage, toute cette foule recueillie s'est pressée à la sainte Table. Spectacle d'une sublime beauté et qui me fit réfléchir, comme si je le voyais pour la première fois. Un même besoin de divin, d'éternité, groupait à ce banquet sacré des personnes si diverses. Ainsi disparaissait tout ce qui, dans le temps, sépare les hommes : l'âge, les opinions, les privilèges, les dons de la fortune, les vanités du monde. Quel miracle ! Et je songeais alors à Celui qui l'avait opéré, au pauvre Galiléen. Défiant la raison jusqu'à contredire le témoignage des sens, il avait affirmé aux Douze, groupés autour de Lui au banquet de la scène, que le pain qu'ils mangeaient avec Lui était son corps, que le vin qu'ils buvaient était son sang. Après vingt siècles, cette parole qui semble une folie est encore efficace ; le miracle toujours se renouvelle sur l'autel où le prêtre sacrifie l'Agneau et dans le cœur des fidèles qui le reçoivent.

Alors un sentiment profond d'admiration, de respect, d'amour, me saisit. Oui, je le comprenais : nos cœurs, pleins de ces désirs inconscients d'amour infini que le christianisme a déposés en nous comme son ineffaçable marque, ne peuvent se satisfaire que là, sous peine d'être condamnés à la mélancolique souffrance des amours humains. J'avais là aussi une condamnation éclatante des Protestants qui rejettent le culte des Saints, puisque ceux-ci ne se font honorer, n'attirent à eux les âmes que pour les donner à Jésus, à notre Dieu.

Perdu dans cette foule recueillie, je fis avec elle mon action de grâces, je me repliai sur mon trésor divin pour le savourer mieux, pour m'abîmer dans son infini, pour me diviniser à son contact, me pénétrer de sa lumière, je mêlai ma voix aux voix implorantes qui répondaient aux Ave du missionnaire en chaire ou chantaient un refrain à la bonne Sainte-Anne.

Rendez-vous est donné à dix heures pour la Procession et le salut du Saint Sacrement.

Après avoir pris un petit déjeuner, nous allons sur le plateau qui domine le village près des Rédemptoristes. Dans ces

hauts et saints lieux, nous sentons notre âme s'élever, se reposer, se rassasier davantage, en chantant toujours . . . c'était délicieux. La paix, la paix, le silence, que cela est bon ! grâce d'élévation sereine donnée par la bonne aieule, pour me préparer aux combats futurs . . .

Nous redescendons visiter en détail la basilique. Elle a vraiment la forme d'une basilique, c'est-à-dire, d'un édifice à trois nefs sans croix, monument d'un art sévère et simple où la grâce s'unit à la grandeur. Le soleil, laissant aux vitraux multicolores un peu de sa clarté trop grande, arrive discrètement tamisé. Toujours autour de la statue miraculeuse brillent les lampes et les cierges qui font étinceler les coeurs d'or offerts en ex-votos par la piété des fidèles. Et toujours aussi, au pied de cette grand'mère attirante des pèlerins qui, voulant mettre à profit tous les instants précieux de cette courte journée, recommandent avec plus d'instance leurs intentions particulières. On voit les lèvres remuer activement ; les chapelets glissent dans les mains brunes ou blanches, mais sans que l'on entende aucun bruit que le faible murmure des grains bénits. Je reste longtemps à contempler discrètement cette scène. Toujours de nouveaux arrivants succèdent à ceux qui sortent ; flot ininterrompu qui continue à couler à travers l'édifice, régulier et sans fin, comme le flux du sang à travers le coeur. Saisis comme par une force solennelle, nous tombons de nouveaux à genoux, et le front incliné, nous restons là sous l'impression d'une protection invisible mais réelle.

Puis je vais planter sur les pointes vives des plateaux du brasier deux cierges que j'allume aux flammes les plus proches. Les cierges penchés l'un sur l'autre confondent leur cire et ne font plus qu'une flamme, symbole de l'union de tous les coeurs au sein d'une même famille. Je demande à Sainte-Anne que cette union se développe de plus en plus dans ma famille sous ses bénédictions maternelles.

Cependant au dehors, sur la place de la Basilique, s'est déjà rassemblée la procession qui doit circuler dans les allées du parc monter à l'ancienne chapelle pour revenir à l'église ; nous nous joignons à cette procession qui commence précisément à se mettre en marche. Le long cortège se déroule devant nous. Des croix et des bannières s'agitent à la brise. Tous les hommes vont tête nue, malgré le chaud soleil. Et de toutes les lèvres s'élèvent un chant qui traduit à la fois une plainte suppliante et un zèle enflammé, un chant qui, par force, contraint les auditeurs à s'enrôler pour une croisade, la croisade du bien contre le mal, un chant qui se prolonge, avec sa plainte et son appel vibrant, jusqu'à ce que l'âme qui l'entend en soit pénétrée : "O Sainte

Anne, ô mère chérie, garde au coeur canadien la foi des anciens jours, etc. . .

A la rentrée de la procession, éclate la voix tour à tour majestueuse, douce, sévère, de l'orgue qui remplit de ses accords infiniment variés les nefs frémissantes, voix de tous les êtres de la création qui s'unissent pour louer leur Créateur et Celle qu'il a daigné choisir pour la grand'mère du Verbe Incarné.

Et maintenant tous les cierges sont allumés sur le maître autel ; ils resplendissent comme des étoiles. Le Saint Sacrement est exposé dans l'ostensoir d'or. L'encens est versé sur les charbons ardents et des nuages odoriférants s'élèvent jusqu'aux voûtes. Une voix d'enfant d'une pureté angélique retentit dans le vaste édifice, entonnant le "Cor Jesu" puis l'"O salutaris" grégorien. Ensuite, c'est le "Magnificat" chanté debout par toute l'assemblée ; les versets se déroulent dans tout leur ampleur. Enfin, c'est la strophe qui vénère le Saint-Sacrement, le "Tantum ergo Sacramentum" de Saint Thomas d'Aquin. Et tandis que les pèlerins agenouillés se penchent encore plus bas, parmi le silence infini, le prêtre, avec l'ostensoir, dessine devant lui, en l'air, une lente croix lumineuse, pendant que le carillon de la Basilique envoie au loin une pluie de claires et joyeuses sonneries.

Le pèlerinage officiel était terminé. A une heure nous devons repartir. Après avoir expédié notre dîner, nous faisons quelques emplettes de souvenirs et nous allons réciter une dernière prière avant de prendre congé de la Bonne Mère. Que nous serions volontiers restés toujours là, sous ses ailes protectrices ! Mais le "Trois-Rivières" a déjà fait entendre son premier appel strident ; il faut nous en éloigner. Je la fixe une dernière fois ; il me semble qu'elle me regarde et que son regard maternel me retient en elle comme en un reliquaire. Aussi, je suis heureux ; j'ai conscience que ce pèlerinage m'a été bienfaisant, que j'en emporte des provisions de grâces pour moi et pour tous les miens. "Les lieux saints, me dit M. F. . . . , en arpentant la jetée qui mène à l'embarcadère, les lieux de pèlerinage, sont au monde ce que les astres sont au firmament : une source de lumière de chaleur et de vie. Et quand on se demande pourquoi Dieu a consacré par un concours de circonstances telle montagne ou telle vallée, autant vaudrait se demander pourquoi il a jeté au sommet du ciel l'étoile immobile qui garde les marins sur les flots de l'océan."

On ne saurait apposer un meilleur sceau pour clore les impressions de cette journée. Oui, ces lieux saints favorisent le progrès de la foi et de l'amour dans le coeur des hommes, principe de salut pour les peuples et les individus.

PROMENADE EN AUTOMOBILE

13 août — Monsieur X. est venu me prendre en automobile hier vers les deux heures de l'après-midi, pour faire une promenade avec son fils Xavier et l'un de ses neveux de Montréal, Paul, tous les deux adolescents d'une quinzaine d'années et condisciples au collège. Durant les vacances précédentes, j'ai donné des leçons de latin à Xavier, et le père m'en est demeuré reconnaissant.

J'avoue ne pas aimer beaucoup ce nouveau genre de locomotion, l'automobile ; je lui préfère la voiture de mon père trainée par Le Brun aux jarrets d'acier. En éducation, ce que l'on apprend vite s'oublie facilement ; en matière de tourisme, ce que le voyageur gagne en vitesse, il le perd en attention. Devant ses yeux passent trop précipitamment une série de tableaux qui se succèdent les uns aux autres, sans repos pour le spectateur. Comment pourrait-on sentir véritablement de manière à pouvoir les conserver et les décrire, les impressions d'un paysage qui se déroule à la vitesse de trente à quarante milles à l'heure ? La vitesse ne doit être qu'un moyen de franchir une zone indifférente à l'intérêt, pour atteindre un lieu de séjour ou un but d'affaires. Mais si l'automobilisme entre dans les habitudes universelles, si son besoin s'infiltre dans le sang, je crains bien qu'il ne produise des générations d'agités et d'inattentifs, qu'il n'entraîne l'esprit tout entier dans son tourbillon.

Mais trêve aux réflexions philosophiques. Aussi bien, j'avoue que par une journée torride comme celle d'hier, l'automobile a du bon ; car son mouvement accéléré produit dans l'air une certaine fraîcheur qui n'est pas à dédaigner.

Me voici donc dans le fond de la confortable voiture avec les deux collégiens. Monsieur X. relève vigoureusement du pied la pédale d'embrayage, le moteur part soudain en une pétarade nourrie et nous démarrons rapidement.

Partout c'est la splendeur de l'été qui bourdonne et qui se dilate aveuglante, alourdit les parfums et fait vibrer les horizons bleus. Devant nous la route de la Trappe s'allonge, visible, d'un

bout de l'horizon à l'autre. Nous allons, tempête qui fuit à travers la campagne calme. Nous allons au devant du vent, brise douce aux branches à peine agitées ; au devant du vent, nous allons avec force, nous le collons à nos vêtements et l'aspirons dans nos poitrines ; nous le buvons avec tous les parfums de la terre, dans la chaleur du jour plein. Parfois l'horizon s'éloigne et recule dans le ciel ; nous courons l'y rejoindre. Parfois les grands arbres s'alignent aux bords de la route en rangs réguliers, comme pour se laisser passer en revue. Voici les hauts peupliers de l'école d'agriculture qui se penchent et balancent avec un très léger frémissement leur tendre parure de feuilles vertes. Nous allons, abandonnés au bercement des virages, aux fantastiques plongées des descentes, aux remontées intrépides. Nous allons, et tout semble accourir vers nous, la route les haies, les fermes, les arbres. Nous percevons au passage les silhouettes graves des religieux Trappistes, le regard noyé d'infini, qui travaillent dans leurs champs, sans rien perdre de leur recueillement dans l'insondable tranquillité d'une paix sans désir. Nous allons toujours, nous, et le moteur chante sans fin, éperduement, la chanson de la route.

Nous dépassons Saint Joseph du Lac, lorsque tout à coup tac, tac, tac, c'est une roue qui frappe le sol, de la jante, le pneu crevé. Branle-bas de panne. En un instant, la voiture est arrêtée sur le bord du chemin, les coffres ouverts, l'enveloppe démontée. Nous aidons de notre mieux Mr X., lui tendant les outils, la pompe, et hop, tout rentre à bord, le moteur ronfle, la route vole, la fraîcheur du vent succède à l'immobilité brûlante et étouffante de l'arrêt au soleil. Devant nous, c'est la grande plaine de Saint Eustache qui s'étend à perte de vue.

Cependant mes deux jeunes compagnons se sont pris de querelles sur un sujet d'ailleurs assez insignifiant, et je m'amuse à faire une étude de caractères prise sur le vif.

Xavier est un vrai collégien en vacances, bavard comme une pie, franc comme un moineau, heureux d'être au monde, ayant bien son âge et pas un jour de plus que son âge, ce qui est un grand point. Son cousin fait avec lui le plus plaisant contraste. Celui-là est grave, presque sombre, beaucoup trop mûr, et, à moins de seize ans, en a vingt-cinq pour l'aplomb, les idées et le caractère. C'est d'ailleurs un garçon d'une belle intelligence, mais il connaît trop sa valeur et il impatiente Xavier par son sérieux imperturbable. Rien n'est plus drôle que de voir ces deux bons-hommes : Xavier se moquant de l'autre avec une audace et une verve auxquelles l'autre ne trouve à opposer que le parfait dédain du grand homme méconnu. Xavier escarmouche, voltige, taquine avec un sans-gêne admirable. Il se pose sur la tête et sur le nez

de ce majestueux moutard, comme un moineau sur le nez d'une statue de Jupiter, et sur ce sommet il commet toutes sortes d'irrévérences qui font frémir ce dieu de marbre. Je prends plaisir à ces ébats et je ne cache pas ma préférence pour mon ancien élève. Au reste, ces grandes querelles n'empêchent pas ces deux messieurs d'être les meilleurs camarades du monde, et c'est sans peine qu'avant de descendre de voiture je leur fais se donner la main.

Car nous voici à Saint Eustache, où nous devons souper chez un frère de Mr X. Mais il n'est que quatre heures, et comme nos hôtes possèdent un beau tennis, nous organisons une partie en règle.

J'ai toujours aimé ce sport, au collège, je trouvais que les récréations passaient très vite dans le jeu des raquettes, au milieu des courts mots anglais : Play! Ready! Out! Recevoir la balle d'un mouvement sans effort, la renvoyer "raide" en la coupant et serrant le filet; se tenir le corps ramassé, prêt à la riposte; puis lorsque le partenaire relance un peu de côté, cherchant à dérouter par un coup d'angle, avoir le sursaut rapide d'un jeune faon pour se trouver où l'on escompte recevoir la balle, et sûr de soi, d'un revers ou d'un coup de bras allongé, la repousser en la suivant d'un oeil inquiet, triompher, attendant tout droit et tranquille la nouvelle attaque : tout cela constitue un excellent exercice, et tout cela m'amuse beaucoup.

Nous avons joué pendant près de deux heures sans discontinuer d'un jeu de plus en plus serré, avec des coups de plus en plus hardis. Et après avoir fait honneur à un copieux repas, nous avons pris le chemin du retour.

La journée s'éteignait dans un crépuscule idéal ; le soleil s'attardait laissant derrière lui une lueur pourpre et or sur laquelle les hautes frondaisons se découpaient en aériennes dentelles, et le reflet se prolongeait, telles ces vies tremblantes qui ne se décident pas à finir. L'heure était reposante et douce.

Cependant dans le fond des vallons, les ombres vont grandissantes et font ressortir davantage l'allégresse de la lumière qui s'en va. Le firmament se décolore, le rouge se décompose en délicates nuances: du vert jusqu'au plus tendre bleu d'eau en passant par toutes les gradations du violet jusqu'à la teinte d'azur immaculé qui plane comme un voile de mystère.

Bientôt il fait juste assez de lumière pour qu'on puisse distinguer les arbres, ça et là les mouches à feu commencent à promener leurs étincelles rouges, et là haut le ciel charrie des étoiles. Je les considère longuement, suivant leurs gais scintillements. Je reconnais la couronne boréale, et voici le carré de Pégase et la cascade d'étoiles de Cassiopée. Je les fais admirer à mes compa-

gnons, et j'en profite pour élever leur âme : "Comme le laboureur sème à pleines mains le grain dans son champ, le Créateur a répandu à profusion les étoiles dans le vaste firmament. Songez que ces astres innombrables sont, la plupart, plus gros que la terre, que le plus rapproché est à une telle distance qu'un de nos chemins de fer mettrait plus de quarante-huit millions d'années pour l'atteindre. Oh ! que nous sommes petits devant Dieu et que cela nous donne bien une idée de sa puissance. Devant un tel spectacle, on est tenté de s'agenouiller en murmurant une prière pleine d'abandon."

Nous étions devenus graves, et nous nous taisions dans un religieux recueillement.

Dans la nuit phosphorescente, l'automobile, de son oeil fulgurant, traçait des méandres lumineux sur la campagne endormie, et sa course trépidante éveillait des rumeurs dans les maisons closes. A son passage les petits enfants devaient rêver loups-garous et diables d'enfer, et leurs têtes se cacher, apeurés, dans les jupes maternelles. Comme un oiseau de nuit gigantesque, la voiture fantôme, effroi des tout-petits, filait en vitesse et son moteur bourdonnait sans arrêt comme un grillon du soir infatigable... Enfin nous arrivions au terme, fourbus et étourdis de ce mouvement continu...

En vérité jamais on ne me fera aimer cette mécanique, comme un cheval bien vivant, qu'on sent vivre, souffrir, s'attacher à vous... et qui vous mène d'une allure raisonnable.

TEMPETE SUR LE LAC

16 août — Ouf ! j'en ai été quitte pour une émotion un peu vive, mais c'est une détente que de m'asseoir devant mon journal pour y marquer de suite l'aventure qui vient de m'arriver.

Vers deux heures, comme il faisait très chaud, j'étais allé seul me jeter dans notre chadoupe que je conduisis au milieu du lac ; et, me laissant porter au gré du courant, je me faisais bercer au mouvement de l'onde, en plongeant mon regard dans l'infini du ciel. J'y considérais curieusement des nuages plutôt légers, que la brise devenue plus forte s'amusa à carder comme des flocons de soie, puis à chasser et à croiser les uns sur les autres pour les rouler enfin en énormes masses blanches comme la neige les contourner sur leurs bords en formes variées, parfois les entasser pêle-mêle comme des montagnes, des rochers, des cavernes. Le vent soufflait du sud-ouest (j'aurais dû m'en défier) ; il les poussait en écran sur le soleil, et l'on voyait passer au travers de ce magnifique réseau une pluie de rayons lumineux produisant des teintes féériques, où le rouge et l'or cuivré finirent par dominer. Ce spectacle de couleurs et de formes changeantes m'absorbaient tellement que je ne m'apercevais pas de ma descente rapide au fil de l'eau : le courant et le vent se combinaient pour m'entraîner.

Revenu enfin de ma contemplation au sein des nuages, je constatai que je me trouvais bien loin de la maison paternelle, dans la petite baie des Trappistes. Au même instant le vent s'éleva subitement, violent et rude ; son souffle infernal se rua sur le lac, déversant comme un torrent invisible ses ondes aériennes déchaînées, tordant les arbres des rives, soulevant des vagues échevelées qui se cabraient.

Mais déjà j'avais repris les rames et je naviguais avec force sur le bord heureusement peu éloigné ; et poussé du reste par vent arrière, en quelques minutes j'étais échoué sur le sable. Je n'avais qu'un parti à prendre : attendre, à l'abri des arbres de la savane, la fin de la tornade qui ne se prolonge jamais beaucoup à cette époque de l'année. Tapi dans mon coin de verdure, je pus

admirer à loisir la scène grandiose que m'offrait la tempête, alors à son paroxysme. Les vagues hurlaient, rugissaient, se collaient, s'attrapant les unes les autres avec leurs volutes supérieures comme avec de larges griffes horizontales, et se mordant de leurs festons d'écume comme avec une immense rangée de dents blanches. Au-dessus de moi, les arbres tordaient leurs bras, s'entrechoquaient, mêlaient leurs têtes ébouriées.

Je prends mon chapelet et je le dis tant bien que mal.

Au bout d'une demi heure, le ciel se rassérène et la bourasque diminue d'intensité. Pour me dégourdir les jambes, je me mets à arpenter la plage. Enfin le lac me paraît suffisamment calmé pour me décider à aller retrouver mes parents qui doivent s'inquiéter à mon sujet. D'un élan vigoureux, je dégage la barque ensablée et saute dedans en la lançant au large. Je rame activement, et sous mon impulsion nerveuse et rythmée, je ne tarde pas à atteindre la rive de notre domaine.

A présent quel contraste ! Le lac, uni comme un miroir, réfléchit le ciel, plus bleu, plus lumineux, qui semble se complaire à ses beautés ; les arbres au repos ont à peine quelques frémissements harmonieux ; la nature rayonne chante, rit, inconsciente, oublieuse de ses colères, parée pour de nouvelles fêtes. Sur le rivage, une brise légère soulève de petites vagues, claires, gazouillantes, moirées de jolis reflets, qui s'étendent avec largeur sur le sable, l'embrassent d'une étreinte de caresse et s'y perdent avec joie.

Dois-je me plaindre de cette promenade mouvementée qui m'a procuré des émotions si variées?

REVERIE DANS LES BOIS

20 août — Aujourd'hui j'ai été me perdre une fois de plus dans les profondeurs du bois qui a vraiment des images pour m'attirer. C'était le plus joli temps qu'on puisse rêver : du soleil dans un ciel bleu où volaient quelques flocons blancs, une brise légère remplissant l'air de murmures et de parfums. Je m'avance. La tête haute, je contemple les pins, les sapins, les épinettes, les cèdres, les ormaux, tous ces arbres dont les racines s'étendent très loin en des ramilles fines et tenues qui se confondent à leur extrémité avec la terre. Au milieu de tout ce qui passe ils demeurent. Sur le fond vert des conifères se détachent ça et là quelques bouleaux blancs et nus.

Un pays sans arbres manque de caractère. Ces arbres fiers nous devons les aimer. Ce sont les témoins d'un passé qui doit nous être cher. Ils sont l'image grande et belle de l'attachement au sol natal. Par le travail lent et sûr de chaque jour, peu à peu ils se sont développés, ils ont étendu leurs rameaux. Leur écorce est devenue rugueuse, sillonnée en tous sens des lignes que tracent les années ; et la sève nécessairement continuent à courir, chaude et vivifiante, dans les moindres branches jusqu'au dernier bourgeon. Parfois de vieux troncs coupés apparaissent revêtus d'un incomparable velours vert, étoffe superbement feutrée de fines mousses moelleuses au toucher, qui charment l'oeil par leurs reflets.

Que la forêt est douce et paisible. On dirait qu'elle retient son souffle pour ne pas me troubler. On n'entend pas le moindre bruit, si ce n'est le tintement des sonailles de troupeaux dont la note argentine frémit dans le grand silence, ou le sifflet des mésanges, le rire étrange du pic, seigneur de l'endroit. Parfois ils chantent leurs airs bien haut sur ma tête, et je crois m'envoler avec eux. On perçoit aussi dans ce silence le bourdonnement des guêpes, puis de légers bruissements, sourds, qui semblent sortir des arbres, et l'on s'imagine tout un peuple d'insectes se creusant d'innombrables galeries à l'intérieur de l'arbre, protégés par l'écorce. La forêt est bien vivante. Et je songe que ces

insectes donnent une austère leçon de patience laborieuse d'admirable persévérance, aux hommes agités et superficiels de notre siècle.

Je m'avance d'avantage sur la droite. Les grands sapins exhalent leur bon parfum de résine ; et là-haut les petites croix vert pâle qui surmontent leurs cîmes se dressent immobiles contre le bleu du ciel. Je laisse errer mon regard caressant sur toutes ces choses que j'aime tant ; j'écoute les secrets de la forêt ; son âme semble pénétrer la mienne. Que je me sens loin de la cité tumultueuse.

Le calme solennel qui m'enveloppe me porte à la prière. Je m'enivre de ce profond et vivant silence que l'enfant des villes ne peut connaître. C'est avec une sorte de respect religieux qu'il convient d'admirer ce recueillement de la nature.

O recueillement bienfaisant, que tu me donnes à penser !

Oui, la nature se repose, mais c'est un repos qui la favorise. Pendant ce sommeil apparent, la sève ne cesse de monter ; les fleurs s'entrouvent, les fruits se préparent ; en un mot, la végétation se développe avec une luxurante facilité, qui ne se rencontre pas dans les mouvements divers produits par les orages.

Ainsi faut-il savoir faire souvent le calme autour de nous et en nous ; dans cet apaisement de notre âme, il se fait un travail mystérieux. Nous recevons plus directement de Dieu lumière et chaleur, et sous cette influence divine, les semences spirituelles se développent ; bientôt leurs formes se dessinent. Nous exhalons vers l'infiniment beau et bon qui nous captive l'encens très pur de nos affections comme la fleur l'encens de ses parfums. Vienne le moment de nous produire au dehors, nous parlerons, nous écrirons, nous agirons, comme nous avons pensé et aimé intérieurement, avec Dieu en Dieu et pour Dieu, jamais pour une vaine satisfaction d'amour-propre ; et cela, sans heurt, avec un calme régénérateur de force et de constance ; nous porterons des fruits de sainteté et de salut.

O recueillement bienfaisant, tu n'as rien du repos artificiel et énervant que se donnent les mondains dans l'agitation de leurs fêtes, tu n'as rien du désœuvrement de l'oisiveté dégradante ! O mon Dieu, que je sache pratiquer ce repos fécond dont la nature me donne l'exemple ! Que je sache cheminer au milieu de nos campagnes canadiennes, en m'entretenant avec les arbres, avec les oiseaux du ciel, ou avec mon esprit plongé dans de charmantes et fructueuses méditations. Que je sache éveiller les voix de la nature, écouter les sublimes harmonies du vent à travers les arbres, les harmonies des paysages, les harmonies des temps présents et des temps passés, les harmonies de l'homme qui recueille

pour les concentrer en son cœur et puis les transmettre à Dieu, toutes les harmonies des autres créatures !

Oh ! que de choses on peut apprendre en observant la nature !... "la clef du vrai savoir, a-t-on écrit, n'est-ce pas la clef des champs." Mais aussi, que je profite de la retraite du séminaire si favorable au recueillement pour former en moi tout l'homme, tout le chrétien et tout le prêtre de demain ! N'est-ce pas d'ailleurs l'exercice de la réflexion, enseigné par mes maîtres depuis bientôt dix ans qui m'ouvre en ce moment des horizons insoupçonnés..

J'en étais là de mes réflexions suggérées par ma soeur la forêt, quand le vent qui peu à peu s'était élevé, se mit à souffler dans les pins avec une rumeur de vagues. Il montait d'abord à la cime des arbres avec un bruissement pareil au vent dans le gréement des vaisseaux ; puis il retombait en se brisant contre les pins pour mourir enfin comme le bruit des flots déferlant sur de longues plages ou venant battre les parois des navires. Et je songeais que ce vent d'ouest devait échanger les messages des pins élevés de la forêt avec leurs frères devenus mâts de navires, se tenant hauts et fiers sur des mers lointaines et se balançant au même vent. . .

Je suis revenu, toujours pénétré de la paix de ces solitudes qui semblent en extase de reconnaissance devant Dieu. Je m'associai à cet hymne d'actions de grâces : "O mon Dieu, m'écriai-je, faites que tous vos bienfaits ne soient pas stériles dans mon âme. Vous lui avez déversé avec abondance, lumière et rosée ; c'est pour que j'apprenne de vous aux hommes mes frères, à abaisser leur orgueil devant votre ineffable beauté, à changer en prières toutes les forces et toutes les harmonies qui dorment dans leur intelligence et dans leur cœur. Hélas ! je ne me sens pas prêt à pareille tâche, car jusqu'ici je n'ai pas profité de vos largesses comme savent le faire les créatures inanimées pour nous élever vers vous. Oh ! faites germer dans mon âme d'apôtre des idées généreuses ; faites de mon cœur un miroir de votre Beauté et de votre Bonté infinies !" J'allais quitter la forêt. Je tombai à genoux pour recevoir la bénédiction du ciel et je crus voir s'animer et flamboyer l'idéal du véritable apôtre, comme sous un passage de Dieu.

Vivre d'une véritable vie intérieure : telle sera désormais ma devise, le bouquet spirituel de ma longue promenade, de mon pèlerinage à la forêt.

SUR L'EMPRESS

25 août — Vendredi dernier, je suis allé à Montréal voir mon directeur du grand Séminaire et faire en même temps quelques commissions pour mes parents. Cette fois, j'ai pris vers trois heures l'Empress au quai d'Oka.

Bientôt disparaissaient les jolies maisonnettes du village, puis les vergers, les prairies et les champs, toute cette zone cultivée qui court à travers les gracieuses ondulations de terrain jusqu'à l'Abbaye des Pères Trappistes. Je suis à l'arrière du bateau, et le lac des Deux-Montagnes se déploie dans toute son étendue, comme une immense nappe d'argent. Sur la rive droite surgit une multitude d'îles de toute forme et de toute grandeur. Au milieu de ces îles, des canaux circulent, s'entrecroisent et se mêlent en un méandre inextricable que domine la croix du clocher de Vaudreuil. Sur la rive gauche, la côte légèrement découpée, couverte d'arbrisseaux, touffus, laisse apercevoir d'opulentes habitations, et, à fleur d'eau, de frêles canots tirés sur la terre et amarrés à des racines desséchées. C'est l'extrémité de l'île de Montréal et nous arrivons à Sainte Anne de Bellevue.

Ce village date de la fin du XVII^{ème} siècle. Il abritait alors une colonie de Nipissingues et portait le nom de St-Louis. Sauvé d'un péril imminent par l'intercession de Sainte-Anne, Charle de Breslo, prêtre de St-Sulpice et missionnaire des sauvages, fit élever un sanctuaire à sa bienfaitrice et plaça la mission sous son patronage. Depuis le village n'est plus connu que sous le nom de Sainte Anne. Pour le distinguer de tant d'autre de même nom, on l'a surnommé "du Bout de l'Île", à cause de sa position à l'extrémité sud-ouest de l'Île de Montréal, ou encore "de Belle-Vue" en raison du coup d'oeil vraiment splendide dont on jouit de ce point de la rive, entre le lac Saint-Louis et celui des Deux-Montagnes, au pied d'un frais courant de petits rapides. Il est toutefois regrettable que deux compagnies de chemin de fer rivales se soient avisées de choisir cet endroit pour enjamber la rivière à l'aide de ponts d'une grâce fort douteuse.

Nous avons franchi l'écluse, construite pour éviter les ra-

pides ; nous suivons maintenant la côte de l'Île Perrot. Puis voici à gauche, un clocher qui scintille, le clocher de la Pointe-Claire, une des plus anciennes paroisses de la Province fondée en 1713. Bientôt, nous sommes en plein lac St-Louis, et l'on peut distinguer nettement les deux courants, celui de l'Outaouais, plus sombre et celui du Saint-Laurent, d'un beau vert, qui vont ainsi sans se confondre. Il faudra les âpres rochers des rapides de Lachine pour les mêler en les brisant, agités et tout blancs d'écume.

Nous stoppons au quai de Lachine pour laisser débarquer les passagers qui ne tiennent pas à subir l'émotion du saut des rapides, et pour prendre les voyageurs qui veulent au contraire éprouver la sensation de cette descente mouvementée.

L'Empress a repris sa marche. De sa large proue, il divise l'eau qui se plisse et suit tout droit son chemin mouvant. Il passe devant le petit village iroquois de Caughnawaga. Bientôt se font sentir des remous cachés d'invisibles courants traîtres. A quelques distance en avant, les vagues s'enroulent dans un tourbillillon qui se forme et se dissout toutes les deux ou trois minutes, tantôt rejetant ses eaux en arrière, tantôt dénouant ses spirales et se laissant balayer par l'assaut d'autres vagues dans la rageuse blancheur des rapides qui dévalent plus bas.

C'est là que se trouve le passage secret. La ruse consiste, pour pouvoir se lancer dans le courant au moment propice, à attraper le bord du tourbillon quand il oscille d'avant en arrière et de laisser emporter le bateau dans son tournoiement.

Le capitaine a fait arrêter la machine et le pilote tient ferme le gouvernail, l'oeil fixé sur le point à franchir. C'est d'une beauté impressionnante. Les vagues lissent se précipitent, se bousculent comme une foule compacte et houleuses de dos serrés les uns contre les autres. On dirait une charge de combat. Le fleuve se gonfle et se soulève dans des mouvements de colère vifs et saccadés. Une minute le tourbillon apparaît ; la minute d'après il est évanoui. Toutes les choses que l'on fixe roulent en bas dans un bondissement de folie, et en bas c'est un enfer. Le bateau semble culbuter de lame en lame, pour mieux nous précipiter dans le gouffre.

Mais non, le pilote est bon, le bateau solide ; la passe redoutable est franchie. Encore quelques remous de moins en moins sensibles, et le beau ruban du St-Laurent se déploie de nouveau paisible, coulant d'un cours égal et large vers l'abîme lointain de l'Océan, sous le ciel du Canada, le ciel bleu très clair de cette fin de journée. Devant nous, là-bas, apparaît dessiné dans du vague, le pont Victoria, dont les vingt quatre arches paraissent

sent des ratières au-dessus de la ligne fuyante des eaux. A mesure que nous approchons, elles grandissent triomphalement pour nous livrer enfin passage devant nos regards extasiés.

Le lendemain, samedi, comme je faisais mes commissions rue Ste-Catherine, j'ai fait la rencontre fortuite de mon cousin Albini V. . . . Il était pâle, presque méconnaissable. Je le savais en rupture avec sa famille à propos d'une affaire sentimentale. Comme par le passé nous avions toujours été en très bons termes, je n'eus pas de peine à lui ouvrir son âme que je devinais bouleversée et à me faire conter ses déboires.

C'est tout un roman, mais véridique celui-là, dont je veux relater ici les phases principales, en essayant d'y mettre la même émotion contenue de son héros dans le récit simple et ingénue qu'il m'a déroulé durant que nous gagnions par une rue transversale, les pentes de la montagne où finalement nous nous assîmes sur un banc dans une complète solitude. Je tâcherai seulement d'y mettre un ton plus littéraire. Ce sera pour moi un exercice de style sur un sujet dont je me sens tout saisi, et un exemple de psychologie expérimentale qui pourra me servir à l'avenir. Pour cela j'y mêlerai les réflexions morales qui me seront inspirées par ce récit vécu. Mais il se fait tard. A demain cet intéressant travail.

ESCAPADE DE MON COUSIN

31 août — Albini est le fils cadet d'un bon cultivateur de St. P. . . . , cousin germain de mon père. Jusqu'à sa vingtième année, il ne songeait qu'à cultiver la terre, comme tous les siens. Avec eux il comprenait que la terre cultivée, c'est sacré, parce que c'est le travail de ceux qui sont morts, le produit de leurs privations, de leurs souffrances. Comme eux, il aimait les journées de labeur champêtre, les labours, les semailles, les moissons. C'était sa vie, le travail des champs, le soin des bestiaux. En vrai canadien, il chérissait la campagne plantureuse, les houles de blés, les verts tapis des herbages. Il se passionnait pour la lente apparition des tiges après les ensemencements, leur croissance et leur blonde maturité.

Or, au cours de l'été dernier,—néfaste pour lui—une jeune demoiselle de Montréal vient passer quelques semaines de vacances chez des parents de St P. . . . Svelte et jolie, elle porte avec distinction l'élégant costume des citadins en villégiature. Un beau matin, elle croise Albini dans la campagne et lui demande sa route pour atteindre la rivière. Elle chemine avec lui quelque temps afin d'être mise dans la bonne voie.

Je m'imagine la scène : le jeune homme, un peu intimidé, marche plutôt en avant dans le sentier bordé d'érables qui conduit à l'Ottawa. La jeune fille le suit des yeux avec complaisance. Comme il s'adapte harmonieusement à la grandeur du cadre champêtre, vraiment il va droit devant lui comme une force en marche. Ses gros souliers foulent le sol sans se soucier des ornières creusées par les récentes pluies vite séchées. On sent qu'il appartient à cette terre qui s'attache à ses pas. Elle, au contraire, choisit son chemin sur l'étroite bande où le gazon étend son velours et a plutôt peine à le suivre. Evidemment ces deux êtres qui marchent ensemble en ce matin clair, suivent dans la vie des voies différentes; ils ne sont pas faits l'un pour l'autre.

Mais ce jeune homme a ses attraits dans ce milieu qui lui est propre. Sous le chapeau rustique, les cheveux ondulés encadrent un visage impérieux, dont la splendide jeunesse dégage un

grand charme de candide ingénuité. Un pli d'orgueil naïf tend l'arc de ses lèvres et les dents luisent dans l'incarnat du sourire, saines et de bon ivoire. Ses yeux sont pareils à un lac qui reflète tour à tour l'azur du ciel et les menaçantes nuées d'orage. Parfois il se retourne vers la jeune fille quand elle ralentit le pas.

"Je vais trop vite pour vous, demande-t-il timidement." Elle rit : "Oh non! c'est exquis de marcher dans ce joli sentier. Mais je m'en veux de vous arracher à votre travail." Elle le regarde avec tant d'insistance en parlant qu'il baisse les yeux dans sa réserve gauche et une fine rougeur colore ses tempes. Les filles de St P... n'ont pas cette sûreté victorieuse dans le regard quand elles parlent aux hommes.

Elle lui demande son nom : "Albini! s'exclame-t-elle; oh! le joli nom! Cela tinte comme une clochette dans les bois. Bini : cela sonne bien. Moi, je m'appelle Germaine."

Il lève les yeux. On n'avait jamais prononcé son nom avec un tel accent musical. Vraiment cela sonnait plutôt comme la clochette d'argent aux mains d'un enfant de chœur, le dimanche.

On arrivait au fleuve. Il frémissait sous un souffle de vent et son azur intense scintillait à travers le voile des érables.

Il faut se séparer. Albini se sent pris quand elle prononce de sa voix douce les mots d'adieu : "Oh! merci de votre amabilité... Au revoir." Une sorte de fluide se dégage de toute sa personne comme pour l'ensorceler.

Il aurait dû fuir alors, s'arracher à cette emprise. Il m'avoua qu'il n'en eut pas le courage. Il lui fit comprendre qu'il serait heureux de la revoir. Ils se revirent souvent en effet, à l'insu des parents... L'inévitable arriva. Albini trouva souvent des prétextes pour aller à Montréal au cours de l'hiver, afin de la rencontrer. En même temps que conquis par elle, il le fut aussi par le mirage de la grande ville : ses multiples distractions, son apparente facilité de vie, le mouvement perpétuel de ses larges rues. Dans leurs promenades du soir, il s'extasiait devant les magasins "select" de la rue Sainte-Catherine, où, derrière les immenses vitres, sous la clarté intense et douce répandue par les ampoules électriques, des meubles étaient disposés avec art, les bibelots anciens et rares, les guipures, les étoffes brillantes — des soieries admirables, d'un rose délicieusement pâle, d'un vert très tendre, d'un blanc d'ivoire; des soiries brochées, d'autres rayées et semées de fleurettes : le tout formant un chatoyant et luxueux décor. Elle-même s'ingéniait à le gagner à la ville, lui détaillant les prétendues merveilles de la cité. Elle aimait à le conduire aux devantures de Birks, et, à leurs yeux pétillaient d'une joyeuse envie aux feux irisés des diamants, des émeraudes, des saphirs,

harmonieusement sertis en modern-style dans la nacre ou l'émail. Comme des alouettes, ils étaient attirés à ces miroitements de piège; leur regard voletait des perles aux diamants, des pendentifs aux aigrettes, tandis que le rêve, le vertige enivrait leur pensée : "Vous aimeriez ces boucles d'oreille, disait-il, cette broche?" — "Non, celle-ci plutôt."

Comme de jeunes fous, par simple fantaisie, disaient-ils, car ça n'engage à rien, ils entraient s'informer des prix énormes de tous ces objets de luxe. Et ils se regardaient ébahis et déçus. Ils avaient tort de dire que cette simple démarche n'engageait à rien. Le parti d'Albini était pris. Pour pouvoir faire plaisir à Germaine, en lui offrant des cadeaux qui approcheraient du moins de ces merveilles; pour pouvoir à l'époque de leur mariage projeté se procurer des meubles un peu dans le genre de ceux qu'ils avaient vus, Albini quitta la maison paternelle en faisant pleurer tous les siens. Il espérait gagner de gros gages en ville afin de mieux s'établir; car Germaine ne consentirait jamais à venir habiter la campagne; c'était préférable de se décider tout de suite.

Il souffrit beaucoup en s'arrachant à sa terre natale, à son "chez nous" qu'il aimait tant. En s'éloignant, il lui semblait que tous les objets, que les arbres les plus robustes comme les plantes les plus frêles, voulaient converser avec lui pour l'attacher au pays. Son amour pour Germaine fut le plus fort.

Et il alla se jeter dans l'océan humain de la grande ville où se noient tant de misères. Et le flot de Montréal se referma sur lui, comme se referme la mer sur l'engloutissement d'une épave. A partir de ce moment il allait être comme un atome roulé dans un tourbillon. C'était un dégénéré qui désertait le sol de ses pères, séduit par les jouissances, les plaisirs, trompé par le jouet d'un amour illusoire.

Il ne devait pas tarder à sentir sa faute et à l'expier cruellement.

DOULOUREUSES EXPERIENCES

1er septembre. — Je reprends mon récit, hier interrompu. Je veux l'épuiser à fond.

Au lieu de respirer l'air pur à pleins poumons en labourant tranquillement sous un beau soleil, Albini demeura enfermé tout le jour dans une manufacture poussiéreuse au milieu du tonnerre des machines. Le soir, il se retrouvait dans un logement étroit et sans jour suffisant. Au lieu de cultiver sa terre familiale, d'être comme un prince du sang dans le domaine paternel, il devint l'esclave d'un patron pour qui il n'était qu'un numéro, l'esclave d'un mouvement mécanique impitoyable qui ne lui laissait pas de répit. Au lieu de contempler le reposant panorama des champs, des bois, du lac et du vaste firmament, il n'avait qu'un horizon de cheminées, n'apercevait du ciel qu'une bande irrégulière découpée par les toits.

Au commencement il se consola par les salaires relativement élevés qu'il gagnait. Mais cet argent fondait à mesure, car en ville tout se paye : la chambre où l'on repose, le charbon qui vous réchauffe, le fruit que l'on savoure, l'eau qui vous désaltère, alors qu'à la campagne la maisonnée se procure gratuitement l'eau claire des fontaines, les cordes de bois qui l'hiver pétillent gaiement dans le poêle; et le sol dispense avec largesse des légumes variés et des fruits succulents, que l'on mange avec l'intime satisfaction d'y avoir contribué de son travail.

Sans doute la terre est une amie qui a bien parfois mauvais caractère; un coup d'aile de la bise, une haleine de la gelée, un orage violent peuvent détruire en quelques heures le fruit de longs mois de travail, empêcher l'épi de se former, le fruit de se gonfler, de mûrir, mais c'est là l'exception, et la récolte suivante vient tout équilibrer. Il suffit que le cultivateur, pour soutenir l'effort nouveau, aime sa terre, non comme un simple instrument de rapport qu'on délaisse s'il ne donne pas les résultats escomptés, mais comme une personne chère à qui l'on pardonne ses caprices et ses bouderies, dès qu'on s'est laissé prendre à sa douceur, sa frémissante poésie et l'attrait même de ses secrets, comme le

marin pour l'océan. Mais c'est à la ferme surtout qu'il appartient de veiller sur cette part spirituelle du patrimoine, d'entretenir cette flamme sacrée de sentiment quasi-mystique; d'être ainsi le centre du foyer surtout dans l'isolement relatif de la campagne, de capter l'âme mystérieuse du vieux sol sacré pour en faire une source de beauté et de bonheur.

Dans le cas présent, hélas! Germaine, née en ville et y ayant vécu, ne pouvait être qu'un agent de désertion pour mon cousin. Avec une sorte d'inconscience, — disons-le à sa décharge, — et sentant qu'il était bien à elle, elle devint exigeante, ne lui permit même plus d'aller de temps en temps revoir ses parents, se retremper au sein de la famille qu'il continuait à aimer et commençait à regretter. Albini était la victime d'un stupide envoûtement.

Chez cette jeune fille il y avait plus de vanité et d'amour-propre que de véritable affection pour celui qu'elle appelait son fiancé. Pour satisfaire à ses fantaisies, pour réussir à avoir la somme suffisante à fonder un foyer, — car il ne pouvait rien attendre des siens, — mon pauvre cousin se demandait, une fois seul, à quel moyen recourir. Justement il se trouvait en pleine grève; depuis une semaine il touchait à peine de quoi se nourrir, avec la perspective indéfini du chômage.

Il trouvait pourtant le moyen de se priver du nécessaire pour continuer à mener au cinéma son enjoleuse, attirée par les affiches fascinatrices; ils en sortaient l'âme déprimée par les gravures mauvaises, les chansons ignobles, le luxe tapageur, tout cet ensemble pervers qui aiguise la convoitise, l'indifférence religieuse et morale, et qui dispose enfin l'âme à toutes les catastrophes.

C'est ici que le drame se complique. Durant les longues journées d'oisiveté forcée par le fait de la grève, Albini apprit le chemin des maisons de jeu, de ces temples maudits consacrés aux dieux de l'or et du hasard, où le joueur, avec une religieuse terreur, immole à l'autel de la cupidité et du sort, sur l'autel sacrilège d'une table magique, tout ce qu'il peut avoir encore en lui de noble : sa conscience, sa dignité, ses affections familiales, son honneur et son bonheur avec l'honneur et le bonheur des siens. Ah! ces clubs clandestins, ces tripots, on ne saurait avoir pour eux de punitions trop sévères, et tout honnête homme devrait les dénoncer impitoyablement.

Albini m'a avoué qu'il avait longtemps résisté à jouer lui-même. D'abord, comme un pauvre croit calmer sa faim en regardant les victuailles, il s'intéressa pour se distraire et s'illusionner, au jeu d'un camarade, et il se plut à partager son émotion. Il éprouva en même temps que lui, pour lui, le battement du

coeur qui précède la chute de la bille ou l'arrêt de la tige métallique dans l'échancrure d'un numéro, ou l'apparition de la couleur demandée dans la manipulation des cartes. Comme lui, il ne voulait pas regarder, fermait les yeux au moment suprême, attendait que la voix du gérant montât, proclamant le gagnant. Si la chance était pour lui, mon jeune homme avait une sorte de fièvre; il tendait la main agitée d'un tremblement nerveux, comme si c'était à lui de saisir la somme obtenue. Ce jeu, par substitution imaginaire, avant-goût de ce qu'il pourrait faire lui-même, ne lui suffisait plus. "Quoi, se disait-il, si j'avais joué réellement, tout cet argent aurait été pour moi! Ah! devenir riche pour être heureux avec elle!"

Et il portait la main à la poche pour en sortir un dollar, modeste mise, à titre d'essai. Pourtant il ne se décidait pas et remettait au coup suivant.

Enfin quand pour la vingtième fois peut-être, il venait de renouveler cette lutte contre lui-même, il entendit une voix derrière lui dire à un camarade : "Non, il ne joue pas, il est trop lâche..." Il ne douta plus qu'on avait parlé de lui; ce fut comme un coup de fouet. On s'amusait de sa délicatesse; on le trouvait drôle d'être ainsi dans cette salle de jeu, sans jouer.

Déjà contaminé, aveuglé par le milieu, il n'eut pas le courage de mépriser ces dires. Il capitula et lâcha sur le 34 le billet qui lui brûlait les doigts depuis si longtemps. Le 34 sortit. Il gagnait six fois sa mise. Il étendit le bras, ramassa fiévreusement les billets, plaça le double et gagna. En deux coups, il avait obtenu une jolie somme.

Il fut pris d'une sorte d'ivresse; il crut qu'il devait gagner toujours, sans lassitude du hasard, au détriment des autres, les imbéciles, qui perdent pour que vous gagniez.

Il joua encore les jours suivants, hasardant quelques combinaisons, s'en tirant assez bien, avec des mises encore modestes.

"Mercredi dernier, me dit-il, je me suis rendu de nouveau, convaincu que la Fortune m'avait pris en amitié. Je jouai aux cartes cette fois, et, par dix dollars, je fis cent dollars."

Il goûtait délicieusement la joie d'être riche. Une véritable frénésie l'emporta.

"Bon, pensa-t-il, à présent je mets par vingt dollars. Profitons de la chance jusqu'au bout." Il mit et il perdit; il remit et il perdit encore; et ainsi jusqu'à extinction des cent dollars précédemment gagnés. L'hypocrite Fortune! elle ne l'avait protégé jusque-là que pour mieux l'abattre à son heure.

Le lendemain, il voulut regagner ce qu'il avait perdu, décidé à ne plus remettre ensuite les pieds dans une salle de jeu. Hélas! cette salle maudite l'avait happé et le tenait serré.

Il avait mis dans son portefeuille l'argent qui lui restait de ses gains précédents. Il plaça dix dollars sur rouge. Noir apparut. "Je fus stupide, m'avoua-t-il. Je ne m'y attendais pas. C'était sans doute une série. Aussi pointai-je sur noir. Rouge sortit. J'avais encore dix dollars. Allais-je revenir au rouge? Beaucoup de joueurs, flairant une bonne piste, plaçaient sur noir."

"Allons, faites vos jeux", cria le gérant.

Il donna ses derniers dollars en clamant : Rouge, — dans une bravoure qui était une bravade de dément. Seul, avec deux autres, il s'était obstiné au rectangle rouge qui était comme vide, en opposition avec le noir surchargé.

"Noir gagne", monta la voix.

Albini était sorti, ruiné, accablé par le sort. Mais il n'en était pas pour cela guéri de la passion du jeu. La malheureuse grève continuant, il flânait au début de l'après-midi suivante dans la rue Sainte-Catherine, après un bien triste repas. Il se met à songer que la fortune, pour l'avoir quitté la veille, pouvait bien lui revenir souriante ce jour-là. Mais où trouver l'argent nécessaire? Il se souvient alors d'un Juif dont on lui avait parlé, qui prêtait à des taux modérés pour un usurier : à vingt pour cent.

—"Je vais lui emprunter cent dollars, se dit-il; j'ai la conviction intime de gagner plus du double. Je paierai immédiatement ma dette, et je ne jouerai plus jamais."

Il entra dans la boutique sombre et sale du brocanteur, bon à tous les métiers qui lui permettent de refermer ses mains crochues sur de nombreux billets de banque, âme damnée des joueurs. Petit homme chauve et ventru, tapi dans un coin de son antre, il était bien en ce moment l'araignée qui, blottie en boule dans un coin de sa toile, guette la mouche qui viendra s'empêtrer dans ses filets tendus. Les nombreuses toiles tissées par ces habiles filandières, comme des festons aux solives de son taudis, ou comme des rideaux à ses fenêtres, pouvaient bien amener naturellement cette comparaison à l'esprit. Et il n'était pas téméraire de penser qu'il avait leur souplesse rusée, à envelopper et réduire à l'impuissance ses victimes.

—"Bien volontiers, je vous rends le service que vous me demandez, grinça-t-il d'une voix fêlée au diapason suraigu de fausset, mais il me faut une garantie." Et les cent dollars ne furent donnés à Albini que quand il eut déposé chez le fourbe sémite son coffre d'effets, dont un pardessus et un casque de fourrure qui valaient bien à eux seuls la somme prêtée.

Le passionné joueur courut haletant vers la table de jeu.

Malgré quelques retours passagers de succès, il se trouva le portefeuille vide au bout de quelques heures.

Effondré, anéanti, n'ayant à lui que les habits qu'il portait et ne sachant que devenir, il entre dans une église pour y prier Marie, le Refuge des pécheurs. Nul doute que cette bonne Mère ne l'ait exaucé, en le faisant me rencontrer providentiellement, peu après.

Je l'avais laissé poursuivre jusqu'au bout son navrant récit; en l'encourageant de mon mieux; il éprouvait du reste un réel soulagement à s'épancher ainsi dans mon âme compatissante. Il termina en disant qu'il était bien décidé à mieux vivre à l'avenir, mais dans son désarroi moral, il ne savait comment s'y prendre.

Je profitai de ses dispositions pour l'exhorter avec une douce fermeté. "Nul n'est vraiment fort, lui dis-je, que celui qui, conscient de sa faiblesse, se défie de lui-même en fuyant l'occasion du mal. Quitte donc cette ville pour laquelle tu n'as pas été formé, retourne bien simplement chez tes parents qui seront fort heureux de te retrouver, à l'égal du père de l'enfant prodigue; je les connais assez pour l'affirmer." Ici intervint la question de Germaine. Avec autant de tact que possible, je n'eus pas de peine à lui faire comprendre que cette jeune citadine, de moeurs si différentes des siennes, ne le rendrait jamais vraiment heureux. Je l'amenai à reconnaître, en m'abstenant de termes trop durs pour son coeur ulcéré, qu'elle n'était qu'une égoïste, plus occupée d'elle-même que de lui. Il m'avoua que de fait elle était bien exigeante; que depuis la réduction de ses gains, malgré d'estimables cadeaux sans doute pas encore assez beaux pour sa vanité, elle semblait se détacher sensiblement de sa personne. Lui ayant ainsi complètement enlevé le bandeau d'un amour aveugle, je ranimai sans peine dans son coeur la pure flamme du foyer paternel. Et je lui insufflai le désir d'en fonder un semblable, dans le même cadre des champs et des bois.

"Voici la différence, lui insinuai-je. En ville, la famille se disperse, se désagrège par l'appât du gain ou du plaisir; souvent les parents vieillissent restent isolés dans une étroite chambre où sont placés dans un hospice. A la campagne, le père est comme le patriarche d'une nombreuse lignée de fils et de filles; plus sa famille est nombreuse, plus la terre lui est clémente et le comble de ses dons. A la ville, les enfants peuvent être une charge; à la campagne, ils sont une richesse. Aussi bien, loin de s'étioler comme en ville, ils y deviennent robustes. Quel beau spectacle que celui d'un vieux paysan couronné de cheveux blancs, qu'entourent plusieurs douzaines d'enfants qui sont ses fils et ses petits-fils! Le vois-tu, dans sa maison rustique, mais bien à lui, assis à la place d'honneur à une longue table, ornée de solides

gaillards et de rieuses jeunes femmes et de petits anges aux boucles blondes ? Le jour de son enterrement, un nombreux cortège l'accompagnera jusqu'au cimetière du village, tandis qu'à la ville, à peine quelques voisins charitables auraient consenti à lui rendre les derniers devoirs. Ah ! mon cher Albini, redeviens l'anneau d'une chaîne solide qui relie l'avenir au passé. C'est ainsi que la terre est une tradition : c'est ainsi qu'un foyer durable ne se fonde guère qu'à la campagne, dans les conditions actuelles. Préfère être le premier sur la terre que le millième dans une grande ville. Crois-moi : un "habitant" ne s'arrache pas à la glèbe quand elle a collé à ses souliers."

Albini était gagné. Je le conduisis alors à mon dévoué directeur qui acheva sa conversion en entendant sa confession. Nous avons obtenu qu'il retourne le soir même à St. P. . . . , en se contentant de laisser une courte lettre explicative à l'adresse de Germaine, car le mieux dans les histoires de ce genre est de tailler de couper, de trancher avec énergie et sans retard, pour se retrouver solidement libéré de tout entrave.

Comme je prenais le train de quatre heures pour revenir à Oka, il fut décidé qu'il m'accompagnerait, et que je le conduirais moi-même chez lui avec notre voiture. Il parut enchanté de la combinaison, car il comptait sur mon intervention, pour obtenir le pardon de son père. J'étais persuadé que celui-ci, heureux de retrouver son fils prodigue, lui ouvrirait tout grands les bras.

C'est ce qui est arrivé. Albini a agi noblement. Il s'est humilié très simplement en manifestant d'une manière touchante son regret d'avoir quitté les siens. Il sait maintenant, par une douloureuse expérience, qu'il ne peut être satisfait qu'en travaillant comme jadis à la ferme paternelle. Il promet de redoubler d'ardeur pour compenser les mois perdus et pour gagner au plus tôt de quoi retirer ses effets des mains rapaces du juif.

C'est bien, dit le père ému, reprends ta place au foyer ; redeviens mon bras droit. Qu'il ne soit plus question entre nous de cette escapade. Et, pour te prouver que j'oublie tout, je t'avance la somme requise pour recouvrer ton "butin."

Je partis, laissant toute la famille au comble du bonheur d'avoir retrouvé celui qu'elle croyait perdu pour elle. Je me sentais satisfait moi-même d'avoir contribué à reconquérir à la terre ce fils des champs. Dieu soit loué ! . . . Et puisse-je plus tard servir largement cette grande cause nationale : garder ou ramener nos bonnes familles à la culture du sol !

Notre sol est fécond ; il sollicite toujours l'amour de l'homme. Toujours il trouvera des bras pour faire pousser sur les coteaux et dans la plaine, le pain du corps et les vertus de l'âme.

CEREMONIES LITURGIQUES

4 septembre — Aujourd'hui, premier vendredi du mois j'ai entendu les chants si jeunes, si frais, si touchants des Enfants de l'Ecole des Frères, assemblée d'âmes bien pures et toutes belles aux yeux de Jésus qu'elles avaient reçu le matin dans une fervente communion. Cela m'a remis un peu d'enfance dans le coeur. Puisque les anges là-haut adorent le Seigneur en chantant in psalterio et cithara, bénies soient les âmes angéliques qui sur terre se servent de la musique pour en faire la plus expressive des prières.

Là-dessus je me suis mis à faire de beaux rêves pour l'avenir. J'aime le plain-chant et la musique religieuse, et je fais partie de la Schola Cantorum au Grand Séminaire. Je vais m'appliquer davantage à l'étude du chant sacré. Quelle joie si je réussissais plus tard à former une jeune maîtrise suivant avec caissance tous les méandres du plain-chant, modulant avec art toutes les phrases gracieusement onduleuses, et mettant une gravité mesurée dans l'expression avec un goût sûr et bien formé ! . . . Par ailleurs des enfants de choeur qui évoluent dans le sanctuaire, avec une ponctualité et une tenue de vrais petits moines ! . . . Beaux offices représentant une religion restée vierge, toute intérieure et toute suave, pour aller toucher les âmes jusque dans leurs profondeurs, et les faire s'envoler d'elles-mêmes, sur l'aile des chants et des rites sacrés, vers la victime sainte qu'offre le prêtre à l'autel !

Mon ambition serait d'établir dans l'âme de ces enfants toutes les exquisités délicatesses d'une foi naïve qui passerait en prédication vivante dans la souplesse de leurs voix pures ou dans l'expression recueillie de leurs visages aux regards baissés. Il s'en dégagerait une beauté qui ferait sentir toute proche la présence de Dieu. On m'a dit que, par ce moyen, des paroisses agonisantes de la vieille France ont été merveilleusement transformées, au point que peu à peu tout le monde s'est mis à chanter, les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre. On a ainsi vraiment un culte public et social, tel qu'il était à l'origine

avant d'être gâté par l'abus de la musique et l'insouciance liturgique. Quel résultat ne pourrait-on pas obtenir dans notre Nouvelle France demeurée si chrétienne. C'est en chantant la cantilène grégorienne, nous racontait notre directeur de chant, que St Augustin de Canterbury et ses quarante moines, à peine débarqués sur la terre britannique, charmèrent les barbares qu'ils venaient évangéliser. Et St. Augustin, le fils de Ste Monique, n'a-t-il pas écrit qu'au lendemain de son baptême à Milan, il avait pleuré en entendant des hymnes et des cantiques. "O Seigneur, combien les douces voix de votre Eglise remuaient mon âme vivement émue. Elles pénétraient dans mes oreilles et en même temps votre vérité s'infiltrait dans mon coeur, d'ardents élans d'amour m'embrasaient et mes larmes coulaient, toutes délicieuses pour moi." Il ne s'agit pas ici d'une émotion de surface ; on sent vibrer toute la fibre humaine. Tout l'être est envahi, saisi, subjugué.

Pourquoi la même cause ne produirait-elle pas les mêmes effets ? Oui, dans ces mélodies suaves et toutes parfumées d'onction sainte qu'ont chantées nos pères, les âmes tristes peuvent trouver la joie ; les esprits fatigués, du soulagement ; les tièdes, un commencement de ferveur ; les pécheurs, un attrait au repentir. Je ne veux pas l'oublier.

VISITE A LA TRAPPE

10 septembre — Aujourd'hui je suis allé au monastère de la Trappe, rendre visite à quelques Pères. Je les quitte toujours profondément édifié. Sur leur visage se lit toute leur âme, sublime et simple. Dans la joie extasiée du don d'eux-mêmes à Dieu, ils gardent en leurs yeux le reflet de leurs entretiens prolongés avec Notre Seigneur, des sacrifices offerts, des souffrances acceptées par avance, reflet grave, profond, mystérieux, avec quelque chose comme de la flamme de jeunesse économisée au cours de leur vie. A causer avec eux, on ressent une émotion qui rend meilleur.

Il est deux heures de l'après-midi. A un détour de la route qui descend assez raide, l'abbaye apparaît sur la droite, grande et simple, telle une châsse d'argent, émergeant du fond d'une vallée verdoyante. Devant nous, la longue façade superpose ses alignements de fenêtres régulières. L'Eglise s'élève au centre avec son campanile d'où la musique des cloches glisse sur la campagne ; elle domine la demeure du moine comme l'office divin domine sa vie ; elle protège tout l'ensemble de son domaine comme la prière protège son travail de la fièvre ou de la vanité du siècle. Un peu au-delà du couvent, dans toutes les directions, s'élèvent les bâtiments de la ferme, où s'exerce une partie de l'activité monastique, mais que leur rôle subalterne tient à distance de l'enceinte qu'elles ne doivent pas envahir.

Voici le premier habitant du monastère : le frère portier. La règle cistercienne consacre au portier tout un chapitre : "Il est d'âge mûr et homme sage ;" la porte du monastère n'est-elle pas un oeil ouvert sur le siècle toujours séducteur ? Il sait avant tout donner une bonne réponse à l'hôte qui se présente, au pauvre qui demande. Ainsi l'a prescrit le législateur des moines, St-Benoit. J'ai glané tous ces détails au cours de mes fréquentes visites à la Trappe.

Je suis bien connu du bon frère qui de suite s'empresse à me faire venir les deux Pères demandés. Mais il faut un certain

temps pour obtenir les permissions nécessaires et rejoindre les religieux dans le vaste monastère.

En les attendant au parloir, je me sens comme baigné dans l'atmosphère de paix qui enveloppe cette maison de Dieu, et je comprends combien un tel recueillement aide les cénobites à tenir leur âme égale et sereine par une tranquille énergie. Une fleur secouée à tous les vents laisse tomber la rosée du ciel. Mais le calme lis du jardin fermé, sur sa tige, la conserve, s'en nourrit et en est tout étincelant.

Et je songe que ces âmes délicates ne se sont pas retirées du monde par pur égoïsme, mais que leur vie a une portée sociale. Toute faite de prières, de travail et de souffrances, ils l'ont consacrée à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Le bon Dieu et les âmes ! quel horizon et quelle occupation pour une vie si courte ! Le moine prend sur lui le devoir social de la prière, devoir que les sollicitudes du siècle et les préoccupations matérielles empêchent tant d'hommes d'accomplir. Il proclame jour et nuit, au nom de tous, que Dieu est l'Être par excellence, le Maître souverain de toute créature, qu'il a un droit imprescriptible à nos adorations, à nos hommages et à notre soumission. Dieu veut tout, l'homme doit tout : c'est justice. Et pourtant que de lacunes, que de vides dans la vie religieuse de l'humanité. Eh bien ! Dieu sera satisfait par les ordres voués à la prière, et à la prière préparée, purifiée, embaumée par les mortifications volontaires !

J'en étais là de mes réflexions quand surgirent les deux Pères dont la figure se détachait dans un pur sourire sur la soutane blanche largement rayée du scapulaire noir.

— "Je songeais, mes Pères, à votre vie de prière et de travail qui, lui-même n'est qu'une prière prolongée — non pour vous plaindre ou vous censurer, comme tant de mondains, mais pour vous admirer : c'est une éminente mission apostolique que vous remplissez. Vous êtes les canaux de communication entre deux océans : l'océan des miséricordes de Dieu et l'océan des misères de l'homme. Vous êtes voués par vocation au plus sublime trafic, dans ces échanges divino-humain."

— "Les siècles de foi le comprenaient parfaitement, dit le Père X. . . . ; notre siècle le comprend beaucoup moins. Comme l'a si bien écrit Montalembert, la chrétienté honorait surtout dans les moines cette immense force d'intercession, ces supplications toujours actives, toujours ferventes, ces torrents de prières sans cesse versées aux pieds de Dieu qui veut qu'on l'implore, pour détourner sa colère, alléger le poids des iniquités du monde, rétablir l'équilibre entre l'empire du ciel et celui de la terre.

— “Quel puits de zèle que cette pensée, repartit l'autre Père : chaque battement de notre coeur a son retentissement dans les âmes. S'il brûle, elles s'échauffent ; s'il est froid, elles meurent loin de Dieu. Demandons souvent à Jésus de brûler notre coeur. Et il ajouta : “C'est Jésus qui nous a choisis de toute éternité ; et pendant sa vie mortelle, pendant qu'il était notre Emmanuel, notre Jésus paisible et souffrant, qui nous dira combien de prières, de douleurs et de larmes, il a offertes à son Père pour obtenir la vocation bénie qu'il estimait si cher ! A nous maintenant de payer notre dette.”

— “Pour cela, reprit le Père X., nous devons souffrir en silence, comme notre cher Maître. Jésus autem tacebat. Se taire extérieurement, et ce qui est plus difficile, intérieurement. Pas de plaintes, d'excuses. Faire le calme, regarder Jésus, et dire : “C'est très bien. Il veut que je sois humilié, par exemple ; il envoie le remède à mon orgueil. C'est très bien. En même temps, il s'offre pour nous aider : “En moi est toute force, viens y puiser ; confiance et courage ! Il n'y a que la croix qui fasse les anges de la terre. Je veux ta sainteté ; je me suis sacrifié pour cela. Ta sainteté, c'est l'ambition de ton Dieu.”

Hélas, mes bons Pères, m'écriai-je, la grâce se heurte souvent en mon coeur à des obstacles incompatibles avec la sainteté. Je connais l'obstacle, c'est le moi, c'est l'égoïsme, source de tout mal. Priez pour que j'arrive à l'étouffer.”

“Eh, sans doute, dit le Père X., notre plus grand ennemi, c'est nous-même, et naturellement, ennemi qui nous quitte jamais, même dans le cloître, loin du monde, et qui cherche sans cesse à nous reprendre à Dieu. Ah ! si je connaissais un désert où l'on pût vivre sans offenser Dieu disait une grande âme, je m'y traînerais, malade et infirme, à deux genoux, s'il le fallait. Mais si le coeur reste bien franchement en face de sa faiblesse et la reconnaît, Dieu se penche vers lui, et lui dit le mot de l'Ecriture : “Si quis est parvulus, veniat ad me.” — “Si quelqu'un est faible qu'il vienne à moi.” Alors le coeur s'ouvre et Dieu s'y élance, pour ainsi dire, avec bien plus de force que la vague immense qui se jette sur un tout petit vide. Non seulement Dieu remplit le coeur, mais Il déborde : c'est la grâce infinie. Et voyez : pour la recevoir, que faut-il ; être tout petit, se faire tout petit, s'humilier pour se vider de toute recherche personnelle.

— “C'est notre égoïsme, reprend l'autre Père, qui nous fait chercher des satisfactions naturelles jusque dans la vie sur-naturelle. Cela nous perdrait. Et Dieu, dans un dessein de miséricorde, tranche dans cet égoïsme, en nous sevrant de ses consolations pour un temps. Il se cache. Par cette mort spirituelle il forme les âmes. C'est le creuset qui épure le métal dont il veut

se servir pour sa gloire et notre solide bonheur. Du reste, Dieu n'envoie ces épreuves qu'après nous avoir munis de force pour les supporter. On ne sent pas toujours cette force, mais elle existe. Et malgré ses luttes, l'âme s'avance, à force de se remonter sans cesse, de rejeter son âme en haut, de se rediviniser, c'est-à-dire de mettre plus de Jésus dans sa vie.

— "Jusqu'au moment, ajoute le Père X. où cette âme ait compris la vraie paix, domination calme de tout l'intérieur, de tout ce que Ste Thérèse appelle "la basse-cour de l'âme." Alors, plus de moi, plus de retours, plus de regrets, plus de tristesse, plus rien que Jésus. Alors, plus rien ne manque, et le cœur déborde de bonheur, pour employer le même verbe que tout à l'heure, afin de bien montrer que ce bonheur qui remplit jusqu'à déborder, c'est Jésus lui-même. Ainsi l'atmosphère de la vertu, du courage dans le sacrifice, de la solide piété, est la serre chaude où se développe et fleurit la joie. Sans Vendredi Saint, pas de Jour de Pâques ; sans "Crucifige" pas "d'Alleluia."

La cloche du monastère sonnait pour appeler les religieux aux Vêpres. Nous nous sommes séparés en nous promettant de mutuelles prières. En me rendant à l'Eglise pour assister à l'office, j'ai pris la résolution d'avoir de temps en temps au Séminaire, avec les meilleurs de mes confrères, des entretiens spirituels comme celui que je viens d'essayer de reproduire, capables de relever l'âme, de la rapprocher de Dieu. Oui vivons davantage au milieu de ce qui ne passe pas, "faisons de l'éternel."

Me voici à la tribune de l'Eglise toute fraîche et éclatante de blancheur. De là j'aperçois le chœur, perdu dans un vague mystère, avec sa longue file de stalles parallèles où se trouvent déjà les moines, immobiles comme des statues, dans leur grande coule blanche aux longs plis ; en attendant qu'ils s'animent pour chanter les louanges du Très-Haut, soulignant de l'ampleur de leurs manches flottantes chacun de leurs gestes mesurés.

A un signal donné par le Père Abbé, tous s'inclinent profondément pour réciter le Pater et l'Ave. Puis le Deus in adjutorium est entonné avec gravité par l'hebdomadier. (1) Et les psaumes succèdent aux psaumes, reliés par les antiennes, flot continu de louanges s'écoulant dans ce solennel latin dont la sonorité païenne a été comme baptisée et consacrée dans le sang du Christ, est devenue comme une langue divine, destinée désormais à servir de vase sacré pour retenir en soi les plus hautes vérités.

Et je me prends à désirer d'avoir déjà dans les mains le

(1) Du mot latin hebdomada, semaine. Ce terme désigne celui des moines qui doit, durant une semaine, présider les heures de l'office divin.

bréviaire de mon sous-diaconat, avec la suave obligation d'en réciter chaque jour une partie aux intentions de l'Eglise universelle. Ce livre sacré constitue, pour le prêtre comme pour le religieux, la source d'une méditation incessante ; et sans arrêt, son âme est nourrie de ces prières dont la puissance d'expression n'a jamais été dépassée par aucune poésie, ni par aucun art, par rien de ce que l'humanité a pu découvrir pour élever son cœur au-dessus de la terre. Et si riches que soient les offices en raison de leur contenu foncier, immuable, ils n'apparaissent pas moins variés et attachants en raison des modifications continuelles qui s'y produisent d'après les circonstances de l'année liturgique. Chaque grande fête a son office propre ; chaque saint important éveille de nouvelles prières. Et, dans ces offices divins se trouvent introduits, en même temps que les psaumes, les trésors que possède l'Eglise, en fait d'hymnes et de chants religieux : l'imposant Vexilla Regis prodeunt, le rayonnant Pange lingua, le Stabat plein de piété douloureuse. Aujourd'hui, c'était le doux Ave Maria dont je n'avais jamais si bien compris la grâce prenante.

Tout en écoutant le chant des moines se répercuter suavement dans le vaisseau sonore, je me rendais compte qu'un lien vital unissait étroitement tous ces cœurs d'hommes et le vaste cœur de l'Hôte divin du Tabernacle, quelque chose comme le fil électrique du télégraphe unissant l'appareil récepteur avec la main qui télégraphie, à l'autre bout. Il me semblait qu'à l'intérieur du tabernacle, chacun des battements du cœur de Jésus retentissait à travers toute l'église pour aller donner l'impulsion aux volontés des religieux. Bientôt il m'apparaissait que ces dernières, réagissant sur le divin moteur, mettait en jeu un immense pouvoir qui y gisait à l'état latent, d'où rayonnait une lumière, ou un son, ou un mouvement infini, qui se répandait sur le monde tout entier, avec une profusion et une force incommensurables. Je comprenais mieux ce qui avait fait l'objet de ma conversation avec les Pères : l'influence bienfaisante, mystique mais réelle, de la vie contemplative des religieux au sein de l'univers. J'avais conscience de me trouver dans un centre de vie infiniment intense, au milieu d'une atmosphère chargée d'énergie : de grandes forces s'exerçaient de tous côtés, et j'étais moi-même comme placé au cœur de cet ardent foyer dynamique, dans les courants de prière et de grâce qui allaient s'échangeant dans cette église de monastère.

Voilà une impression, me dis-je, que je dois conserver bien vive pour en faire mon profit dans la vie active du ministère paroissial. Je ne devrai pas croire jouer un rôle essentiel et capital parce que je m'agiterai plus ou moins dans le mouvement des

oeuvres pastorales, si je n'ai soin de tout animer surnaturellement par la prière fervente et constante. Dans le monde des âmes, l'homme qui agit en dehors de Dieu, s'agit dans la stérilité: il fonde des oeuvres fragile sur le sable mouvant." Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent. "(Ps. 126)."

Cependant les voix s'étaient éteintes et les moines s'étaient retirés lentement, le visage encore pénétré par la prière qui avait modelé leurs traits, et qu'ils semblaient continuer comme des statues en marche. Après avoir incliné toute mon âme au pied du tabernacle, je sortis et me dirigeai vers le cimetière.

Au chevet de l'église, les croix noires se dressent parmi les fleurs riantes; pas un bruit ne trouble le sommeil de ceux qui, toute une vie durant, cherchèrent la paix. Je m'arrêtai devant une de ces tombes fleuries, la tombe d'un religieux de mes amis, mort récemment. J'y laissai s'égrener, comme des gouttes rafraîchissantes quelques Ave de mon chapelet.

La miséricordieuse pitié envers les morts, me disait un jour le père hôtelier, nul ne l'a exercée avec un si grand zèle que l'ordre monastique. Souvent une ombre glisse, durant les temps libres, à travers les allées du cimetière dorées de soleil; c'est la discrète visite d'un moine à ses frères qui reposent ici. Il prie pour eux; il s'encourage à vivre comme eux pour mourir comme eux. Et que de soins dévoués dépensent les moines au soulagement de leurs morts. Chaque jour, à l'heure de Prime, mémoire est faite des religieux et des bienfaiteurs défunts, et la communauté récite à leur intention le De Profundis; ce seul fait suffirait à ranimer leur mémoire, s'ils étaient capables d'oublier. Ah! ce n'est pas pour les Trappistes que le poète a écrit le vers cruel: "Le vrai tombeau des morts, c'est le coeur des vivants." Leur coeur, à eux, est le tabernacle de la prière et du souvenir. N'est-ce pas Saint Odilon de Cluny qui, le premier, a consacré un jour de l'année, le 2 novembre, aux fidèles trépassés; et saint Grégoire le Grand n'a-t-il pas eu l'inspiration de célébrer trente messes consécutives pour obtenir la délivrance d'un moine du mont Coelius, coupable d'avoir détourné quelque menue monnaie durant sa vie. Ainsi naquit la dévotion si populaire du "trentain."

La raison de cette piété pour les "âmes" est simple et profonde. Institution locale, l'abbaye est composée d'hommes qui demeurent et qui se souviennent. La vie commune est trop intime, le cimetière est trop près, pour que les vivants ne pensent pas aux morts.

En revenant tranquillement à la maison, mon âme avait l'impression d'avoir pris au sein de ce monastère comme un bain

suraturel, ou plutôt la plénitude de la vraie vie, de la vie intérieure, de la vie divine semblait avoir afflué en moi, comme l'eau d'une rivière dont on a levé l'écluse. Je comprenais que Dieu aime celui qui se donne à Lui avec joie, qui, donnant tout, croit toujours n'avoir rien donné. Il a raison, le Père X. . . . tout se résume en deux mots: Crucifixus, Alleluia. Le détachement et l'abandon : source de vrai et intime bonheur, avant-goût du céleste bonheur qui consistera à aimer Dieu, le souverain Bien.

Et je comparais la vie pleine et calme de ces religieux à l'existence agitée et vide des mondains que je prenais en pitié. Ils essaient de se persuader qu'ils sont heureux, et ils ne savent pas ce que c'est que le bonheur. Regardez-les, écoutez-les ; vraiment, s'ils sont heureux, pourquoi toute cette fièvre, cette surexcitation, cette ardeur ? pourquoi cette course perpétuelle ? pourquoi cette impatience de ce qui est, ce désir anxieux de ce qui n'est pas ? Tout cela prouve qu'ils sont complètement étrangers à cette paix qui est au-dessus de l'intelligence humaine, qui ne se trouve qu'en Dieu.

Pour la trouver, il leur faudrait prier. Mais comme il est difficile pour eux de prier sincèrement, de descendre dans leur conscience et de parler du fond de leur cœur à Dieu. Après une journée, parfois une nuit de dissipation mondaine, comment rentrer en soi-même pour s'entretenir avec Dieu, lui étaler ses misères morales, lui crier les besoins de son âme ? Tous les souvenirs mondains qu'ils traînent avec eux les empêchent de se rappeler qu'ils ne sont pas ce qu'ils paraissent être aux yeux du monde, mais ce qu'ils sont réellement devant le Seigneur, peut-être moins dignes de sa faveur que la domestique qui peine à les servir.

Et je me rappelais ce que m'avait dit le Père X. . . . dans une autre visite : J'aime mieux souffrir toute ma vie dans la religion que jouir dans le monde. J'aime un million de fois mieux la peine ici que la joie là-bas. Plutôt mourir dix mille fois que d'accepter une tentation contre ma vocation.

Je ne me crois pas appelé à la vie de Trappiste, mais au ministère actif des paroisses. Cette vocation n'est pas moins sublime que l'autre, et je dois tout faire pour m'y préparer. "Vous êtes des semeurs d'éternité, disait un Père de l'Eglise en parlant des prêtres ; les graines, ce sont vos actions bonnes ou mauvaises, et de ces graines il sortira, pour les paroisses où vous irez des fruits de vie ou des fruits de mort. Tout ce que vous faites est grave. Un degré de plus dans la science ou dans la vertu, et ce sont quelques âmes gagnées au ciel ; un degré de moins, c'est l'enfer peut-être pour plusieurs."

Je dois surtout apprendre aussi moi à m'immoler. Le sacerdoce est l'immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu, disait Lacordaire. Comme le jeune minoré, Paul Seigneret, martyr de la Commune, je dois entrevoir dans ma vocation le tête à tête eucharistique de l'autel, l'ombre mortifiante du confessionnal occupé durant de longues heures, le taudis du pauvre, le chevet du mourant. En un mot tout prêtre est constitué par Dieu pour offrir des dons et des sacrifices, c'est-à-dire, pour s'immoler. L'attrait pour l'immolation est la pierre de touche de la vocation sacerdotale.

O Jésus, je suis lâche et la croix me fait peur. Pourtant ma vie doit avoir ses peines ; sinon, il faudrait avoir peur pour mon avenir. O bon Sauveur, passé maître en l'art du crucifiement, vous aimez trop votre futur prêtre pour ne pas le façonner à la haute école de la douleur. J'accepte tout et je m'abandonne par avance à votre sagesse miséricordieuse. Donnez-moi de vous aimer, le reste n'importe peu. "Da amorem sufficit." (St Augustin) Trempé dans votre amour par le sacrifice, je pourrai agir sur mes frères avec plus de fruit ; mes paroles seront des étincelles de feu qui embraseront les coeurs, mes regards des flèches ardentes qui pénétreront jusque dans le plus intime des âmes pour les changer en les tournant vers vous, comme l'indique le mot conversion.

Dans un an, ô Jésus, je serai votre sous-diacre ; d'ici-là aidez-moi à mettre beaucoup de blancheur dans mon âme, à y enraciner profondément le lis de ma chasteté sacerdotale en l'entourant des épines protectrices de la mortification. Tout le train des autres vertus suivra, d'après St-François de Sales. La chasteté est dans une âme ce que la reine des abeilles est dans une ruche. Quand la reine est présente toutes les abeilles accourent ; quand elle s'en va, toutes s'en vont. De même dans une âme, si la pureté y règne, toutes les vertus, ces abeilles du ciel, s'y donnent rendez-vous. Si la pureté s'éloigne, toutes les vertus désertent. Ce sont les vices, ces frêlons de l'enfer, qui viennent y étaler leur règne. C'est de pureté surtout que les âmes ont besoin ; je ne saurai la leur communiquer que dans la mesure où je l'aurai moi-même. Ainsi s'explique la parole de Pie X : "Tel clergé, tel peuple ; il faut des prêtres saints pour avoir un peuple saint."

Donc amour de Dieu, pureté par la mortification, et du même coup pratique des vertus rendue facile. C'est ainsi que tout s'enchaîne merveilleusement dans l'édifice spirituel.

En fréquentant de saints religieux, on gagne à mieux orienter sa vie, à mieux organiser la tactique du combat spirituel.

PELERINAGE AU CALVAIRE

14 septembre — Notre demeure est située à l'entrée du chemin qui monte au Calvaire d'Oka. Aujourd'hui grande affluence de pèlerins, venus de toutes les directions, à pied, en chars, en voiture, en automobile, en bateau ; car, le 14 septembre, fête de l'exaltation de la Ste-Croix, est la journée du grand pèlerinage annuel à ce calvaire. Les abords de notre ferme ont été envahis par les véhicules de tout genre qu'il fallait laisser à cet endroit pour gravir en commun la sainte montagne. On a évalué à plus de six mille le nombre de fervents chrétiens venus sur ces hauteurs pour implorer la sanglante victime du Golgotha et se mieux pénétrer de son amour.

Vers l'an 1740, un célèbre missionnaire de la Compagnie de Saint Sulpice, érigea sept petites chapelles en pierre, distribuées par stations, dont quatre sur un espace de trois quarts de lieue, au flanc de l'une des deux montagnes qui ont donné leur nom au pays, jusqu'à son sommet où s'élèvent les trois dernières. Grâce aux soins dont elles ont été l'objet, ces chapelles ont été conservées dans leur forme première, avec toute leur naïve simplicité. Cette simplicité n'est pas pour déplaire au milieu de la sauvage nature qui l'encadre, et ces rustiques oratoires y parlent beaucoup plus à la piété que des monuments de l'art. Pour les orner, M. Picquet fit exécuter par un peintre français d'excellentes copies des chefs-d'oeuvres des maîtres, représentant les principales circonstances de la Passion du Sauveur. Pour préserver ces tableaux de l'humidité, on les descendit dans la suite à l'église paroissiale où l'on peut encore les admirer aujourd'hui, et on les remplaça par des bas-reliefs en bois, d'une exécution un peu rudimentaire, mais saisissante, calqués autant que possible sur les tableaux eux-mêmes.

J'ai tenu à gravir avec les pèlerins la rude pente de la montagne. Cette ascension est, du reste, pleine de charmes, par un beau temps comme celui d'aujourd'hui quand le soleil est très doux, sans plus rien des ardeurs dévorantes de l'été, et glisse à travers les rameaux ses rayons tièdes et caressants. Et puis, se

mettre en marche, le coeur plein d'espérance fondée de recueillir beaucoup de grâces ; se voir en compagnie de personnes ferventes, dont la dévotion est un stimulant précieux ; jeter de temps en temps les yeux sur le fleuve majestueux qui se montre à travers les arbres clairsemés du bois pour élever son âme vers la douce providence ; entendre les échos des collines redire le chant des cantiques ou le murmure de la prière ; écouter quelques mots d'instruction bien sentis aux différentes stations, pour nous unir plus intimement à Jésus montant au Calvaire par un chemin quelque peu raisonnable : tout contribue à rendre ce pèlerinage agréable et bienfaisant.

La méditation de la Passion du divin Sauveur est peut-être le moyen de sanctification le plus énergique et le plus efficace. L'apôtre St Paul ne voulait rien savoir, ne voulait rien prêcher, sinon Jésus et Jésus crucifié. Pour retremper son âme dans l'amour de Dieu et la détacher des affections de la terre ; pour comprendre l'affreuse laideur du péché ; pour se faire une idée des joies ineffables du ciel et des tortures indicibles de l'enfer, rien ne vaut un regard sérieux et prolongé sur la croix du Rédempteur ; surtout dans la solitude de la montagne et le mystérieux silence de la forêt, devant l'immensité de l'horizon qui dit la petitesse de la créature et la grandeur du Créateur, par des chemins difficiles qui font songer aux durs sentiers de la vertu, en présence des images saintes des stations qui mêlent à toutes ces choses les plus touchants souvenirs de sacrifice et d'amour.

Aussi est-ce avec la plus grande sincérité qu'arrivé au faite de la montagne, le pèlerin s'écrie dans l'élan de sa reconnaissance : O Jésus, il est temps que je donne à votre coeur la consolation que vous avez droit d'attendre de votre enfant ; désormais plus de péchés. Je veux compenser par mes soupirs les coups de fouets les soufflets que vous avez reçus, vos blessures par mon repentir, votre sang par mes larmes. Je suis à vous tout entier, et si je désire que votre précieux sang retombe sur moi, ce n'est pas comme sur les juifs, pour me perdre, mais pour me purifier de mes fautes et me sauver. Ce ne sont pas vos souffrances qui vous causent les plus vives douleurs, ce sont mes infidélités et les malheurs qui me menacent. Ce que vous voulez de moi, ce n'est pas une compassion stérile, mais la réforme de ma vie. O mort adoré, votre dernier soupir brisa les rochers du Calvaire, touchez donc mon coeur endurci, jusqu'ici rebelle à votre grâce.

O victime d'amour, je vous jure un éternel amour. Oui, je veux vous aimer jusqu'au dernier battement de mon coeur. Je me mets avec vous sur les genoux de votre Mère très douloureuse, qui a payé si cruellement le droit de devenir ma mère ; là, ne faisant qu'un avec vous, je lui demande, à notre mère, de recueillir

mes serments pour m'en faire toujours souvenir et me procurer la grâce de les exécuter fidèlement.

.....

Avant de redescendre, je ne pus m'empêcher de considérer longuement une fois de plus, le grandiose panorama qui de là-haut s'impose à l'admiration. Qui ne connaît cette jolie griserie de l'âme que donne la contemplation des grands espaces, a dit un poète. On ne pense plus on ne rêve pas non plus. Tout votre être vous échappe. On est l'oiseau qui fend l'air, la petite vague qui scintille frémissante, la fumée blanche du bateau qui s'éloigne le nuage qui court au firmament; on est tout, excepté soi-même.

Il est trois heures de l'après-midi. À mes pieds, la campagne s'étale vibrante de lumière. Le soleil a jeté de l'or partout : de l'or dans le ciel, de l'or dans les eaux de l'Ottawa qui miroite parmi les bancs de sable ou les roseaux, de l'or sur les côteaux couverts de forêts qui en adoucissent l'arête, de l'or dans les vallées où les champs et les près dessinent leur ligne très nette. Par une succession variée de tous ces plans irradiés le regard charmé est conduit jusqu'au mur lointain des Adirondaks. Les reliefs du sol font tour à tour apparaître et disparaître en une suite de caprices la large écharpe du fleuve; ça et là des presqu'îles voilées de saules et de trembles s'avancant pour s'offrir à ses caresses. De distance en distance surgit une ville ou une ferme avec ses bouquets d'arbres, et le clocher d'Oka silhouette sur la droite son aiguille d'ombre. Au bas de la montagne à gauche serpente la "petite rivière aux serpents." Lourdes et paresseuses, ses eaux n'ont pas l'air de couler. Elle déroule son ruban de satin fauve, à travers la savane, où rien ne trouble son cours silencieux. Elle ressemble à une longue panthère qui se réchauffe sous bois au soleil ; et, pour les flancs du monstre étendu là, les joncs, les roseaux souples et les herbages font une litière verte. En passant près de lui, par instants, ailes ouvertes, un butor ou un héron l'effleure semblant vouloir l'éveiller.

C'est la meilleure époque de l'année pour jouir d'un tel spectacle. Le soleil n'a plus que des rayons apaisés pour préciser tous les contours; le ciel a des nuances d'une délicatesse infinie ; la verdure a pris des teints variés, cependant que parfois volent doucement vers le sol quelques feuilles jaunies, tels des oiseaux au plumage doré. L'air semble léger et comme nerveux; il apporte le moindre bruit sans le diminuer. Un chien qui aboyait vers le village avait l'air d'aboyer là tout près. Les cloches carillonnaient à l'église d'Hudson, de l'autre côté de l'Ottawa, sans doute pour un baptême. Le son m'arrivait clair, très doux, comme

lumineux dans l'air de lumière ayant quelque chose de très chaste; on aurait dit des âmes religieuses qui s'envolent.

Durant ma contemplation prolongée, la foule s'était écoulée peu à peu et je me trouvais seul dans le recueillement complet de cette belle nature.

"Vous vous oubliez à regarder le pays" me dit une voix qui me fit sursauter.

C'était le brave sacristain, qui fermait les chapelles et qui s'appêtait à descendre.

— "Eh oui ! mon brave Jean, lui répondis-je, le coeur s'attache avec une passion désespérée à toutes ces beautés qu'il me faudra quitter bientôt. Je voudrais tout retenir et tout emporter avec moi au Séminaire."

Et nous fîmes route ensemble, en devisant de l'édifiant pèlerinage. Dans la montagne si animée une heure auparavant, tout bruit s'était tu, et le silence envahissait la campagne. Les pèlerins avaient repris le chemin du foyer domestique, le coeur plein de grâces et de pieux souvenirs.

CUEILLETTE DES POMMES

20 septembre — Ce matin, comme je quittais la maison pour aller à la messe, une brume opaque confondait le ciel avec la terre, abolissant tout ce qui m'entourait et empêchant de distinguer les objets à dix pas.

Bientôt, comme de l'ouate qui se déchire, la brume s'aminçissait, s'effritait par endroits. Tout à coup, je me vis entouré d'arbres et de prairies. J'arrive au village. Sur la gauche, j'aperçois là-haut les deux montagnes pareilles à des surveillants austères. Seuls le lac et ses bords ne se révèlent pas encore ; mais sur les pentes plus proches, les sapins sortent un à un, se dressent, se rapprochent comme une armée en marche aux innombrables troupes sombres.

.....

Au moment où je quitte l'église, le lac est dégagé ; ça et là seulement, sur la rive opposée, traînent encore de grandes écharpes, soulevées à peine, aussitôt retombées, se déchirant à toutes les branches, s'accrochant à tous les sommets.

La journée s'annonçait belle et chaude. Elle le fut en effet. Nous en avons profité pour commencer la récolte des pommes. Dans quelques jours, il me faudra reprendre le chemin du Séminaire ; je mets une ardeur intense à jouir de cette fin de vacances.

L'automne si précoce au Canada a déjà succédé à l'été si court, et nous fait songer involontairement à l'hiver qui sera si long. C'est sans doute pour cela que cette saison revêt chez nous une mélancolie douce qui doit être plus prenante que partout ailleurs.

Aux arbres les feuilles qui avaient des teintes si soyeuses au printemps pour abriter les nids, se sont successivement hâlées au soleil d'été. Dans la grande lumière, sentant la fin proche, leur vie se fait plus ardente ; sous la baguette de ce magicien qu'est l'automne, elles commencent à prendre les couleurs variées qui

iront s'accroissant de plus en plus pour le plaisir des yeux ; le brun bronzé, rouillé, le rouge sanguin strié d'or, le jaune ardent, le jaune pâle, au milieu du vert qui résiste désespérément. Au printemps, ces feuilles étaient gonflées de vie ; à présent, on peut dire qu'elles entrent en agonie pour quelques semaines. Mais avant de disparaître, elles veulent parer coquettement la montagne d'un grand manteau de fête. Puis le vent plus froid les emportera toutes les unes après les autres de son souffle mortel dans un tourbillon où elles se débattront follement, semblables à un essaim de papillons aux ailes de toutes nuances. Seul le pin gardera sa couronne, fier et narguant la tempête, à côté de ses compagnons aux formes squelettiques.

Pendant que je me fais ces réflexions, nous arrivons au verger. Les pommiers sont là qui penchent vers nous leurs bras noueux, chargés de fruits rouges ou dorés sous les feuilles brûlées nous invitant à tendre la main pour les cueillir.

Un panier passé au bras, nous nous mettons à la récolte. Les mains s'élèvent, s'abaissent, s'élèvent de nouveau. Les paniers s'emplissent rapidement.

Quand un panier est plein, on va le verser dans le quart placé près de l'arbre. Mon père et Charles enlèvent celui-ci et le chargent dans la charette qui stationne au bout du verger.

Quoiqu'à l'entrée de l'automne, la journée est très chaude. Dans l'herbe les grillons se disent d'incroyables choses, et les cigales insouciantes qui croient encore à l'été, redisent leur stridente et bizarre symphonie.

De temps à autre, l'un d'entre nous entonne quelque mélodie canadienne. On l'écoute et on lui répond en refrain sans interrompre la besogne. Ne sommes-nous pas d'une race foncièrement gaie qu'un rien porte à rire ou à chanter, et pour qui la bonne humeur raisonnable est à l'ordre du jour.

Et sur tout cela, sur ces chants, sur ces pommes colorées, sur ce feuillage ardent se lève le belle lumière d'or qui transforme, embellit toute chose.

Au cours du travail, j'ai observé que les oiseaux migrateurs commencent à se rassembler en troupes dans les champs. L'été étant bien fini, l'humeur voyageuse reprend le dessus, les manœuvres commencent ; les petits se préparent au grand parcours et s'entraînent en poussant des cris. J'ai vu de véritables essaims d'oiseaux tourbillonner, plonger dans l'air, raser le sol d'un vol capricieux, où l'on devinait l'inquiétude du prochain départ. Des hirondelles se posaient sur les barrières du verger, s'alignaient, gazouillant, présentant les unes le bec, les autres le dos, de sorte que les petites queues fourchues et les petites poitrines blanches alternaient. Elles lissaient leurs plumes, puis s'envolaient toutes

ensemble avec un grand frémissement d'ailes, comme une trombe et décrivaient de grands ronds au-dessus du pacage voisin, tandis que des linottes exécutaient autour des vaches, comme de petits clowns, des pirouettes et des culbutes.

“Je suis comme les oiseaux voyageurs, pensai-je ; je dois m'apprêter à quitter le pays, et le mot “adieu” me semble inscrit partout.” Je dus faire un effort pour chasser cette pensée qui menaçait de transformer en tristesse toute la beauté de cette journée.

Je voudrais perdre la notion du temps, oublier que chaque jour, chaque heure rapproche le moment du départ, que les minutes coulent et courent, et s'enfuient inlassables, insaisissables, amenant la minute suprême des adieux.

MON DERNIER JOUR DE VACANCES

23 septembre — Mon dernier jour de vacances au pays natal s'achève; j'ai voulu en jouir douloureusement. Tout le monde dort à la maison. Je suis venu m'enfoncer au salon pour fixer les impressions qui se pressent en mon âme.

Tout est prêt. J'ai fait mes adieux aux vivants et aux morts, aux êtres animés, à la nature insensible. Après la messe entendue à l'église paroissiale, j'ai pris le chemin du petit cimetière ensoleillé et paisible où il fait si bon dormir, qui renferme la tombe où reposent l'aieule, le petit frère et la petite soeur. Quelques marguerites blanches s'épanouissaient encore dans l'herbe, pareilles à des étoiles d'argent. J'en ai cueilli la fleur candide, et je l'ai placée religieusement dans mon livre de prières. Puis au presbytère, chez les parents et les amis, j'ai recueilli les mêmes souhaits sincères de santé, de réussite et de bonheur; avec tous j'ai échangé les mêmes promesses du souvenir.

En revenant de ces visites, je me suis enfoncé une dernière fois dans le silence des bois, puis j'ai parcouru les champs paternels, examiné en détail tout le jardin. Je me suis empli les yeux et la mémoire de tableaux aimés dont les mois qui vont suivre seront tout embellis. Ah! comme les arbres, les plantes, les fleurs ont pris un aspect touchant et charmeur! Jamais une telle poésie ne s'est dégagée des choses; jamais, m'a-t-il semblé, les oiseaux n'ont modulé de si mélancoliques refrains; jamais le calice de mes fleurs ne s'est entr'ouvert plus gracieux.

Je m'oubliais à considérer chaque objet avec le regard avide et poignant de l'adieu, avec cette sensation vive que demain, à la même heure, je ne pourrais plus le contempler. En tumulte, les souvenirs de ces mois de vacances montèrent à mon cerveau pour rendre ma tristesse plus grande. Mon âme était lourde de tous ces souvenirs et j'allais lentement considérant tout.

Pour secouer cette rêverie déprimante, je pris mon chapelet et me dirigeai vers un petit champ de blé d'Inde encore sur pied, où mon père coupait en ce moment la provision du bétail. Je l'apercevais au milieu des tiges pesantes et superbes, travaillant

vite et sans arrêt comme un homme jeune. Je le vis quelque temps après, se redresser et regarder le toit de notre ferme d'un regard amoureux. Debout, dans le moutonnement jaune et vert de son champ, il avait grand air dans ce jour finissant. C'était vraiment le maître céans de ce domaine. J'ai gravé cette image bien avant dans mon cœur ; je veux me le représenter souvent ainsi quand je songerai à lui là-bas.

Comme je le rejoignais, il achevait son travail. Je l'aidai à lier le tas de tiges coupées et voulus le porter jusqu'à la maison.

"Tu vas donc nous quitter, me dit-il, chemin faisant. Ce départ coûte toujours à notre affection. Mais que veux-tu, on n'a rien sans peine ici-bas. Et puis quelle joie de penser que dans deux ans tu diras ta première messe et tu nous béniras."

—"Vous avez raison, mon père. Aussi je fais volontiers à Dieu, une fois de plus le sacrifice de me séparer de vous tous qui m'êtes si chers. Du reste, pour les chrétiens qui s'aiment, il n'y a pas de distance véritable, ils se retrouvent en Dieu."

Au souper et durant la veillée, j'ai fait bonne contenance pour ne pas augmenter chez les miens la peine de voir s'arracher l'un des leurs. Mais je les regardais plus longuement, et moi-même je me sentais enveloppé du regard attendri des uns et des autres.

Demain matin, la sainte communion va renouveler ma provision d'énergie pour dire généreusement mon Fiat. Et alors, en avant pour Dieu et pour les âmes !

Deuxième Partie

Vacances d'hiver

L'ARRIVEE AU PAYS

31 janvier. — Je vis depuis deux jours au sein de ma famille, parmi tous ces êtres aimés qui enlacent toujours mon âme de liens bien étroits. Quand, en septembre dernier, je m'arrachais à leur étreinte, je pensais que c'était pour neuf mois. Et voilà que nos supérieurs ont décidé de nous donner désormais deux semaines de repos au milieu de notre année d'études, tout en diminuant d'autant les grandes vacances, par compensation. Cette importante innovation a été accueillie par tous les séminaristes avec une réelle satisfaction.

D'instinct j'ai songé à reprendre mon journal pour continuer à y noter mes impressions, à y décrire les scènes et les paysages de ma petite patrie, cette fois dans le cadre de sa parure hivernale, qui a son charme très particulier, son cachet tout canadien. Je vais m'appliquer à peindre les aspects si caractéristiques que présente la campagne à cette époque de l'année, dans un contraste saisissant avec les tableaux champêtres de la saison estivale.

Je suis parti de Montréal par une de ces matinées claires de notre hiver, au jour comme imprégné de la lumière de neige, qui intensifiait le bleu du ciel, les lignes des rues, les façades des maisons, jusqu'au reflet pâle du soleil. Par la fenêtre du wagon, je me plaisais à contempler de temps en temps la grande nappe immaculée, tranquille, monotone, déchirée seulement de bouquets d'arbres qui portent des voiles de dentelle de givre, piquée des

touffes noires des broussailles que poudrent çà et là de légers tulle blancs : le tout étincelant dans le jour lumineux.

A la gare de Como, mon père attendait pour m'emporter dans son traîneau jusqu'à la maison, à travers le lac dont les eaux ne coulent plus. Le froid mordant l'a figé depuis deux mois d'un bord à l'autre dans sa carapace de glace, durcie comme un métal. Rugueux et gercé par endroits, il n'est plus qu'un cadavre aux teintes d'albâtre, entre les rives ondulantes, où de grands roseaux désolés, inclinés sur la surface gelée, paraissent se lamenter qu'elle n'ait plus de reflet.

Dans le sleight léger qui glisse maintenant sur la route de l'Annonciation, les patins font crisser la neige qui semble fuir sous eux et les nazeaux du cheval exhalent avec un rythme régulier un double jet de vapeur. Engoncés dans nos pardessus, la toque rabattue sur les oreilles et le col relevé jusqu'au nez, impénétrables au froid piquant, nous allons bercés par les cahots légers, quand un patin s'enlève sur un monticule de glace. Nous volons à présent à travers le chemin du bois, sans aucun autre bruit que celui des grelots chantants pendus aux brancards. Elle est splendide à voir la forêt avec sa longue file de conifères qui ressemblent à d'énormes fleurs blanches; j'admire surtout les sapins majestueux drapés d'hermine qui laissent traîner jusqu'au sol leur robe riche. Et l'on respire avec volupté cet air de neige si vif, si pur, un peu grisant. Purifié de toute poussière organique par les fréquentes "poudreries", il fouette le sang, dilate les poumons et aiguise l'appétit. On éprouve comme une joie physique de vivre par cette matinée claire, dans la campagne blanche, ensoleillée. "Quel beau temps! m'écriais-je enfin. Il semble qu'on respire de la joie dans l'air..." "C'est le contentement de te retrouver "chez nous", mon garçon, me répondit mon père... Tiens, nous y voilà!"

A cet instant m'apparaissait "la maison", blottie sous sa cotonneuse capeline de neige. Des stalactites de glace frangeaient les gouttières du toit, formant une guipure inégale. Sous son costume de saison froide, elle n'en était pas moins accueillante sur le plateau transformé en immense tapis blanc, dans le cadre des tilleuls, des érables et des chênes de la montagne voisine qui dressaient leurs rameaux givrés comme d'énormes girandoles de cristal.

Et depuis les chaudes effusions de l'arrivée, je mène une vie retirée et comme engourdie dans la douce atmosphère de cette demeure, — où le poêle bien bourré ronfle jour et nuit, — que l'hiver rend plus sourde, plus intime, — et qui se trouve comme éclairée intérieurement d'une façon étrange par les célestes blancheurs du dehors.

INTIMITE FAMILIALE

2 février — J'aime les bonnes causeries du soir autour du poêle, dans le huis-clos des veillées prolongées, quand le vent souffle et secoue les fenêtres, où le froid a mis de légères guirlandes de givre.

Les Canadiens sont des "veilleux" par tradition, et c'est une tradition bienfaisante qu'il faut conserver.

Le crépuscule tombe rapide sur la ferme isolée : c'est la grave et silencieuse mélancolie des soirs d'hiver qui commence : c'est l'heure où les grandes idées d'infini, de destinée, d'amour et de mort se présentent le plus volontiers et avec une plus profonde signification à l'esprit humain ; mais c'est aussi l'heure que guette l'ennui, triste rodeur en quête d'une proie pour s'insinuer dans l'âme désœuvrée et y accomplir sa mauvaise besogne. Le jeune homme se rappelle la ville où il est allé passer quelques jours sous prétexte d'achats à faire, tandis que sa sœur rêve à tout ce qu'il lui a conté, au cinéma aux rues pleines de monde et de bruit, aux devantures de magasin qui miroitent sous les feux électriques et se découpent éblouissants dans la nuit sur la longue file sombre des maisons étalant au passant extasié, à travers les vitres embuées, des visions gargantuesques de vituailles, de pâtisseries et de sucreries, le fascinant par le déploiement habile des bijoux précieux, des étoffes chatoyantes.

Le danger de ces vagues songeries est très sérieux, me disait ce matin mon curé, et il importe d'en préserver les jeunes imaginations en leur offrant une réalité qui ait sa part de grâce et de rire. Il faut donc favoriser les veillées, avec ses chants que l'école aurait remis en honneur, avec ces contes dont un aieul se souvient encore. Nous avons hérité de nos pères l'esprit conteur. Toutes les légendes fleuries, cueillies au bord des eaux, parmi les nénuphars et les joncs des rivières ; toutes les histoires extraordinaires, inquiétantes, glanées par la crédulité le long des sentiers déserts, au creux des chemins, dans la profondeur des forêts ; tous les mystères impressionnants qui peuplent les halliers et les clairières : chevauchée des esprits dans la clameur des vents, danse des

feux-follets, lutins dangereux dans les nuits phosphorescentes de l'été, intervention des fées, les bonnes fées d'outre-mer qui ont traversée l'océan avec les premiers colons du Canada pour circuler entre les bois et le fleuve tout aussi bien que dans les landes bretonnes. Il ne faudrait pas oublier les histoires des saints qui sèment la bonne parole en faisant des miracles. Tout cela fait voir un monde charmant peuplé d'enchanteurs, de saints, de fées, de héros échappés d'un peu partout, et moralisant la jeunesse, chacun à sa manière. Cette collection pourrait s'enrichir de récits nouveaux grâce à une bibliothèque paroissiale qui fournirait des livres bien choisis de nature surtout à faire aimer davantage la poésie de la campagne. . . On y ajouterait un peu de musique partout où ce serait possible, du gramophone avec un roulement de disques dont le curé (je songe à tout cela, m'insinua-t-il) se ferait l'organisateur, pour être sur que des insanités ne circulent pas dans sa paroisse, sous prétexte de distraction.

Notre pasteur est un initiateur ouvert à tous les besoins actuels, malgré son âge avancé ; il est vrai qu'il est bien secondé par son vicaire pour réaliser ses plans d'apostolat moderne. Ne vient-il pas de mettre pour l'été prochain à la disposition des jeunes gens un terrain de jeux qui leur fournira les après-midi de dimanche la meilleure et la plus salubre distraction. "Nous nous y rendrons, dit-il, l'un et l'autre, pour en être le surveillant bienveillant." En manière de conclusion il m'a fait cette réflexion très juste. 'C'est aux mères de famille à rendre ainsi la maison attrayante, en y réunissant parfois quelques voisins sûrs. Dans les réunions mensuelles de la Sainte-Famille, je leur dis souvent que c'est à elles de sauver la terre en détresse, en lui gardant ses rêves, ses traditions et sa poésie, en la parant de fleurs et en y ranimant dans une maison plus accueillante et plus jolie, la flamme du foyer qui s'éteint." Pour sauver la terre, il ne suffit pas d'engrais chimiques il faut aussi en chasser la laideur et l'ennui, afin que la gaieté et la simple beauté rustique s'y épanouissent aussi naturellement que la violette le long des sentiers. Conservons ainsi à notre race son caractère de bonne humeur raisonnable qui fait les coeurs simples et doux.

Cette conversation avec mon vénérable curé m'a tellement intéressé, — car elle s'accorde avec toutes nos habitudes familiales, — que je crois en avoir reproduit fidèlement toutes les pensées.

LA NEIGE CANADIENNE

2 février — Ma mère s'entend à organiser de bonnes veillées de parents et d'amis. Elle en a décidé une pour ce soir, d'accord avec mon père: "Il faut bien profiter du séjour de Jean, a-t-elle dit, pour renouveler en son honneur la grande veillée du temps des fêtes, auxquelles il n'a pu prendre part." Et tous les frères et les soeurs d'applaudir de concert en trépanant de plaisir.

Depuis ce matin, tout le monde travaille pour redonner à la grande salle sa parure de Noël. Le long des murs courent des guirlandes de papier rouge et vert, coupées ça et là de cloches de même couleur. Aux quatre coins de la pièce apparaissent de beaux sapins où s'accrochent d'autres festons qui vont se rejoindre à la lampe du plafond. L'âcre senteur de ces arbres va se mêler à l'odeur appétissante du pudding et des tartes qui se préparent. L'atmosphère est en fête; on dirait qu'une joie frémit dans les moindres recoins du logis pour en pénétrer par avance tous les membres, unis dans une cordiale intimité. La famille de l'oncle Eugène de St. Pl. . . . a été invitée, ainsi que celle du père L. . . ., de la ferme voisine. Ils ont promis d'arriver de bonne heure, au rendez-vous, après le souper.

Ils vont avoir beau temps. Hier, il n'en eut pas été ainsi. Dans l'après-midi, une bise piquante, au long sifflement d'aquilon, chassait un givre cinglant qui venait se coller partout, et la nue sombre estompant les collines annonçait la neige prochaine. Vers cinq heures, elle se mettait à tomber, d'abord par petits flocons qui semblaient hésiter et choisir leur terrain avant de se poser, puis dru et vite, elle tissait comme un voile mouvant semé de fines paillettes blanches que des tourbillons mêlaient et emportaient, fouettant les arbres, les talus, les toits où elles s'entassaient sans bruit, s'écrassaient les unes sur les autres et semblaient vouloir ensevelir toute vie. Ce fut une "poudrerie du diable," dans toute sa fureur.

Ce matin, le ciel balayé par le vent d'ouest était d'un bleu limpide et clair. Tout était plus blanc que jamais; la nature

était en habit de gala. Les arbres de la montagne étendaient leurs branches sèches fleuries de givre nouveau. Les bâtiments des fermes semblaient pelotonnés les uns sur les autres sous un épais manteau d'hermine. Un peu plus tard le soleil s'est montré pour se mirer partout. Alors ce fut l'é�incelante apothéose du froid : un paysage blanc de féerie se dressait sous le firmament d'un bleu foncé. En allant à l'église, j'ai traversé le bois de pins que la neige fait silencieux et recueilli, d'un silence impressionnant qui semble élargir l'espace et chante à nos oreilles la gloire du Très Haut. Les troncs d'arbres s'y élevaient, comme des piliers de granit sombre, d'un sol de marbre de Carrare, et les branches étaient poudrées à neuf à coups de houppe maladroits. J'arrive au village : les toits ont leur coiffe ourlée de bordures splendides ; l'église retient aux sculptures de son porche des lambeaux déchirés de neige souple et molle, tandis que la flèche de son clocher monte blanche et floconneuse dans les hauteurs de l'air pur. La neige et le givre s'étaient accrochés à tout, laissant à tout leur liseré délicat et lumineux.

Je m'aperçois que les mots de neige et de blancheur reviennent souvent sous ma plume. Mais comment s'arracher à l'emprise de cette reine superbe de notre hiver canadien ; elle s'impose partout à notre admiration, avec sa candeur éblouissante et quasi immatérielle, symbole le plus charmant de la radieuse pureté des âmes. "Electa mea, candida, sicut nix in Libano." Ma bien aimée dit Jésus à l'âme vierge, vous êtes blanche comme la neige brillant au front du Liban."

Cette pensée me remet en mémoire les aperçus ingénieux que nous fit entendre au collège certain prédicateur, un jour de fête de l'Immaculée Conception ; il avait trouvé le vrai moyen de nous faire comprendre et aimer la vertu angélique en frappant nos imaginations de jeunes canadiens.

D'où vient la neige ? disait-il. Des trésors de Dieu ; elle est exclusivement l'oeuvre de Dieu. Dieu seul la forme, en cristallisant dans l'air la vapeur d'eau qu'ont aspirée les rayons de son soleil. C'est lui aussi qui la répand : "Dat nivem ;" lui qui, quand il le veut, en accélère la chute. Eh bien ! il en est de même de la neige surnaturelle. Elle aussi vient de Dieu. Par le Baptême, Dieu a fait à l'âme une aimable et chaste parure, et, si elle vient à disparaître au souffle des passions, comme fond la neige au souffle brûlant du midi, il n'y a que Lui qui puisse la rendre à qui l'a perdue, par un mouvement de sa miséricorde et de sa puissance, en lavant l'âme souillée mais repentante avec le sang de l'agneau : "Seigneur, s'écriait David, vous me laverez et je de-

viendrai plus blanc que la neige. "Lavabis me, et super nivem dealbor."

Première leçon de la neige. En voici une seconde. Que la neige est belle dans les grandes plaines ou dans les profondeurs des forêts, et comme elle y reste blanche ! On a le temps de jouir de cette blancheur qui s'étend au doin. Dans les villes, sous les pieds des passants, en quelques heures, c'est une bouillie noirâtre enlevée par les équipes de balayeurs. Mais même dans les vallées les plaines et les bois, elle finit pas disparaître, quand vient le printemps, sous le soleil ou la pluie, et se change parfois en une fange hideuse. Elle ne demeure que sur les sommets des hautes montagnes. C'est là, seulement, que sont les neiges éternelles. Là elles résistent à tout ; là elles sont préservées des contacts et des empreintes qui plus bas pourraient les souiller. Image frappante de ce qui se passe dans le monde surnaturel.

La pureté ne reste pas dans les âmes vulgaires, sensuelles, éprises des choses terrestres, qui ne luttent pas contre la trivialité et la bassesse de leurs inclinations, contre les désastreuses influences, par les nobles désirs, par la prière. Elle se salit, se corrompt, se souille à peu près infailliblement, dans ces bas-fonds, sinon de suite comme la neige des plaines et des vallées au printemps.

Où ces âmes se couvrent de boue, tandis que, au contraire, celles qui se maintiennent sur les hauteurs, demeurent dans la pureté et l'honneur. La fragilité humaine ne leur permet pas sans doute d'atteindre des cîmes assez inaccessibles pour éviter toute faute vénielle. Mais ces taches s'effacent en elles aussitôt qu'elles apparaissent, par des actes d'amour de Dieu ; neige divine qui ne cesse de tomber du ciel pour les recouvrir sans retard de sa victorieuse candeur.

O mon Dieu, c'est vous qui donnez la pureté, comme c'est vous qui répandez la neige. Je vous la demande avec instance pour ressembler à la Bienheureuse Vierge Marie. La pureté, pas plus que la neige, ne persévère que sur les hauteurs ; elle n'est éternelle que là. Elevez donc bien haut mon cœur, mes désirs, mes affections, mes habitudes, ma vie toute entière : "Sursum !" Que la pureté soit pour mon âme comme la neige pour la terre.

O Jésus, ô Marie, je vous recommande le cœur de tous nos jeunes gens chrétiens, sollicités par les puissances mauvaises. Accordez-leur la grâce de se défier d'eux-mêmes et de se confier en vous, et ils donneront au monde cet étonnant spectacle : la neige sur un volcan, plein de flammes, la chasteté dans un cœur de vingt ans, dans un cœur où grondent d'ardentes et impétueuses

passions. L'amour de Dieu aura tempéré ces ardeurs mortelles pour y substituer sa chaleur intime et féconde qui préparera les riches moissons de l'avenir. La pureté aura été pour leur âme, comme la neige pour la terre, un chaud vêtement de laine blanche: "nivem sicut lanam."

Je m'aperçois que je me suis oublié avec mes feuillets ; l'horloge vient de faire entendre cinq coups bien distincts. Il faut souper de bonne heure pour être prêts à recevoir nos invités. Je ferme mon journal ; demain, je lui confierai le récit détaillé de notre fameuse veillée.

VEILLEE CANADIENNE

3 février — Tout s'est bien passé hier soir dans notre "castel:" ce fut une joyeuse veillée de parents et d'amis. Au dehors le froid était violent, mais l'air calme, le ciel pur de tout nuage un ciel polaire qui semblait déverser de la glace sur tout ce qu'il aouchait. Mais cette "belle gelée" n'était pas pour arrêter l'oncle Eugène, et dès huit heures, dans le grand silence de la nautre ensevelie sous la neige, un joyeux son de clochettes nous annonçait que "la Grise" nous l'amenait bon train dans le vaste traîneau de famille, bien capable de contenir avec lui sa femme ses cinq garçons et ses trois filles. L'instant d'après, tous faisaient irruption dans notre grande salle décorée. Nos voisins les y avaient devancés: le père L. . . . avec sa femme, ses trois garçons et ses deux filles.

On échange les premières salutations d'usage et de si belle façon: "Salut un chacun, — il fait méchant dehors, — on est mieux icite." On se dépouille de ses pardessus: manteau d'astrakan ou de loutre, capots de chats sauvage ou de loup cervier, longs gilets de laine ou grandes robes de cariole serrées à la ceinture par un cordon. De suite les groupes se forment, déterminés par l'âge respectif.

Nous présentons ainsi une réunion nombreuse, variée et pittoresque. Près du poêle s'assoient gravement les hommes, qui presque aussitôt, "chargent" leur pipe de vrai tabac d'habitant pour tirer "une touche", chacun prenant un tison pour allumer. Et bientôt montent des nuages d'odorante fumée qu'ils contemplent béatement, enveloppés de la douce chaleur qui se dégage du foyer. Car on l'a bourré ce "dieu du logis" d'épinette qui fait un feu soutenu et régulier et de bouleau au grain serré qui ne se consume que lentement. Ils causent doucement ces chefs de famille, et de leurs jeunes années, et des récoltes passées. . . et d'un tel ou d'une telle qui ont quitté le pays, et du défunt curé, etc. . . Ils rappellent tout cela à voix basse, sans doute dans la crainte de voir s'envoler ces souvenirs, sur un ton monotone, un peu chan-

tant, sans gestes, avec seulement un plissement des paupières de temps en temps.

"Les commères" en ce moment vont et viennent pour aider à la maman qui met la dernière main à son réveillon, mais surtout pour lui raconter de suite et tout à la fois les derniers événements de la chronique locale et régionale. Tout à l'heure, elles se réuniront de l'autre côté du poêle, pour continuer à s'entretenir un peu de tout et de quelque chose encore . . .

À une autre extrémité, un peu à l'écart, s'est assemblée la jeunesse, pour causer aussi un brin, mais surtout pour rire et s'amuser bien bonnement. J'en suis ; et pour commencer, je propose de jouer aux énigmes. L'un après l'autre, on se jette les questions, indéfiniment, chaque réponse est scandée d'un "non !" chanté, modulé comme une finale de refrain, jusqu'à la découverte du mystère par le plus malin, ou de guerre lasse, par le donneur d'énigme lui-même. Dites, devinez ce que c'est : dans un salon, trente demoiselles vêtues de blanc et un monsieur habillé de rouge au milieu ? La bouche avec les dents blanche et la langue rouge ! . . . À mon tour, devinez : jupe courte, jambe longue ? La cloche ! . . . Et ceci : rouge, rouge, ronde, ronde, haute sur pied ? La cerise !

Je me sens pris d'une verve enfantine à ce feu roulant : j'ai dépouillé pour un temps ma gravité de théologien, et je cherche dans ma mémoire les devinettes oubliées. Les rires perlent, fusent, tombent en cascades, cependant que nos parents, à nous entendre gazouiller ainsi, sont tout heureux. De temps en temps ils interrompent leur causerie, cherchent à saisir au vol ce qui est drôle, pour reprendre de plus belle le fil de leurs propos.

Mais on se lasse de tout. Peu à peu le jeu tourne à un doux babillage qui coule de toutes les langues, aimable et pas sucré, malin et pas méchant, combinant dans de justes proportions et le poivre imperceptible de la taquinerie et le miel débordant de l'amitié sincère et pure.

Nous nous levons enfin pour nous secouer un peu et nous nous mêlons aux autres cercles. La conversation devient générale, émaillée ça et là de ces plaisanteries traditionnelles et spéciales, incompréhensibles hors de notre cercle, mais soigneusement conservées avec toute leur saveur pour le petit cénacle privilégié.

Tout à coup, dans un cri strident, mon nom retentit : "Cousin Jean, une histoire !" C'est la petite Suzanne qui lance cet appel spontané ; et tous d'appuyer la demande : "C'est en ton honneur que nous sommes réunis — nous ne t'avons pas si souvent tu nous dois cela ! . . . Il fallait bien s'exécuter. Heureusement j'avais bien présent à l'esprit une légende du moyen âge que

j'avais lue récemment dans un Almanach et que j'avais fort goûtée. J'y allai de ma légende.

"C'est un conte de Noël, commençai-je par manière d'exode insinuant ; comme je n'étais pas ici au moment des fêtes, vous m'excuserez de le servir si tard, en hors-d'oeuvre. Ecoutez. "Et tous d'observer un silence quasi religieux, du plus grand au plus petit en me dévorant des yeux.

"Lorsque les rois de l'Orient qui comprenaient la langue des étoiles, arrivèrent à Bethléem, ils rencontrèrent les bergers en adoration près du nouveau-né qui dormait. Devant la pauvre crèche les bergers avaient étendu une litière de fleurs des champs ; car en Palestine, où la température est beaucoup moins basse que chez nous, il y a encore des fleurs en janvier. Les mages, plus riches, répandirent autour du berceau, l'or et les pierreries, l'encens et la myrrhe embaumée. A la vue de ces trésors, les bergers regardèrent mélancoliquement leurs piteuses offrandes : Quelle chétive figure, pensaient-ils, vont faire nos fleurs d'hiver quand Jésus s'éveillera ! L'Enfant-Dieu s'éveilla ; et tout souriant il écarta doucement les vases remplis d'or, les urnes débordantes de parfum, et, recueillant une pâquerette des prés, il l'effleura de ses lèvres. C'est depuis ce baiser divin que les marguerites, autrefois toutes blanches, ont des lèvres roses et une robe d'or. Vrai, le baiser divin embellit, transfigura du coup non seulement les pâquerettes, mais toutes les fleurs des champs."

"C'est juste, repartit mon père ; j'aime en toutes choses la beauté simple. La rose de l'églantine par exemple, légèrement vêtue de pourpre, me paraît incomparablement plus belle que les grosses roses de nos jardins. Elle semble avoir été déposée directement par la main du Créateur sur la haie vive qui borde le chemin ; les autres, dans leur toilette civilisée, laissent trop voir la main de l'homme."

"Oh ! repris-je, comme nous nous comprenons bien, mon père, dans l'amour du beau sans apprêt, sans ajustement compliqué qui pare la nature. Mais laissez-moi tirer de mon conte une morale encore plus élevée à l'adresse des plus jeunes, et sous une forme de prière :

"Petit Jésus, faites-moi pratiquer en tout la belle vertu de simplicité qui vous plaît tant ; pour cela faites-moi une âme point compliquée, facile à déchiffrer, ni composée, ni compassée sans prétention et sans hypocrisie se montrant bien naturellement sans s'inquiéter si on la regarde ou non, uniquement préoccupée de vous plaire, à vous qui ne la perdez pas de vue."

J'avais fait ma part, content d'avoir jeté en passant une note édifiante. L'oncle Eugène dut s'exécuter à son tour pour

raconter le conte d'une fée généreuse qui procure le prince charmant à une aimable cendrillon; et mon père toujours sérieux fit vibrer dans nos coeurs la fibre patriotique en rappelant quelques détails émouvants de l'histoire de la conquête, auxquels le père L. . . . ajouta les siens sur l'exploit du Long-Sault par Dollard. Quelle merveilleuse force nous pouvons puiser dans ces récits, en faisant revivre sous nos yeux chacun des lieux où s'est cristallisée l'âme nationale, en évoquant les exemples entraînants de tous les héros qui ont fait notre race. Nous apprenons ainsi ce que nous devons conserver au prix de tous les sacrifices, ce qui mérite un culte respectueux et courageux, dans l'éternel mouvement des choses.

Durant cette séance de narrations variées, le vent s'était élevé. On l'entendoit souffler sur la campagne: les carreaux tremblaient dans leurs châssis, la girouette grinçait désespérément sur le toit, les sapins gémissaient dans le bois voisin ainsi que des âmes en peine. Qu'importe pour l'instant: dans la pièce close, on s'amuse en narguant l'hiver qui pleure dehors, et je comprends mieux la pensée d'un de nos écrivains du terroir: "L'hiver, la maison est le centre du monde, et le poêle, le centre de la maison." Pour nous en donner l'illusion plus complète, le gel n'a-t-il pas fait autant de plaques de verre dépoli opaques qui abolissent le monde du dehors tout en mettant à nos fenêtres de jolis rideaux aux dessins capricieux.

— "Si ça ne passe pas, dit ma mère à nos parents de St Pl., nous nous arrangerons pour vous garder jusqu'à demain; nous dédoublerons les lits."

"La moitié viendra chez nous, repartit le père L. . . ; ce n'est pas loin. Ne nous troublons pas. Jusqu'au bout, la belle humeur est à l'ordre du jour . . . ou de la nuit . . ." Et il souligna son bon mot d'un rire sonore auquel nous répondons d'un sympathique accord.

Nous avons là un exemple vivant de l'hospitalité canadienne. Pas de froideur pour le coeur canadien. Notre neige fond au soleil de la cordialité.

"En avant la musique, "s'écrie mon frère aîné. Et le petit phonographe est monté; plusieurs morceaux se succèdent, dont un solo du chanteur canadien Dufault.

"Charles, chante-nous toi-même quelque chose à présent", demande mon oncle.

"Ta voix n'est-elle pas pour nous aussi belle que la voix de ce ténor", réplique le père L., en regardant avec attention sa grande fille Madeleine.

Un flot de sang monte sous la peau transparente du visage de la douce enfant, projetant ses ondes rosées jusqu'à la naissance des cheveux noirs. Encore un mariage en perspective.

Mon frère s'est levé en souriant, sans se faire prier, et attaque "Marianne s'en va-t-au moulin", dont le refrain est repris en chœur par tous. Charles regarde droit devant lui pendant qu'il chante. Dans ses yeux, on sent passer toute la poésie de nos campagnes laurentiennes. Provoqué par des applaudissements répétés, il nous fait goûter plusieurs autres de nos chansons si pleines de saveur rustiques. Quand il se tait, ses prunelles cessent de rêver et se tournent instinctivement vers Madeleine qui ne l'a pas quitté des yeux, et semble encore perdue dans le ravissement.

"Vous avez une belle voix" lui murmure-t-elle.

Et il s'en va s'asseoir tout heureux emportant dans son cœur une provision de joie. Ma mère annonce solennellement que c'est le moment du réveillon. Et pendant que les "femmes" aidées gaiement de la jeunesse, s'occupent du service, les hommes se remettent à causer gravement, j'allais dire pieusement, et nous, les jeunes gens nous les écoutons avec respect. Ils parlent de l'inépuisable sujet de conversation entre terriens: des saisons "qui réveillent la terre." Ils ont des expressions bien personnelles pour peindre à leur manière les aspects changeants. D'un air sententieux ils pronostiquent à tour de rôle ce que sera cette année le printemps et l'été; chacun, selon son tempérament, détaille ses espérances ou ses craintes pour l'année qui s'en vient. L'almanach est mis à contribution. Puis tout naturellement on se reporte encore "au bon vieux temps" à la vie de chantier où l'on cognait dru, où l'on mangeait ferme la soupe aux pois et les tranches de lard. Mon oncle nomme le pays du lac Saint Jean où il passa plusieurs années à faire de la bonne terre toute neuve dans un terrain "planche".

"C'est pas pour dire, mais "j'aimais ça sans raison à m'agripper aux souches qui s'entêtaient à ne pas lâcher. Depuis je suis venu m'établir par "icitte", "après m'être be ngréé de femme." Il dit cela en coulant un oeil malin du côté de ma tante.

"La terre est ben bonne pareil dans ces paroisses, prononce le père L. . . . , et l'on a beau à travailler."

En les entendant échanger ces propos, je me sens fier d'appartenir à cette race belle et forte, résistante et solide comme les arbres de nos forêts, race attachée passionnément à cette terre arable, riche et fertile, qui semble s'infiltrer en nous, courir dans nos veines, rendre notre sang plus généreux. Ils étaient beaux à contempler en ce sanctuaire familial ces hommes des champs dans la simplicité honnête de leurs yeux et la franchise de leurs

gestes rares; l'expression de leur visage créait l'impression qu'ils étaient braves à la peine et loyaux à Dieu.

On fit honneur au pudding arrosé de sirop d'érable, aux tartes détrempées de crème pure, aux pommes fameuses. Le café sucré au goût de chacun renouvelait l'appétit avec la belle humeur. Une séance de "tire" vint mettre le comble à la joie générale; c'était à qui ferait couler de meilleure façon le sirop doré sur la neige blanche de son bol, et se servirait avec le plus d'art de la palette de bois, pour le faire passer ainsi solidifié jusqu'à la bouche gourmande.

Cependant la haute et vieille pendule espaça tout à coup dominant le gai tumulte, ses douze coups tranquilles, calmes et unis comme pour nous rappeler à la réalité de l'existence. Les regards des pères et des mères se croisèrent, et d'un mouvement unanime, nos hôtes d'un moment songèrent au départ. Par bonheur le vent était tombé, et la "grise" fut attelée au traîneau de mon oncle.

On se sépara non sans avoir fait vibrer la maison des accents patriotiques de l'hymne au Canada. Des "au revoir" et des "good bye" animés furent échangés et le traîneau s'envola sur la route glacée, tandis que nos voisins remontèrent chez eux par un chemin raccourci où leurs pas s'enfonçaient avec des crissements de chauve souris dans la couche moelleuse de la neige.

Je jette un regard sur la campagne. Au-dessus de l'immense couche d'ouate qui recouvre la terre, la voûte d'un ciel sans lune s'étend plus sombre semble-t-il, par le contraste, mais constellée de points lumineux qui paraissent de givre d'or. Au-dessus du toit la fumée monte blanche et droite dans l'air froid vers les étoiles.

Du détour voisin de la route, les brises d'une chanson parviennent à mon oreille, dans le grand silence de la nature endormie; c'est le dernier écho de notre fête de famille.

Je rentre et nous disons la prière du soir sous le vieux Christ suspendu à la muraille, pour remercier le Seigneur des joies accordées, et nous sentons descendre en nous la grâce pour les tâches de demain.

PLAISIR DU PATINAGE

5 février — Je reviens de patiner. Assis devant le petit bureau du salon, j'écris mes impressions dans le jour cru, intense, qui, par la fenêtre double, monte de la campagne, se reflète au plafond, s'insinue dans tous les recoins de la pièce, avive tous les objets.

Notre hiver canadien réserve à ceux qui savent l'affronter des trésors de santé et des joies bien vives. La glace, la neige deviennent la source de nos plaisirs. Toute notre vibrante jeunesse aime à s'adonner avec entrain à la griserie des sports, plus capiteux encore dans la blancheur lumineuse de la nature hivernale.

Sur la surface glacée du lac, déblayé de toute neige, les amateurs du patinage décrivent leurs courbes savantes avec des yeux pleins de bonheur, et des joues rouges et fraîches comme des pommes fameuses. Quel délice de glisser, de s'envoler ainsi tout seul dans l'air vif et léger; on a l'illusion d'avoir des ailes. Lamartine en a bien exprimé le charme: "Se sentir emporté avec la rapidité de la flèche et dans les gracieuses ondulations de l'air, sur une surface plane, brillante, sonore; s'imprimer à soi-même, par un simple balancement du corps, et, pour ainsi dire, par le seul gouvernail de sa volonté, toutes les courbes, toutes les inflexions de la barque sur la mer ou de l'aigle planant dans le bleu du ciel, c'est une telle caresse des sens, un si voluptueux étourdissement de la pensée, que je ne puis y songer sans émotion. Les chevaux mêmes que j'ai tant aimés ne donnent pas au cavalier ce délir que les grands lacs gelés donnent au patineur."

Hier après-midi un match de hockey fut organisé parmi nos jeunes gens. Un nombreux public est venu assister à ce jeu toujours si impressionnant. A chaque extrémité de la vaste piste, deux poteaux se dressent, entre lesquels les joueurs de chaque camp, armés de leurs crosses recourbées, essaieront tour à tour de faire passer le palet. Les voilà partis. Tantôt ils chargent, et brusquement arrêtés, reviennent soudain en arrière. Ils sont ici et là et partout à la fois. L'acier brillant des patins zèbre la

glace. Aux imprécations des adversaires se mêlent les cris des assistants. Penché en avant dans une course folle, un joueur se rue vers le but. D'autres le suivent pour lui prêter main forte. Le palet vole de crosses en crosses, si vite qu'on distingue à peine les divers mouvements qui se croisent. Ils arrivent, ils sont tout fiers! L'ennemi s'élance: quelques-uns roulent ensemble. Soudain, projeté en l'air par un coup plus hardi, le palet passe entre les deux poteaux; et la partie continue plus furieuse encore.

Cependant le soleil descend vite à cette époque de l'année. Tout à l'heure il était au sommet des arbres de la rive droite, énorme ballon vermeil. A présent il n'est plus qu'une corne sanglante, émergeant du front des collines; bientôt il aura disparu, comme si une haleine soudaine l'avait soufflé. Aussi bien la partie s'achève, au milieu des hourrahs qui saluent les vainqueurs. Et l'on s'en revient tranquillement en échangeant ses jugements sur les différents joueurs.

OH ! LES BELLES GLISSADES

6 février — Avec le patinage, la glissoire ou le toboggan. De notre ferme jusqu'à la route de la Trappe, le terrain s'étage en petits plateaux successifs qui favorisent à merveille un tel sport. Chaque année, dès décembre, mes frères ont soin d'y préparer savamment une piste de glace qui pourrait rivaliser avec celle du Mont-Royal. Au bas du dernier plateau, il y a même un virage à muraille de glace verticale, presque renversée sur elle-même, qui permet à nos sportmen convaincus de renouveler leur élan, suffisamment pour revenir au pied de ce plateau.

Tous les jeunes des environs, qui prêtent volontiers leur concours pour l'entretien de cette "côte", s'y donnent rendez-vous après la classe et les jours de congé. A plat ventre sur leur traîneau d'acier, ils plongent la tête en avant du sommet de la piste, glissent avec audace à une allure vertigineuse. C'est une descente à pic de plateau en plateau, qui fait bondir le véhicule. Les voilà en haut du virage qui les rejette en bas. Ils tournent, emportés dans une course folle, presque sans voir, dans le dédale d'un diabolique tourniquet. Arrivé au terme, la traîne remonte, tirée par son propriétaire. La montée est un peu pénible, et plus longue que la descente; mais rien de plus hygiénique que cet exercice violent dans l'air vif qui dilate la poitrine.

A certains jours, les pentes fourmillent de l'incessant va-et-vient des "glisseurs" qui remontent pour descendre aussitôt. Quelquefois ils vont deux ensemble, encastrés entre les jambes de l'un et de l'autre et se tenant par la ceinture. Ou bien, à plat ventre en avant l'un remorque derrière lui un autre qui le tient par les jambes. D'autres s'attèlent en file et forment un immense train dont l'arrière ondule et balaie la piste. Le capitaine crispé à sa direction fonce en avant, amenant une grappe humaine désespérément accrochée derrière lui. Rapide comme un boulet, l'engin passe, saute, dérape, flotte sur un seul patin, manque à verser: c'est une course à l'abîme, impressionnant à re-

garder. Mais eux, les intrépides, vont tous les nerfs tendus, les yeux et les tempes cinglés par le froid, dans une griserie de vitesse, avec la sensation un peu angoissante, exquise, que le traîneau va se briser d'une minute à l'autre, ayant le désir d'aller plus vite encore et comme un absurde besoin de sourire. Au tournant de glace, l'émotion est à son comble; le capitaine imprime à temps la direction voulue, sans une seconde d'inattention et d'hésitation tous les équipiers se penchent, leur visage collé contre la paroi verticale qui les domine; ils sont passés. Rarement il y a des chutes; on en est quitte alors pour rouler pêle-mêle sur le sol et se relever tout blanc. Les cris, les appels se croisent, c'est une effervescence, une ardeur incroyables.

Et maintenant les voilà qui remontent la pente dans la neige friarde, gais, actifs excités par l'exercice, le torse cambré la démarche allégée par les enjambées longues. Ils devisent à voix haute du tour effectué; et passionnés pour la lutte et l'effort accompli, ils méditent de nouvelles glissades et de nouvelles victoires.

Rien de plus vivifiant pour les corps, ai-je dit; mais aussi pour les âmes, dans le charme émané du sol blanc, qu'il scintille durant le jour sous un soleil éclatant, ou qu'il soit baigné durant la nuit de la pâle lueur de la lune. Peu à peu, d'année en année un peu plus, la neige devient l'incomparable amie.

UNE PARTIE DE RAQUETTES

8 février — Hier après-midi, je suis monté en raquettes au Calvaire avec mon frère Maurice.

L'hiver, on se sent comme emprisonné par l'immense tapis de neige qui fuit par-delà l'horizon; si l'on veut s'y aventurer, on enfonce jusqu'aux genoux et bientôt on renonce à semblable expédition. Mais on n'en éprouve que plus le désir d'espace et de liberté. Inaccessibles, attirants, les bois sont là qui cachent leurs mystérieuses beautés, sous une parure de gemmes étincelantes. Pour six mois, les Canadiens s'en verraient écartés, s'ils n'avaient la merveilleuse raquette, dont l'usage permet d'affronter les épaisseurs amoncelées. Alors au lieu d'enfoncer gauchement et péniblement, chacun court rapidement et à sa fantaisie. On goûte la sensation de marcher mollement, sans heurt, sans trépidation, sans poussière. Seul, au milieu des solitudes blanches, on se sent un instant roi des espaces, comme maître de l'infini. Et l'on avance sous les voûtes profondes de la forêt qui livre tous ses secrets. Les sapins semblent sommeiller sous les blancs festons qui courent sur les ramures noires; de loin en loin, une lourde branche, ployant sous le faix, s'incline comme pour esquisser une révérence, puis se redresse soudain après s'être déchargée de l'importun fardeau.

Après avoir erré à l'aventure, choisissant à dessein les endroits, plus difficiles d'accès au temps de la pleine végétation, nous parvenons tout essoufflés au sommet de la montagne du Calvaire.

Tout en nous reposant, je contemple le panorama qui se déroule à nos regards, si différent de celui que je décrivais en septembre dernier, et je tâche de faire saisir à Maurice l'impression de grandeur qui se dégage de cette salitude et de cette immensité.

En bas, la campagne s'étend au repos sous le grand manteau d'ouate. La route de la Trappe s'allonge en face, piquée de

quelques points mouvants précis sur le blanc : minuscule, très net, un traîneau attelé glisse rapidement et en ligne droite, des enfants reviennent de l'école en se poursuivant à coups de boules de neige. Des coins de glace, des vitres de fermes brillent dans le soleil. Plus loin, de l'autre côté du lac gelé, sur la plaine blanche éblouissante, des maisons isolées se détachent nettes, comme des jouets d'enfant. Des fumées montent, toute droites, transparentes dans l'atmosphère limpide. Tout au bout de l'horizon, et très peu au-dessus, apparaissent comme de petits flocons d'écume blancs, à peine visibles, les Adirondacks.

Dans ce splendide après-midi, presque trop lumineux, d'une lumière étrange, composé des reflets et du soleil et de la neige, des sons d'en bas montent clairs, adoucis, très purs dans l'air léger : un aboiement de chien, des cris d'enfant, le tintement d'un glas à l'église paroissiale. Cette mélodie des cloches se fait particulièrement très suave, amortie par le voisinage immatériel de l'étendue blanche ; les accords aériens s'égrènent, ondulent en vagues recueillies.

Notre âme s'épanouit librement dans cette contemplation qui s'achève en prière.

A PROPOS DE LECTURE

9 février — Hier au soir, j'ai lu l'Athalie de Racine trois heures d'affilée sous la lampe, sans autre bruit que le grignotement des roues de l'horloge dans la grande salle.

J'avais retiré du fond d'une malle mon "Théâtre classique" ce vénérable bouquin sentait le moisi et de petites bêtes agiles s'en échappaient en trotinant. Elles se régalaient d'une vieille colle de pâte restée à la reliure et excellente sans doute. Je commence à lire sans conviction et bientôt je ne regrette plus, mais du tout; je passe d'agréables moments en compagnie de l'immortel Racine qui me livre le meilleur de son esprit; et telles les bestioles vorace que j'ai interrompues dans leur festin, je me régale, d'une autre manière naturellement.

"Gardez, nous disait notre professeur de Belles-Lettres, gardez vos livres classiques d'écolier pour vous plonger plus tard avec toujours plus de délices dans la lecture de ces modèles. "Livres d'écolier ?... Est-ce qu'on ne devrait pas toujours rester à l'école, y demeurer plus assidûment, même à l'âge fait, car la vie seule nous apprend à bien lire, à nous abreuver avec satisfaction à toutes ces sources de lumière, pour développer en notre âme cette souplesse de la pensée, cette distinction de goût, cette élévation de sentiments, en un mot cette culture de l'idéal qui assure notre fécondité."

"Etudier la littérature, disait-il encore, c'est se mettre en rapport avec l'élite de l'humanité, c'est converser avec les grands hommes qui l'ont éclairée de leur génie dans sa marche à travers les âges. Aucune étude ne saurait donc être à la fois plus agréable et plus utile; elle donne déjà au jeune homme la sagesse et l'expérience de la vie par ce commerce assidu avec ceux qui ont mieux connu l'humanité. N'éparpillez pas votre intelligence en l'appliquant aux sujets les plus disparates et les plus frivoles. Ce qui importe, ce n'est pas tant de parcourir des volumes innombrables que de bien s'assimiler quelques livres sûrs et choisis avec discernement."

Mais le livre par excellence du chrétien, n'est-ce pas l'Evangile, véritable dictionnaire de toutes les bonnes pensées et de tous les bons sentiments, dictés aux hommes par la Sagesse infinie. Seul il peut remplir le vide du cœur. Un chapitre de ce livre divin, lu chaque jour, verse en notre âme comme une forte liqueur qui nous communique lumière, chaleur et énergie. Lire, n'est-ce pas se confier; lire, n'est-ce pas ouvrir à autrui les portes de son âme? Et si cet autre à qui l'on s'abandonne ainsi, c'est le Verbe incarné, ne nous transformera-t-il pas insensiblement, jusqu'à nous diviniser?

"J'oublie aussitôt après avoir lu, disait quelqu'un à son ami qui lui reprochait le mauvais choix de ses lectures.

"Qu'as-tu mangé au banquet de la Saint-Jean-Baptiste, lui demanda celui-ci à brûle-pourpoint, quelques instants après.

"Ma foi, je n'en sais rien, j'ai oublié."

Eh bien oui, tu as oublié, mais cela t'a nourri; ainsi de tes lectures."

Il avait raison: mauvaises les lectures empoisonnent, bonnes elles vivifient presque sans qu'on s'en aperçoive. Quelle influence bienfaisante n'a pas sur nous par exemple certaines biographies d'hommes illustres et de saints qui sont passionnantes d'intérêt, et où les études d'âmes ont sur les romans psychologiques l'avantage de s'exercer sur des personnages qui ont existé. A leur contact, le cœur se cuirasse contre les épreuves inévitables de la vie; autrement il se brise au premier choc et c'est une porcelaine qui se raccommode difficilement. Les romans développent l'imagination trop souvent au dépens du caractère, habituent le jeune homme à plier l'avenir à la fantaisie de ses rêves qui le préparent aux pires désenchantements. Les histoires de héros au contraire lui enseignent à prendre la vie au présent de l'indicatif, et, sans se laisser guider au hasard de ses impressions changeantes de ces sautes continuelles d'humeur à la merci d'un coup de soleil ou d'un ciel pluvieux, à vouloir, énergiquement et immédiatement ce qui est son devoir. Si ces héros sont des saints, il devient à leur exemple catholique par conviction après l'avoir été jusqu'ici par entraînement ou par tradition. Ils le persuadent peu à peu de se débarrasser coûte que coûte des instincts, des appétits qui le dégraderaient rapidement en le rabaisant vers la terre: lest propice qui permet l'envol de l'âme vers le ciel. Au lieu du découragement avec le dégoût de la vie, à brève échéance, c'est l'espérance, force des invincibles. Car pour être fort dans la poursuite d'un idéal qui n'a rien de chimérique, il faut croire à l'espérance, comme on croit aux blés verts, comme on croit à l'aurore, comme on croit à la jeunesse. Alors le jeune homme

s'en va dans la vie résolument et virilement, et pas à pas, ou coup d'aile par coup d'aile il avance, il monte, dans la fidélité à remplir la mission que la Providence lui a assignée. La propension à la rêverie, il l'a convertie en une véritable passion de la réflexion, orientant sa pensée vers des objets qui en sont vraiment dignes. Au lieu de la langueur du regard, il a pris au front le pli des travailleurs de la pensée réfléchie. La rêverie aurait détruit le meilleur de sa volonté en rompant l'équilibre entre cette faculté et l'imagination; la réflexion le porte aux initiatives fécondes, au véritable progrès, en mettant une belle harmonie entre toutes ses facultés. La rêverie lui aurait fait perdre un temps précieux; la réflexion l'a rendu fructueux.

Voilà bien des idées brassées à propos de lectures. A la veille de la rentrée, elles ont l'avantage de m'attacher au devoir présent. Faire son devoir! que ce soit ma devise! Toujours, toujours, malgré les nausées qui parfois nous en viennent! Cravachons notre indolence, et bientôt nous aimerons le travail au point de nous y passionner.

RETOUR AU SEMINAIRE

11 février — Et me voici de nouveau dans ma petite cellule où je me plaisais à travailler sous le regard de Dieu. De quoi me plaindrais-je? Je mène dans un calme parfait une vie de silence, d'étude et de prière, dans la compagnie même de Jésus. Jésus, il demeure au centre même de ce Séminaire, afin que nous vivions comme entre ses bras. Son image, répandue à profusion dans nos salles, nos corridors, nous y fait penser sans cesse. Nous ne pouvons ouvrir les yeux sans rencontrer comme une apparition de Jésus. Seigneur, où serez-vous aimé si vous ne l'êtes ici où vous nous enveloppez de votre tendresse! Ah! qui ne serait vaincu par un tel amour!

Hier, dans l'incessant roulement du train qui m'emportait, le ronflement ininterrompu des roues, le balancement du wagon en un perpétuel va-et-vient entretenaient en mon âme une mélancolie somnolente. Mais je me suis ressaisi. La figure de nos maîtres et de mes confrères vers qui je roulais à toute vapeur me firent un bienfaisant réconfort. Je m'éloignais des lieux où étaient enfouis mes souvenirs d'enfance, mais j'allais retrouver ma famille spirituelle. Je l'ai retrouvée avec joie pour y achever ma formation cléricale. Et ce matin, après un sommeil réparateur, surtout après une fervente communion, je me sens fortifié, clarifié, équilibré, bien en selle pour reprendre ma vie de séminariste.

Tout à l'heure je prenais un peu de récréation après le déjeuner, dans les allées du parc. La température était très calme. Tous les sons des manufactures, des traîneaux, des cornes d'automobiles, des cris et des bruits de la ville, m'arrivaient adoucis par cette atmosphère très pure. Toute la vie de la cité parvenait jusqu'à moi comme la voix lointaine de la mer, et le séminaire me paraissait être une île solitaire au milieu de l'océan du monde. Et je m'imaginais voir dans ce vaste espace le flux et le reflux de gens qui s'agitent au hasar des circonstances, dans une

sorte d'inconscience de leurs destinées immortelles. Serai-je prêt demain à les gagner ou à les maintenir à Dieu pour les sauver du naufrage éternel? Oui si je me plonge dans une vie intérieure intense et féconde. De quoi dois-je faire mon capital? Comme les apôtres, de la confiance en Dieu. Oui, mon crédit est au ciel, et c'est sur le ciel que je dois tirer mes ressources, au fur et à mesure de mes besoins.

FIN

Table des Matières

PREMIÈRE PARTIE

VACANCES D'ÉTÉ

Mon premier jour de vacances.....	5
Le "chez nous".....	14
Mes parents	19
Couronne d'enfants	22
Méditation du matin.....	27
Nos fleurs	30
Dépendances de la ferme.....	32
Ma grand'mère	34
Origine de ma vocation.....	36
Drame intime	39
Victoire!	46
Baptême et mariage.....	59
Lacordaire et Marie-Magdeleine.....	61
Une partie de pêche.....	63
La cueillette des bleuets.....	66
La veille de la moisson.....	68
La moisson	70
Un orage	72
Mes maîtres	74
Pèlerinage à Ste-Anne de Beaupré.....	78
Promenade en automobile.....	85
Tempête sur le lac.....	89
Rêverie dans les bois.....	91
Sur l'Empress	94
Escapade de mon cousin.....	97
Douloureuses expériences	100
Cérémonies liturgiques	106

	151
Visite à la trappe.....	108
Pèlerinage au Calvaire.....	116
Récolte des pommes.....	120
Mon dernier jour de vacances.....	123

DEUXIÈME PARTIE

VACANCES D'HIVER

L'arrivée au pays.....	125
Intimité familiale	127
La neige	129
Veillée canadienne	133
Plaisir du patinage.....	139
Oh! les belles glissades!.....	141
Une partie de raquettes.....	143
A propos de lectures.....	145
Retour au séminaire.....	148
